

Étude postcoloniale : une analyse thématique et stylistique de quelques
œuvres en littérature africaine francophone

A thesis submitted in fulfilment of the
requirements for the degree of

DOCTOR OF PHILOSOPHY IN FRENCH STUDIES

at

RHODES UNIVERSITY

by

Martha Mzite

Supervisor: Prof Patrick Kabeya Mwepu

March 2017

DECLARATION

I hereby declare that this thesis is my original work and has not been submitted before, for degree or examination purposes to any other university.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Mzite', with a stylized, cursive-like structure.

by Martha Mzite

at Grahamstown

on this 30th day of March 2017

Abstract of the Research

Étude postcoloniale : une analyse thématique et stylistique de quelques œuvres en littérature africaine francophone

This study is a thematic and a stylistic analysis of five novels written by five francophone novelists namely: Calixthe Beyala (*La Plantation*), Assia Djébar (*Nulle part dans la maison de mon père*), Fatou Diome (*Celles qui attendent*), Emmanuel Dongala (*Photo de groupe au bord du fleuve*) and Rabia Diallo (*Amours cruelles, beauté coupable*). The novels under study investigate the ways in which African women's lives are affected by factors such as conflict and financial issues. Through the analysis of the above mentioned novels this research seeks to contribute to the body of knowledge in the following ways. Since a lot of literature already exists on African migrants in Europe moreover little information analyses the conditions of those who remain behind hence this thesis seeks to provide an analysis of the plight of mothers, wives and children who remain in the country of origin waiting for the departed men. To shed light on women emancipation, this research also analyses the evolution of women solidarity before and after independence.

In relation to the theoretical framework, pro feminist and stylistics theories form the theoretical basis of this study. It is against this background that it can be deduced that the analysis of these set books shows that gender issues aggravate the suppression of African women. As a result, this lessens the circumstances that favor the attainment of self-realisation. Simone de Beauvoir's notion of 'consciousness of oppression', 'one is not born a woman' and Spivak's essay entitled "Can the Subaltern Speak?" form the theoretical aspect of this research. Simone de Beauvoir's concept "one is not born a woman", unfolds the origin of all the factors that subjugate women in society. When she postulates the idea of "consciousness of oppression", she calls on women to be mindful of their surroundings and free themselves from all societal values that infringe on their rights. The linguistic analysis in this research provides insight into the women's speech and why they choose certain words.

Over and above these concerns, it can be concluded that by emulating the example of these fictional female characters, African women can come together and contribute to their own

empowerment. In regard to migration, the women and the children who remain behind suffer more than the migrants.

Résumé

Étude postcoloniale : une analyse thématique et stylistique de quelques œuvres en littérature africaine francophone

Cette étude est une analyse thématique et stylistique de cinq romans écrits par cinq romanciers francophones, à savoir Calixthe Beyala (*La Plantation*), Assia Djebar (*Nulle part dans la maison de mon père*), Fatou Diome (*Celles qui attendent*), Emmanuel Dongala (*Photo de groupe au bord du fleuve*) et Rabia Diallo (*Amours cruelles, beauté coupable*). Les romans à l'étude étudient les façons dont la vie des femmes africaines est affectée par des facteurs tels que les conflits et les questions financières. En analysant ces romans cette recherche vise à contribuer dans la banque des données à travers les manières suivantes.

Étant donné qu'il existe déjà beaucoup d'informations sur les migrants africains en Europe, peu d'informations analysent les conditions de ceux qui restent dans le pays d'origine. À cet égard, cette thèse vise à fournir une analyse du sort des mères, des épouses et des enfants qui restent dans le pays d'origine en attendant les hommes qui sont partis. Pour mettre en lumière l'émancipation des femmes, cette recherche analyse également l'évolution de la solidarité de femmes avant et après l'indépendance.

En ce qui concerne le cadre théorique, les théories pro-féministes et stylistiques forment la base théorique de cette étude. L'analyse de ces ouvrages montre que les questions de genre accentuent l'oppression des femmes africaines. En conséquence, cela diminue les circonstances qui favorisent la réalisation de soi. La notion de « conscience de l'oppression » de Simone de Beauvoir, et aussi sa pensée selon laquelle « on ne naît pas femme, on le devient » forment la base théorique de cette thèse. Cette vision établit l'origine de tous les facteurs qui asservissent les femmes dans la société. La conscience de l'oppression invite la femme à prendre connaissance de son environnement et de se libérer de toutes les valeurs de la société qui porte atteinte à ses droits. La problématique se résume ainsi « les subalternes, peuvent-elles parler ? » L'analyse linguistique de cette recherche donne un aperçu de la parole des femmes et pourquoi elles choisissent certains mots.

Au-delà de ces préoccupations, on peut conclure que, en imitant l'exemple de ces personnages féminins fictifs, les femmes africaines peuvent s'unir et contribuer à leur

propre émancipation. En ce qui concerne la migration, il sera démontré comment les femmes et les enfants qui restent derrière souffrent aussi bien que les migrants.

Remerciements

Je remercie le Professeur Patrice Mwepu sans qui ce travail n'aurait pas vu le jour. Au Prof Mwepu, merci d'avoir accepté de diriger cette thèse surtout de m'avoir montrée la piste. J'aimerais aussi remercier ma famille : Je remercie beaucoup mon mari Gondayi pour le soutien sans faille et pour l'encouragement qu'il m'a témoigné. Je remercie beaucoup mes enfants, Isheanesu et Munyaradzi pour leur patience pendant mes absences. Je remercie enfin notre Pasteur Lilly Tembo pour les prières et les encouragements tout au long de cette recherche. Puisse l'Éternel notre Dieu vous bénir tous !

Abréviations

Nous désirons prévenir le lecteur que pour des raisons de rigueur et pour éviter toutes répétitions, nous avons utilisé les abréviations suivantes pour désigner les œuvres de notre corpus :

- *Amours cruelles beauté coupable*, AC
- *La Plantation*, LP
- *Celles qui attendent*, CA
- *Photo de groupe au bord du fleuve*, PG
- *Nulle part dans la maison de mon père*, NP.

Table des matières

0 : INTRODUCTION GENERALE	1
01. Présentation du sujet	1
02. Objectifs de l'étude	3
03. Méthodes et techniques.....	3
03.1. Théorie Marxiste	4
03.2. Théorie des actes de langage.....	5
04. Problématique	6
05. Présentation du plan.....	7
06. Présentation du corpus	8
06.1. <i>Amours cruels, beauté coupable</i>	9
06.2. <i>La plantation</i>	10
06.3. <i>Celles qui attendent</i>	10
06.4. <i>Photo de groupe au bord du fleuve</i>	11
06.5. <i>Nulle part dans la maison de mon père</i>	11
CHAPITRE I : LA QUESTION DE LA MIGRATION : UNE REPRÉSENTATION LITTÉRAIRE	13
1.1. Introduction.....	13
1.2. Le désespoir	15
1.3. La solitude.....	23
1.4. La concurrence.....	33
1.5. Conclusion	36
CHAPITRE II : LA PEINTURE DES INÉGALITÉS SOCIALES	38
2.1. Introduction.....	38
2.2. Le veuvage	39
2.3. Le lévirat	45
2.4. La dot et le mariage.....	48
2.5. L'accès à l'éducation	56
2.6. La polygamie	61
2.7. Conclusion	67
CHAPITRE III : DES ASPECTS FÉMINISTES	70

3.1. Introduction.....	70
3.2. Une écriture de l'éveil féminin	73
3.3. Le lieu de travail comme déclic de la révolte	83
3.3.1. L'écriture autobiographique comme déclic de révolte.....	90
3.4. Conclusion	92
CHAPITRE IV : LA SEXUALITÉ	95
4.1. Introduction.....	95
4.2. L'écriture de la sexualité : une expression de l'autonomie.....	96
4.3. La nourriture et la sexualité	104
4.4. Écrire la prostitution	105
4.5. Le lesbianisme	107
4.6. Une lecture de la violence sexuelle.....	109
4.7. Étude d'un cas : le mariage forcé.....	113
4.8. La représentation d'une épouse étrangère.....	116
4.9. Conclusion	118
CHAPITRE V : LITTÉRATURE ET REPRÉSENTATION DES INSTITUTIONS SOCIALES	119
5.1. Introduction.....	119
5.2. La relation d'Imaan et sa mère.....	119
5.2.1. La relation d'Anna et sa mère	127
5.3. La relation père-fille	128
5.3.1. La relation d'Imaan et son père.....	129
5.3.2. La relation d'Assia et son père.....	133
5.3. Conclusion	137
CHAPITRE VI : LA SÉMANTIQUE	139
6.1. Introduction.....	139
6.2. Les proverbes.....	140
6.2.1. Les proverbes informatifs	142
6.2.2. Les proverbes éducatifs.....	146
6.3. Les expressions figurées	150
6.4. La métaphore	153
6.4.1. Les métaphores substantivales	154

6.4.2. Les métaphores adjectivales.....	156
6.4.3. Les métaphores verbales	158
6.5. La comparaison	161
6.5.1. Les fonctionnels non-propositionnels	162
6.5.2. Les fonctionnels propositionnels	162
6.5.3. Les verbes	165
6.6. Les emprunts	166
6.7. Conclusion	170
CHAPITRE VII : LA COHÉSION	172
7.1. Introduction.....	172
7.2.1. Anaphore lexicale infidèle	173
7.3. Jeu de pronoms	177
7.4. Les analepses	177
7.5. Les prolepses.....	179
7.6. Intertextualité externe	180
7.7. Conclusion	183
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	185

0 : INTRODUCTION GENERALE

01. Présentation du sujet

Cette étude se fonde sur la littérature postcoloniale qui s'intéresse à l'écrit et à la lecture de la littérature des pays qui ont déjà acquis leur indépendance. Cette littérature est aussi basée sur les notions de résistance, de rébellion, d'antagonisme et d'opposition y compris l'émancipation féminine et l'immigration. Afin de démontrer la rébellion féminine, cette étude propose également l'examen du lesbianisme comme l'entend Nathalie Etoke : « Un désir mort-né, un désir qui existe uniquement sous le mode de la négation et de la prohibition » (2010 : 145). De cette citation il va s'en dire que le lesbianisme est une forme de révolte contre l'ordre préétabli par la société.

Diome dans *Celles qui attendent* analyse l'immigration du point de vue des femmes qui restent au pays en attendant les hommes qui sont partis pour l'Occident. Dans la banque de données il y a beaucoup d'informations au sujet du migrant masculin alors qu'il y en a peu au sujet de la femme qui attend soit son fils soit son mari. Diome examine ce phénomène postcolonial en soulignant les calamités auxquelles les femmes font face sans les migrants. Christiane Albert (2005 : 131) croit que la migration est un aspect social lié à la colonisation où les émigrants sont victimes. Cette thèse vise à briser le stéréotype que le migrant est toujours victime. Dans ce cas les femmes qui attendent les hommes qui sont partis sont des martyres de la migration parce qu'elles supportent mal la séparation.

Les écrivains comme Alain Mabanckou ont déjà écrit au sujet de la migration mais en analysant des perspectives différentes. Dans *Black Bazaar*, Mabanckou analyse la vie des migrants africains à Paris qui habitent dans les quartiers mal famés. Albert souligne ce fait dans l'extrait qui suit : « Ces représentations s'articulent en effet sur un contexte historique et social qui apparaît comme la résultante de l'expansion coloniale » (2005 : 131). Ceci implique que la migration est un résultat direct de la colonisation. Une autre caractéristique de la littérature postcoloniale est l'existence des subalternes¹ qui tentent de transformer leurs vies en envoyant leurs fils à l'étranger.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous définissons quelques termes clés dans cette étude. Selon Pascal Blanchard et Nicolas Bancel l'analyse postcoloniale contribue à « décloisonner les disciplines : dans le champ de la critique littéraire, celle-ci croise l'histoire, la sociologie,

¹ Une personne qui a une valeur secondaire dans une communauté.

la linguistique... » (2006 : 12). Cette vision multidisciplinaire implique, entre autres, les rhétoriques de la marginalité et les études sur les minorités. La condition de la femme africaine dans les romans étudiés est présentement en mutation par rapport aux us et coutumes qui l'enferment dans les cadres internes et familiaux. Elle oscille entre les mœurs traditionnelles et les traditions modes de vie de la société postcoloniale. C'est dans cette conception que s'inscrivent les écrivains de notre corpus dont l'écriture met en avant la transformation du personnage féminin. À travers ces romans, les romanciers ne réalisent qu'un portrait de la femme africaine, pourtant ils avancent de temps en temps au-delà du symbole féminin vers la surélévation du personnage féminin. En tant que personnages conservateurs des mœurs, les femmes telles que représentées dans les romans du corpus, sont, en majeure partie, gardiennes de la perpétuation des us. Les protagonistes féminins conscients de ce fait, l'observent tout en voyant la nécessité d'une modification. Cette thèse s'intéresse à démontrer comment l'écriture, comme arme de l'émancipation de la femme, contribue à son épanouissement. Cette étude se divise en deux grandes parties : l'analyse thématique et l'analyse stylistique.

Louis Herbet déclare que « la thématique est l'approche qui étudie les contenus d'un texte ou d'un corpus. Si tous les contenus d'un texte sont à priori égaux, les analyses thématiques privilégient généralement les grands thèmes nécessairement récurant d'une œuvre à une autre, ou alors les petits thèmes qui sont connectés plus ou moins directement avec les grands thèmes » (2012 : 93). Ceci implique que l'analyse thématique est l'étude d'un ou de plusieurs contenus du roman. Cet examen facilite la compréhension du sens du texte en soulignant ses points essentiels avec la critique des thèmes. L'étude thématique peut être observée comme un dispositif d'analyse des éléments de base comme des points de vue. Cette dissection donne l'occasion de « procéder systématiquement au repérage, au regroupement et subsidiairement à l'examen discursif des thèmes abordées dans un corpus » Pierre Paillé et Alex Mucchieilli (2008 : 162).

Le dictionnaire *Ortolang* en ligne définit la stylistique comme suit : « Discipline qui a pour objet le style, qui étudie les procédés littéraires, les modes de composition utilisés par tel auteur dans ses œuvres ou les traits expressifs propres à une langue ». Il s'agit de la linguistique appliquée aux textes littéraires. Ce projet retrace et analyse les spécificités stylistiques des romans définies par un ensemble de règles et des caractères communs. Selon

Georges Molinié (2002 : 571-572) « la stylistique ne se limite plus uniquement aux études proprement linguistiques, au contraire elle inclut également des études littéraires. » La stylistique est une discipline qui exige des compétences linguistiques et littéraires, elle s'appuie sur des données grammaticales, formelles, énonciatives des textes littéraires de leurs enjeux et de leurs effets dans un texte précis. Pour initier à cette pratique, des textes littéraires seront proposés. L'écriture féminine est souvent lue comme un reflet réaliste et un témoignage sur la position de la femme africaine et sur la société africaine. Ce qui implique qu'il y a « une corrélation directe entre le corps romanesque et le corps social réel » selon Isaac Bazié (2005 : 15).

02. Objectifs de l'étude

Ce projet vise à analyser la représentation de la condition de la femme africaine dans l'écriture littéraire en analysant les thèmes et le style comme produit d'une période postcoloniale. Les objectifs de cette étude sont les suivants : Démontrer comment la société patriarcale assujettit la femme dans les romans ; établir les réactions de la femme dans la littérature francophone africaine face aux us et coutumes de la communauté ancestrale ; exposer les méthodes langagières que les romanciers du corpus utilisent et leur style d'écriture ; analyser comment la stylistique est utilisée par les romanciers pour accentuer les thèmes des romans étudiés dans l'analyse thématique.

03. Méthodes et techniques

Notre approche méthodologique est interdisciplinaire. Dans l'analyse de données nous nous sommes inspirée en principe de deux approches, à savoir l'analyse thématique et l'analyse stylistique. Pour l'analyse thématique nous allons utiliser la théorie de Simone de Beauvoir de la conscience de l'oppression et celle de Spivak qui se pose la question suivante : « Les subalternes peuvent-elles parler ? » cité par Chassain *et al* (2016 :8). La vision de Spivak offre une perspective marxiste et féministe aussi. C'est pour cette raison que nous avons fait recours à la théorie marxiste également. Le subalterne tel que le définit Jacqueline Bardolph est le « paysan illettré. La femme du Tiers monde ... » (2002 : 41). L'écrivain pose la question suivante par rapport à la subalterne : « Est-elle en mesure de s'exprimer ou est-elle obligatoirement une présence silencieuse, une parole non récupérable par d'autres ? » (*Ibid.* : 41). Cette idée se fait écho dans la notion de Spivak « les subalternes peuvent-elles parler ? » qui renvoie à la capacité que la femme possède. La femme est deux fois dominée

par le pouvoir colonialiste et les lois patriarcales, par ce fait elle doit faire distinguer sa propre voix. La théorie de Simone de Beauvoir s'avérera nécessaire pour démontrer la source des inégalités des femmes. Lisons ce que de Beauvoir propose : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne défait la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin » (de Beauvoir 1976 : 13). De Beauvoir expose la femme comme personnage vu à travers une autre personne, qui est l'homme dans ce cas. Elle atteste que l'écart entre l'homme et la femme se fonde sur les croyances culturelles et non pas sur la nature elle-même. La théorie de l'intertextualité va éclaircir le recours aux autres textes par les romanciers dans la partie stylistique de cette thèse. Pour analyser les proverbes nous ferons référence aux actes de langage de Searle. Nous détaillons ces théories ci-dessous.

03.1. Théorie Marxiste

La théorie marxiste a été développée au XIX^e siècle par Karl Marx et Friedrich Engels. Selon eux, la littérature est aussi un atout social qui a un objectif distinctif qui se fonde sur les origines et la croyance du romancier. Le marxisme est une méthode réaliste et sociologique de la littérature qui examine les livres littéraires comme résultats des forces historiques, lesquelles forces pourraient être étudiées quand on voit les conditions matérielles dans lesquelles elles ont été créées. Sarah Morrow et Robert Lusteck (2012 :21) croient que « le marxisme est essentiellement une interprétation économique de l'histoire basée principalement sur les œuvres de Karl Marx et Friedrich Engels ». Vu que la critique littéraire marxiste se base sur les doctrines de la lutte des classes, y compris dans la politique et l'économie, il s'agit de l'étude critique du capitalisme et d'une théorie de la transformation sociale. Eagleton estime que le marxisme « est une théorie scientifique des sociétés humaines et la pratique de les transformer » (2002 : xii). Mushengezi estime que « le but de l'écrivain devrait être de renforcer les sentiments des gens et leurs désirs pour se lever pour un changement radical » [notre traduction de « the goal of the writer should be to heighten people's feelings and desires to rise up and demand for radical change » (2003 : 82)]. De ce fait, la littérature devient donc un instrument pour le changement sociopolitique. Elle doit être mimétique, ce qui implique qu'elle doit refléter le véritable état des affaires dans la transformation du public et cause générale. En fait, un romancier doit être la voix de

transformation pour gens qui sont défavorisées ou subjugués. Même si on ne certifie pas que les romanciers de notre corpus sont marxistes, il y a des traits marxistes chez eux dans la façon dont ils forment leurs subjectivités pour les personnages assujettis. D'après Solomon Maynard « l'objet du marxisme est la libération de la conscience, l'affranchissement de la praxis de l'esclavage par l'intermédiaire de la théorie révolutionnaire » (1974 : 14). De ce fait le marxisme souligne l'antagonisme entre la classe supérieure et la classe étouffée. Son but est d'inverser l'ordre capitaliste pour aboutir à une société sans classes.

Dans cette étude nous avons utilisé cette théorie avec d'autres déjà citées étant donné qu'en se basant sur le corpus, il est possible de déduire, comme les pionniers du marxisme, que les écrivains luttent pour le rétablissement de la justice dans la communauté et pour l'intérêt des personnes assujetties et celles qui sont dominées dans leurs communautés respectives.

03.2. Théorie des actes de langage

Afin de faciliter la compréhension des thèmes étudiés dans cette recherche nous avons analysé les choix linguistiques faits par les romanciers. Selon Malmkiaer Kirsten, l'examen du lexique est « l'étude du vocabulaire d'une langue dans tous ses aspects » (2002 : 339). Ainsi nous avons expliqué l'usage de la langue dans les romans. L'objectif principal de l'analyse lexicale est de fournir des explications pour les divers motifs des choix linguistiques que l'aspect thématique seul ne peut pas prendre en charge. Notre examen des choix linguistiques interroge les limites éthiques de représentante des sujets opprimés du Tiers Monde comme articulé par Spivak en particulier. Les romans démontrent l'importance des mots comme instruments de rébellion contre la domination patriarcale.

Pour les proverbes, notre finalité est de réduire en quelque peu le caractère impénétrable du proverbe à partir de deux approches : l'approche pragmatique et sociolinguistique. Georges Kleiber pense comme suit : « On aurait d'un côté les arguments proverbiaux qui donnent lieu à une domination et renvoient au sens commun, à la sagesse des peuples, et de l'autre, les arguments d'autorité personnalisés fondés sur le prestige de quelqu'un » (1990 : 34). Nous analysons les proverbes selon la théorie des actes de langage chez Searle qui se base sur le principe selon lequel parler une langue équivaut à réaliser des actes comme, donner des ordres, des conseils ou affirmer quelque chose. Notre finalité est de parvenir au classement des proverbes selon leurs fonctions à partir desquelles se déterminera l'intention communicative du romancier, ce qui constitue la force illocutoire. Cette étude nous a permis

d'apprécier l'aspect littéraire ou figuré qui est utilisé dans les romans suivant la perspective de Searle. Considérons le proverbe qui suit : « On ne propulse pas une barque avec une rame cassée » (CA, 187). Ce proverbe fait écho au thème de la chasteté qui est nécessaire pour les épouses des émigrés qui sont partis pour l'Occident. Ceci met en évidence le nombre des normes sociétales qui pèsent sur la bru. Le proverbe qui suit démontre comment le personnage fait face à la pauvreté pendant qu'elle attend son fils : « Le ventre ne dévoile jamais son contenu » (CA, 38). Victime d'un mariage forcé et la solitude qui est issue de l'émigration de son fils, Arame doit fournir à manger à ses petits-enfants en soulignant qu'après avoir mangé l'estomac ne montre pas son contenu.

Cette étude propose aussi l'analyse des métaphores. Prenons à titre illustratif l'extrait suivant : « Coumba est allée déverser sa bile chez sa mère » (CA, 237). Ce passage met en évidence les calamités de Coumba, comme une femme dans un cadre traditionnel ; la narration démontre comment cette femme se comporte après le retour de son mari avec une autre épouse. En analysant la conversation qui s'articule autour de cette citation, il est évident que cette société met en avant l'union polygamique comme acceptable.

L'analyse de la cohésion dans les romans facilitera également la compréhension des thèmes. Pour analyser la cohésion nous allons étudier les analepses, les prolepses et l'anaphore. Les relations anaphoriques mettent en évidence les conséquences de la résistance que les personnages féminins sont soumis au moment où ils tentent de se prendre en charge et de se libérer des normes patriarcales. Ceci souligne également les sacrifices que les femmes font et les résultats de la conscience de l'oppression.

04. Problématique

Ce travail tente de démontrer comment les us et les coutumes de la société agissent d'une manière négative sur la femme. Autrement dit, comment la femme est maltraitée, torturée et emprisonnée par ceux qui détiennent le pouvoir dans la société. Ce sera une occasion de montrer que toute possession d'une parcelle de pouvoir en Afrique peut s'accompagner d'une violation des droits humains, y compris dans le cadre familial. Nous allons remettre en question les lois patriarcales évoquées dans les romans. Par conséquent, cela nous permettra de répondre à notre question de base qui est ainsi libellée et que nous empruntons

de Spivak² « les subalternes peuvent-elles parler ? » (1987). Si elles parlent, nous chercherons à établir comment elles parlent, qu'est-ce qu'elles disent et comment donner la parole aux subalternes. Tout au long de cette thèse nous démontrons comment les écrivains défendent le besoin de liberté pour leurs protagonistes.

Concernant l'intertextualité, nous cherchons à établir les différentes formes d'intertextualité qui constituent la trame de fond de notre corpus. Le questionnement problématique de l'intertextualité est libellé comme suit : qu'apporte l'intertextualité sur le plan esthétique ? Quelle est le gain d'intégrer un texte étranger dans son propre texte ?

05. Présentation du plan

Pour mener à bien cette étude, nous proposons de l'organiser autour de deux parties comme nous avons déjà évoqué auparavant. La première partie sera consacrée à l'analyse thématique alors que la seconde se chargera de la dimension stylistique. Elle comporte sept chapitres. Ce travail commence avec l'introduction où nous avons présenté le contexte de cette recherche. Nous présentons également la méthodologie, les objectifs et le plan de cette thèse. Le premier chapitre qui est intitulé « La question de la migration : réponse de la littérature », analyse les effets de la migration clandestine sur les femmes qui attendent le retour des émigrés. Le deuxième chapitre critique les inégalités qui existent dans la société africaine envers les femmes. Ce chapitre démontre aussi le lien entre l'éducation formelle du personnage féminin et son émancipation. La femme résiste mieux au système patriarcal lorsqu'elle est éduquée et, dans le cas des romans du corpus, lorsqu'elle est prête à se battre pour le droit d'être instruite.

Après avoir analysé les inégalités sociales, le troisième chapitre démontre la réaction de femmes face aux inégalités sociales afin de s'émanciper. La solidarité entre les femmes se trouve également à l'intérieur même de la forme romanesque, plus spécifiquement dans l'agencement et la multiplication des voix narratives. Souvent, on voit les personnages féminins se lever pour prendre la parole et raconter elles-mêmes leur expérience. Il y a toutefois, des défis que la solidarité féminine doit relever, notamment celui de créer une fraternité féminine universelle qui transcende les appartenances familiales ou identitaires.

Dans le quatrième chapitre on propose d'examiner la manière dont les auteurs en question écrivent au sujet de la sexualité féminine dans leurs œuvres, un sujet qui fut jusqu'alors

² Cité par Chassain Adrien *et al* (2016 :8)

problématique, pour ne pas dire tabou, surtout dans le contexte de la littérature africaine. La sexualité en tant que domaine était réservée exclusivement au monde masculin comme un espace d'exhibition de sa prouesse et de son pouvoir sociopolitique par la domination du corps de la femme. La représentation de la sexualité féminine, du point de vue féminin ainsi qu'il est décrit dans les œuvres analysées, vient donc mettre fin à ce monopole de l'image et de la sexualité féminine vue selon la perspective masculine.

Pour clôturer la section thématique, nous établissons, dans le cinquième chapitre, l'importance des relations familiales dans la littérature africaine comme lieu de subversion dans les institutions sociales. Comme nous le constatons dans les œuvres en question, nous montrerons que c'est normalement au sein de la relation mère-fille que passe le savoir-vivre féminin. Les femmes mûres transmettent oralement leur savoir aux jeunes filles, pendant les activités quotidiennes, comme par exemple lorsqu'elles s'occupent de leur coiffeur. Nous analysons aussi la relation père-fille.

Dans le sixième chapitre nous analysons la sémantique. Nous étudions l'usage de proverbes, des métaphores, des comparaisons et des emprunts. Pour y parvenir nous ferons référence aux actes de langage pour analyser les proverbes ainsi nous verrons comment les subalternes parlent lorsqu'elles prennent la parole. Dans le septième chapitre nous analysons la cohésion dans les romans du corpus. Nous étudions l'anaphore, les analepses et l'intertextualité comme les aspects qui apportent l'intertextualité dans la littérature. La conclusion générale se trouve à la fin de cette thèse. Nous y élaborons toutes les étapes qui ont été suivies dans l'élaboration de cette recherche.

En ce qui concerne notre contribution dans la banque de données, nous allons le faire de manière suivante : comme il existe déjà beaucoup d'informations au sujet de l'émigré comme victime de ses rêves gelées, nous souhaitons démontrer que les épouses, les mères et les enfants qui restent au pays d'origine sont les vrais victimes de l'émigration à l'Occident. De plus, il n'existe pas une analyse collective de ces romans. Nous illustrons aussi qu'être veuve ne s'empêche pas de battre pour ses droits. Nous allons établir l'évolution de la solidarité féminine avant et après l'indépendance.

06. Présentation du corpus

Nous avons retenu 5 romanciers postcoloniaux. Le choix de notre corpus est justifié par un certain nombre de paramètres que ces romans partagent en commun. Premièrement, ils se

servent de la même localité d'action qui est l'Afrique, et en deuxième lieu, c'est l'écriture féminine et l'action des femmes qui sont le noyau de ces récits. Le choix de ces écrivains est d'autant plus intéressant qu'ils marquent une évolution dans le traitement des questions relatives au devenir de la femme africaine. Notre corpus se compose de cinq romans. Le choix de quatre romancières a été motivé par la pensée d'Helen Cixous qui croit que l'écriture des femmes est à la fois libératrice et intervenante. Elle interpelle les femmes à écrire dans les propos suivants : « Écris, ne laisse personne te retenir, ne laisse rien t'arrêter : pas homme » [notre traduction de write, let no one hold you back, let nothing stop you: not man]. (1976 :875). Elle croit aussi que l'imaginaire des femmes est inépuisable comme la musique. Elle suppose également qu'une romancière possède la capacité d'éveiller les autres femmes. C'est pourquoi nous avons choisi quatre écrivaines pour éveiller la connaissance de la femme africaine étant donné qu'elles partagent le même avis. Les romancières, à travers le cheminement de leurs protagonistes, visent à susciter la femme opprimée vers son émancipation.

Nous avons choisi un homme parmi les romanciers de notre corpus pour démontrer que même les hommes peuvent être féministes comme les femmes. Parfois ils peuvent lutter pour les droits de la femme plus que les femmes elles-mêmes. Nous avons choisi ces romans compte tenu de la similarité des thèmes qu'ils exploitent étant donné que chacun d'eux fait appel à l'autre, reprend les thèmes, voire des phrases ou des expressions de l'autre. En voici les résumés :

06.1. *Amours cruels, beauté coupable*

Le roman *Amours cruels, beauté coupable* retrace la vie d'une fille qui s'appelle Imaan. Ses parents l'aiment beaucoup, et par conséquent la protègent du monde extérieur. Imaan essaie de s'échapper de sa prison dorée mais les conséquences sont catastrophiques. La romancière crée Anna qui devient amie d'Imaan. Les deux filles sont différentes à tous les niveaux. Anna est très libérale étant donné que sa mère lui permet de se comporter ainsi. Son père est mort, et ceci augmente sa liberté. C'est pendant leurs aventures nocturnes qu'Imaan fait connaissance de Karim, le cousin d'Anna. Ces jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre. Imaan, qui est naïve, est violée par Abdou, et sa vie change pour toujours. Au-delà de l'amour, la vie d'Imaan est cruelle. Dans ce roman, la romancière établit que l'amour entraîne beaucoup de souffrances de la part d'Imaan. Elle subit l'amour cruel parce qu'elle

est entourée par les gens qui l'aiment trop à tel point qu'elle n'a pas l'autorisation de sortir de la maison, où elle est obligée d'exécuter des corvées. Imaan est très belle, et sa beauté extérieure est fatale. Cette beauté suscite l'amour de sa famille, la passion des garçons, la jalousie et l'envie d'autres filles. Diallo raconte une histoire qui se fonde dans la réalité sociale. Ceci évoque les inégalités sociales que subissent les personnages féminins dans les romans. La romancière dénonce dans ce roman les barrières de communication entre les parents et leurs enfants.

06.2. *La plantation*

Le cadre du roman *La plantation*, publié en 2005 par Calixthe Beyala, se situe au Zimbabwe. Le roman est fondé sur la réalité des événements qui se sont passés au Zimbabwe à cette époque. C'est l'histoire d'une famille blanche, les Cornus, qui sont arrivés de France pour s'installer au Zimbabwe comme fermiers. Ils contrastent dans cette société par leur extravagance étant donné que la société est généralement pauvre. L'intrigue se déroule quand le gouvernement démocratique commence l'expropriation des terres possédées par les fermiers blancs au début des années 2000. L'héroïne s'appelle Blues. Elle a des procédés discutables dans sa quête de réussite sociale. Elle est rebelle et elle veut se battre contre l'expropriation des fermiers Blancs, une loi mise en place par le Président de la République. L'écrivaine évoque, entre autres, les questions en rapport avec le lesbianisme, l'adultère et le colonialisme dans la société africaine. Le roman illustre aussi la migration vers l'Afrique. Dans ce roman, la romancière se met à la place de Blancs. Ce roman est un pamphlet contre des régimes populistes.

06.3. *Celles qui attendent*

Ce roman est centré sur une histoire des mères et des épouses qui attendent le retour de leurs fils et époux qui sont partis clandestinement pour l'Europe. L'écrivaine évoque les poids de la tradition qui pèsent sur les femmes. Arame et Bougna sont les mères des Lamine et Issa qui sont partis clandestinement pour l'Espagne. Coumba et Daba sont les femmes de ces deux immigrés. Les deux jeunes femmes sont assoiffées d'amour. Dans l'intrigue les voix de celles qui attendent les hommes qui sont partis (comme dans le titre du roman) résonnent. À travers ces personnages, Diome évoque les effets de la polygamie et du mariage forcé. Bougna est une coépouse qui tente de s'imposer par tous les moyens. Quant à Arame, son

mari est vieux et en retraite. De toutes les attentes de ces femmes, celle de Coumba est la plus pathétique parce qu'elle est fidèle et elle aime beaucoup son mari. Elle est une belle-fille obéissante. Malheureusement son époux revient avec une autre femme et des enfants métisses. Pendant l'absence des immigrés, les coups de fil s'étaient largement espacés. Leurs femmes et leurs mères ont fini par s'habituer à l'absence. La narration évoque aussi le lévirat, l'accès à l'éducation et le veuvage. En dépeignant la vie des migrants en Occident, la romancière stigmatise l'adultère et la prostitution qui s'en suivent.

06.4. Photo de groupe au bord du fleuve

Il s'agit d'une bande de 14 femmes qui luttent pour vendre leurs sacs de cailloux à un raisonnable prix. À travers Méréana, le romancier démontre les effets de la prise de conscience de la femme. Notre étude montrera comment ces femmes incarnent les calamités que subissent les femmes en Afrique. Il faut beaucoup de gravier pour la construction d'un aéroport ce qui a augmenté son prix dans le marché. À ce fait les femmes du chantier décident d'élever le prix de leurs sacs afin de bénéficier aussi de la construction de l'aéroport. Pour y parvenir elles font la grève. Le protagoniste Méréana, est la porte-parole. Ayant quitté son mari après la tromperie de celui-ci, elle doit casser les graviers pour se payer une formation. Chaque femme du chantier représente les calamités que les femmes subissent en Afrique telles que le veuvage, le mariage forcé, la violence sexuelle, la polygamie et la stérilité. Les femmes mènent la lutte pour leurs droits. À la fin de l'histoire les femmes sont victorieuses.

06.5. Nulle part dans la maison de mon père

Une histoire autobiographique où la romancière invoque des scènes de son passé et décrit surtout sa relation avec son père. En s'engageant dans la littérature, la romancière se révolte contre les attentes de son milieu. Dans une petite ville littorale algérienne, une fillette grandit entre son père, le seul instituteur indigène de l'école, et sa mère. Livrée à la houle de souvenirs, Assia Djébar évoque sa formation et ses figures tutélaires au premier rang desquelles son père reste attaché à une rigueur musulmane qu'il entend transmettre à sa fille. C'est par les livres qu'elle découvre le monde. Pour la première fois, Djébar compose un roman autobiographique qui éclaire son identité de femme et d'écrivaine. À travers ce roman, sous la peau du personnage, la romancière décrit les moments qui ont marqué son

enfance et son adolescence. Elle va à l'école française mais la marque de la tradition se formule à travers sa famille. Son père est autoritaire. Elle évoque la séance quand elle apprend à faire du vélo avec un garçon européen et son père l'a fait rentrer dans la maison. Son père croit qu'une fille ne peut pas montrer ses jambes au public. La romancière fait un contraste avec le comportement des Françaises en Algérie qui peuvent se promener en tenue légère. La romancière supporte mal cette injustice. Elle commence à transgresser et à fréquenter les garçons.

CHAPITRE I : LA QUESTION DE LA MIGRATION : UNE REPRÉSENTATION LITTÉRAIRE

1.1. Introduction

L'extrait suivant de la chanson de Youssou N'Dour³ « *Amour ne rime pas avec principes, ce sont des sentiments, des larmes, des situations* » résume l'objet de ce chapitre qui est celui de montrer comment l'émigration est dépeinte dans la littérature francophone postcoloniale. Les fondements du mariage sont cassés quand les émigrés vont à l'étranger. Même si Issa dans *Celles qui attendent* aime sa femme, les actions qu'il fait en Occident ne confirment pas cette perception. Ceci crée des situations difficiles et étranges dans son mariage. Conduit par l'amour pour son fils, Arame facilite le mariage de son fils à Daba en adoptant des attitudes discutables. Ceci apporte la douleur à Daba quand son époux ne retourne pas. Souvent les gens émigrent afin de prendre soin de leurs familles mais les résultats de ce choix sont des sanglots pour celles qui restent au pays d'origine, et aussi pour les émigrés eux-mêmes.

Nous faisons référence à la pensée de Spivak « les subalternes peuvent-elles parler? » cité par Adrien Chassain *et al* (2016 : 8) pour analyser la condition de femmes touchées par l'émigration clandestine. De plus, l'usage du concept de Simone de Beauvoir⁴ (1976) de la conscience de l'oppression est important pour exposer comment les femmes prennent conscience de leur sort et les méthodes qu'elles choisissent pour s'en sortir en sacrifiant leurs fils à l'étranger comme dans *Celles qui attendent*. Nous allons montrer comment la classe de femmes représentée par les personnages dans les romans essaye de se battre pour son destin selon les lignes directrices de marxisme. À cet effet, nous nous basons également sur la théorie de Karl Marx et Engels afin de démontrer comment les femmes, comme une basse classe dans la société qui est représentée dans les romans souffrent aux exigences de cette communauté. Ces femmes sont décrites comme des souffre-douleurs, des personnes assujetties et faibles. Elles ne décident rien dans leur propre vie. Elles sont en général physiquement victimes, c'est à dire qu'elles endurent la brutalité aux mains de la société. Dans la banque de données, il existe beaucoup d'analyse au sujet de la migration mais en peignant la vie des émigrés comme victimes de leurs rêves gelées. À ces romans, s'ajoutent

³ Chanteur sénégalais, né le 1^{er} octobre 1959 à Dakar.

⁴ Cité par Elizabeth Fallaize (1998 : 95)

Un Nègre à Paris de Bernard Dadié, *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, *L'enfant noir* de Camara Laye, *Les émigrants* de Jimmy Love, *Le roman des immigrants* d'Itoua-Ndinga et plus récemment *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. Tous ces romans décrivent les conditions d'existence difficiles des émigrés clandestins en Europe. Afin de combler la lacune existant dans ce domaine, Diome dans *Celles qui attendent* offre une image de celles qui restent de l'autre côté en attendant la rentrée de leurs maris et leurs fils qui sont partis pour l'Occident. Diome dépeint une facette différente de l'émigration où il s'agit de ce que les mères, les épouses et les enfants subissent en espérant le retour des hommes qui sont partis. Elle expose les conséquences généralement cachées de l'immigration clandestine. Puisque l'herbe paraît si verte et pleine d'espoir de l'autre côté, les gens ignorent que sans éducation, ni instruction on n'y est rien du tout. Dans *Celles qui attendent*, l'image de l'Occident se fonde sur des rumeurs qui y passent mais qui ne sont pas vraies. Pour les habitants de Niodor la place où se passe l'intrigue dans le roman, l'Europe, symbolise un Eldorado⁵ qui efface la pauvreté du moment qu'on y arrive. La citation suivante résume la conception des habitants de l'île : « Le simple fait de savoir que les jeunes avaient accosté sur la côte espagnole signifiait les prémices d'une réussite certaine » (CA, 185). Ceci implique que quand les villageois ont appris qu'Issa et Lamine étaient arrivés en Espagne, tout le monde voyait déjà leur succès. Après avoir échappé à tous les dangers de la mer, leur arrivée de l'autre côté a marqué le début d'une nouvelle vie pleine d'espoir, selon les villageois. Il est ironique que les voisins pensent déjà à une véritable réussite quand bien même personne n'est au courant de la situation réelle en Espagne. Le but de ce chapitre consiste à établir comment dans le roman, l'écriture de Diome expose le constat d'une fonction étroite de la femme par l'inspiration de l'environnement traditionnel et de quelle façon les protagonistes féminins veulent être reconnus comme piliers de la structure familiale et sociale. À cet effet, nous analysons le désespoir, la solitude et la concurrence qui sont les conditions que les femmes subissent en attendant les hommes qui sont partis en Europe.

⁵ « L'Eldorado était un pays imaginaire que les conquistadors espagnols pensaient découvrir entre l'Amazone et l'Orénoque. Ils croyaient y trouver une multitude de trésors, qui leur rendraient la vie facile. C'est de là que provient le nom Eldorado que l'on utilise pour désigner un lieu où la vie est facile » (Dictionnaire de l'internaute en ligne).

1.2. Le désespoir

L'attente, qui est présentée dans le titre de l'œuvre *Celles qui attendent*, se métamorphose rapidement en désespoir. Le roman expose les héroïnes féminines qui sont submergées dans un quotidien pénible masqué par la désespérance. Les femmes paraissent passives par rapport aux incidents qui se passent autour d'elles. Même si les mères désirent le retour de leurs fils, elles n'y peuvent rien faire. Ces incertitudes prédisent le destin dans les romans. Lamine dit à sa mère qu'il « faut trouver autre chose, j'ignore quoi, mais autre chose » (CA, 78). De l'autre côté, la narration montre qu'Arame est « convaincue qu'il fallait que quelque chose change. Mais quoi ? Elle n'en savait trop rien » (CA, 127). En évoquant cette éventualité, les personnages pointent aux désirs d'un avenir plus éclairé même si l'histoire s'articule autour du fait que la vie n'est devenue juste qu'« un combat, où il n'y avait rien d'autre à gagner que le simple fait de rester debout » (CA, 14). Dans ce cas toutes les alternatives pour une vie différente sont les bienvenues. Les femmes luttent courageusement parce que cela était nécessaire. Arame détestait sa situation actuelle où elle ne pouvait pas réagir autrement. Sa vie paraît être une impasse comme indiqué dans cet extrait : « Elle demanda quand elle aurait encore l'occasion de lui préparer son plat préféré. Tout se brouilla en elle, elle se recroquevilla sur sa natte et sanglota comme une petite fille terrorisée par ses propres pensées » (CA, 127).

Elle se sentait désespérée pour revoir son fils. Ce fait est accentué dans la citation suivante : « Elle était là, parce qu'elle ne pouvait agir autrement. Elle ne cherchait plus à lutter contre son mauvais destin. Tenir, ne jamais s'écrouler, c'était son unique souhait » (CA, 35). Si Arame pouvait trouver une piste pour s'échapper à ce malheur, elle le saisirait vite mais elle ne savait plus quoi faire dans ces conditions qui étaient si sombres.

Les personnages féminins qui sont présentés dans le roman *Celles qui attendent* dépendent des hommes dans toutes les facettes de la vie parce qu'elles ne sont pas allées à l'école ou parce qu'elles ont un foyer à faire vivre et des enfants à nourrir sans les moyens pour y parvenir. Le texte dit ce qui suit : « Abdou, je voudrais juste deux kilos de riz, les petits vont bientôt rentrer de l'école et je n'ai rien laissé à la maison » (CA, 18). Arame doit négocier avec le commerçant pour être capable de nourrir ses petits-enfants. Un peu plus loin dans le texte nous rencontrons l'extrait suivant : « Bougna ne pouvait compter que sur lui pour améliorer son sort. Elle ne savait pas encore comment, mais elle était certaine que son fils

réussirait et lui permettrait de recouvrer toute sa dignité » (CA, 52). Bougna croyait que son fils l'aiderait à sortir de son malheur. Bougna a mis toute sa foi sur son fils pour sauver sa famille de la pauvreté. Elle croyait que la réussite de son fils lui donnerait l'occasion d'améliorer son sort auprès de sa coépouse. Même si elle ignorait comment son fils le ferait, elle lui faisait confiance. Pour Lamine, « tous les espoirs de la famille reposaient sur lui » (CA, 59) étant donné que son père était vieux et que son frère aîné était déjà mort. De ce fait, l'amélioration des conditions de vie de sa famille est devenue son obligation et son calvaire. En vue de ces situations, les femmes et leurs fils se tournent vers la migration où « la migration est généralement motivée par le désir de mobilité sociale ascendante et la quête de meilleures opportunités économiques » (Meenakshi Thapan 2008 : 31). [Notre traduction de « Migration is typically motivated by the desire for upward social mobility and better economic opportunity»].

La réussite de toute la famille dépend d'une seule personne qui est partie pour l'Occident afin d'amasser la richesse pour faire vivre sa famille et aider à réaliser les rêves de chaque personne. Il en est de même des femmes qui attendent les hommes étant donné que la réalisation de leurs rêves dépend de la réussite des hommes qui sont partis en Europe. Ceci implique que le succès des émigrés devient aussi le succès des femmes au pays. Il en résulte que lorsque les hommes n'envoient rien, le désespoir est vif chez les femmes.

Pour les femmes qui attendent les émigrés, le découragement et le combat contre la pauvreté font partie de la vie quotidienne dans leur village. Les descriptions des efforts d'Arame pour fournir à manger à ses petits-enfants montrent la précarité financière qui règne chez elle. Nous analysons de plus près ce combat pour nourrir les enfants dans l'analyse stylistique. Le narrateur déclare que « féminisme ou pas, nourrir reste une astreinte imposée aux femmes » (CA, 11-12). Ceci implique que pendant l'absence des hommes qui ont naturellement le devoir de nourrir toute la famille, les responsabilités des tâches quotidiennes retombent sur les femmes qui ne peuvent « compter que sur elles-mêmes » (CA, 17). Pendant que son fils tente sa chance en Europe, Arame, par exemple, assume la fonction de pilier de la famille en soutenant ceux qui sont restés. Les femmes dans ce texte luttent pour nourrir leurs familles. Leur vision d'émancipation est floue. Le cas de la mère de Coumba est éloquent. Elle dit, par exemple : « Tu es une femme, les choses sont comme elles sont, ce n'est pas à toi de les changer » (CA, 164). D'après elle, une femme ne peut pas

transformer son sort parce qu'il existe déjà un ordre préétabli par le destin. Elle croit que sa fille ne peut rien faire pour s'échapper de sa misère, elle doit attendre l'émigré pour la délivrer de ce calvaire. Le narrateur ajoute les propos suivants : « Qu'il revienne avec le peu qu'il a, et même s'il n'a rien, qu'il revienne quand même, priait Coumba, tant elle se languissait » (CA, 192). Face à l'absence de son mari et au manque des provisions, Coumba est désespérée. La séparation la pousse à valoriser la présence de son époux près d'elle. Elle ne pense plus aux cadeaux qu'Issa ramènerait avec lui. Coumba est si découragée qu'elle puisse même offrir quelques années de sa vie en échange du retour de son époux. Mais le monde surnaturel n'a pas pu exaucer son vœu. Avant le départ d'Issa, Coumba lui avait dit, « parce que je t'aime, tu seras fort, tu iras en Europe réussir pour nous » (CA, 190). Coumba avait délivré tout son espoir sur son époux qui ne rentre plus au pays.

De ce sens, on voit à travers le roman que Diome dépeint le déplacement de façon très sexiste. Les hommes sont les seuls qui émigrent parce qu'il faut qu'ils libèrent la communauté de la pauvreté. Les villageois attendent impatiemment leur retour. L'écrivaine propose un récit d'épouses et de mères biaisées qui récupèrent leur stabilité et leur dignité en « remettant leur destinée entre les mains d'un homme qui lui sert à la fois de père spirituel, de mari et de compagnon intellectuel » comme le dit Rangira Gallimore (2009 : 193). Malheureusement dans *Celles qui attendent*, leurs fils appellent rarement, et ils envoient peu d'argent qui ne couvre pas toutes les dépenses chez eux. Le « merveilleux avenir qui se dessinait à l'horizon » (CA, 84) lors du départ des hommes ne se réalise pas ; au contraire, le rêve commence à se transformer en punition et en cauchemar. De plus, les fils des voisins qui rentrent en vacances ne fournissent pas assez d'informations au sujet de leurs fils. Le silence règne partout.

À partir du roman, Diome insinue que les Africains émigrent à cause de la misère et l'incapacité de leurs gouvernements censés leur donner un meilleur avenir. Mais en y arrivant, les émigrés découvrent que l'Occident n'est qu'une illusion qui ne peut jamais donner une postérité préférable comme le souligne un personnage dans le roman de Sourou en disant que « les animaux italiens vivent mieux que nous » (2013 : 50). Les émigrés supportent mal les conditions de vie en Occident.

Pour accentuer cette idée, les propos dans *Les bonnes épouses* d'Abdelfattah Aïssa sont très explicites : « À trente-neuf ans, Hassan décrocha finalement son doctorat. Comme à la fin

de chaque cycle, son diplôme ne lui procurait aucun emploi » (2003 : 101). Dans ce pays imaginaire, l'éducation et la formation ne garantissent jamais un travail. Ce fait pousse les gens vers la migration vers l'Occident à la quête de moyens de survie.

Thapan (2008 : 1-17) accentue la pensée de Diome en disant que la migration peut encourager la redéfinition des rôles au sein de la famille. En changeant leurs fonctions, les femmes se demandent si les émigrés trouveront des réponses à leur angoisse dans les pays d'accueil. Diome veut montrer les conséquences de la migration clandestine du point de vue du pays de départ où il y a une perte de main-d'œuvre. L'Afrique en général, et le Sénégal en particulier, a été beaucoup affecté par l'immigration en perdant une grande partie de la population.

Sans avoir encore reçu des nouvelles de leurs fils, la démoralisation s'augmente chez les mères quand elles reçoivent les nouvelles de la mort des émigrés dans une pirogue en route pour l'Espagne. Elles ont appris qu'« une pirogue à la dérive avait chaviré sur les côtes brésiliennes, avec une quarantaine de cranes à son bord. Personne ne savait encore d'où venait la fameuse pirogue, mais les cris avaient déchiré le sol du village » (CA, 152). Pour les mères et les épouses qui restent au pays, ces nouvelles ont apporté la désolation. Le trajet vers l'Occident était une aventure pleine de crises menaçant la vie des émigrés. Les embarcations n'offraient pas assez de sécurité pour les passagers. Il est impossible de négocier la dignité d'une personne. Quand un émigré meurt, la minute de silence que gardent les gouvernants occidentaux ne rendront pas le défunt à sa mère ou à sa femme.

Comme évoqué dans le roman, au Sénégal les familles supportent mal les nouvelles des pirogues qui chavirent dans la mer. La recherche suivante l'atteste :

Sans compter le désarroi des familles endeuillées surtout quand le corps n'a jamais été retrouvé, sans compter, la plupart des candidats ne déclarent leur voyage à leurs parents ou proches, le choc de ces derniers n'en est que plus violent et leur désespoir plus grand. (Ndiaye⁶ 2010)

En septembre 2006, le Sénégal et la France ont conclu un accord sur la migration concertée :

Accord qui prévoit un volet sur le développement partenaire. Par ce volet, il est prévu des allègements fiscaux sur l'épargne des migrants sénégalais à des fins d'investissements productifs au Sénégal et un rapprochement des secteurs bancaires des deux pays en vue du financement des projets destinés à créer des emplois au Sénégal, et

⁶ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

enfin, une aide à la réinstallation. Il a été noté que les analphabètes, 59,2% de la population sénégalaise en 2007 forment la majorité des partants. (*Ibid.* : 2010)

Jean-Baptiste Sourou écrit ceci pour décrire ce danger d'immigration : « La nuit de Noël 1996, près de trois cents autres candidats à l'émigration avaient péri, noyés entre Malte et la Sicile après un accrochage avec une autre embarcation » (2013 : 16). Ceci montre qu'il y a toujours des victimes dans le trajet vers l'Occident. En écrivant son roman, Diome cherche à sensibiliser les autorités au sujet de mésaventures que subissent les émigrés dans leur quête d'un meilleur avenir. Chez les Canariens les émigrés rencontrent le même sort. Lisons ce que propose l'extrait ci-dessous :

Tous les spécialistes s'accordent sur les problèmes que pose l'émigration clandestine qui constitue un véritable drame humain. Le gouvernement autonome des Canaries a indiqué que près de 6.000 immigrants ont péri ou disparu dans leur tentative d'émigrer clandestinement des côtes africaines vers l'archipel canarien. Au moins 300 morts, c'est le bilan encore provisoire du naufrage du bateau au large de Lampedusa. (Baillard⁷ 2013)

Cette manière d'écrire nous laisse voir clairement que Diome désire révéler la face cachée et sombre de la migration clandestine qui concerne surtout les mères et les épouses qui attendent les hommes qui sont partis pour l'étranger. Il existe des familles qui perdent leurs bien-aimés dans l'Atlantique à cause des difficultés de voyage. Arame et Bougna se sentent coupables d'avoir sensibilisé leurs fils pour aller en Occident afin d'avoir une meilleure vie. Diome vise à dissuader les jeunes de partir clandestinement pour l'Europe car ils peuvent rencontrer des mésaventures pendant le trajet. Diome décrit la mort à la mer comme un fait réel qui se passe dans le monde ainsi que l'affirme Sourou : « En août 2003, des corps des Somaliens ont été repêchés dans la mer. Le 25 août précisément c'est la mairie de Rome qui a organisé pour eux des funérailles publiques sur la place du capitole » (2013 : 15). Un peu plus loin il dit : « Ces clandestins voyagent avec des moyens qui ne sont pas du tout sûrs. Nous qui allons en mers savons quel type de navires il faut pour affronter les eaux. La méditerranée est une mer qui change très vite ; et l'affronter avec des barques vétustes et surchargées de personnes serait prendre trop de risques » (*Ibid.* : 28). Avant de voyager par la mer, il faut se renseigner mais les émigrés sont trop pressés pour trouver les informations pertinentes par rapport à leur voyage.

⁷ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

Dans un entretien en ligne réalisé par Latifa Madani⁸, Diome dit ce qui suit :

À quoi sert de prendre la parole publique si on ne traite pas des sujets qui font mal. Nous les poètes lorsqu'on sort de l'esthétique du mot, du plaisir textuel, pour aller sur des questions amères, plus dures c'est qu'on n'a pas le choix, c'est aussi notre rôle. (2015)

Ceci implique que les écrivains doivent analyser des sujets difficiles. Comme porte-parole des opprimées, ils ont une obligation de traiter les thèmes qu'on ne traite pas habituellement. À travers ses protagonistes, Diome dénonce ces procédés qui obligent la femme à se battre dans sa vie quotidienne. La romancière vise à montrer aussi que tous les efforts fournis par ces femmes ne sont ni reconnus ni récompensés dans leur société. Le narrateur les décrit comme des « gens qui savent qu'ils ne seront jamais honorés pour les prouesses qu'ils accomplissent au quotidien et qui ne réclament rien » (CA, 35).

Diome met en avant ici l'avis sur une Europe impitoyable qui, depuis des siècles, subjugue l'Afrique en utilisant la main d'œuvre bon marché. La romancière dénonce la persistance de cet état des choses qui pousse beaucoup de gens à se jeter à la mer, délaissant leur propre pays. C'est aussi le lot réservé aux femmes qu'évoque la romancière. Diome indique également comment ce pays a abandonné sa place à l'Occident comme lieu d'espérance. Elle s'intéresse à dévoiler aussi que l'Eldorado qui se montrait n'est rien d'autre qu'une méprise. Diome désirait pareillement présenter la fonction qu'on donne aux enfants, en considérant la descendance comme un investissement pour les parents, bien sûr un investissement fondé sur le sacrifice de jeunes. La romancière explore le désespoir parce que l'espérance aide à développer et à nourrir le courage pour braver la vie ordinaire divisée entre les travaux ménagers, l'inquiétude du lendemain et l'antagonisme constant pour repérer l'essentiel pour le prochain repas.

Pendant ce moment d'attente, l'espoir d'épouses et de mères est diminué, la longue attente laisse la place à l'incertitude due à la solitude :

Chacune était la sentinelle vouée et dévouée à la sauvegarde des siens, le pilier qui tenait la demeure sur les galeries creusées par l'absence. Outre leur rôle d'épouse et de mère, elles devaient souvent combler les défaillances du père de famille, remplacer le fils prodigue et incarner toute l'espérance de leurs. (CA, 11)

Elles devaient remplir le vide laissé par les jeunes hommes. Les garçons qui sont partis afin de tenter l'aventure européenne sont mal lotis eux-aussi. Lisons l'extrait suivant : « Tirillé

⁸Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

entre deux rives, le destin de l'immigré l'inscrit toujours dans un double désir ; ceux qu'il a laissés souhaitent le revoir ; ceux qu'il rencontre tentent le garder » (CA, 238). Il est impératif qu'ils reviennent même sans argent étant donné que la vie en Europe est plus dure en réalité que dans leurs rêves. Les épouses doivent gérer la pression familiale, le manque d'argent et l'absence d'amour. Malheureusement sans papiers, revenir au Sénégal serait prendre le risque de ne plus pouvoir repartir. En sept ans de mariage Coumba a vécu avec son époux seulement pendant moins d'un an. Quant à Daba la situation est pathétique car elle doit attendre plus de sept ans pour commencer sa vie conjugale. Les épouses se posent chaque jour des questions sans réponse comme les suivantes : « Où était-il ? Avec qui était-il ? Que faisait-il ? Quand reviendra-t-il ? Et d'ailleurs, reviendrait-il un jour ? » (CA, 185). Hypothétiquement les épouses se demandent combien d'enfants ils auraient pu faire sans cette absence. Elles deviennent curieuses pour savoir aussi les développements qu'elles auraient pu réaliser si leurs maris se trouvaient avec elles. La vie des femmes des émigrés se développe comme une prison car elles se trouvent dans l'angoisse et l'isolement. On peut accorder le terme « veuvage » à la modalité de vie de ces femmes mariées aux émigrés. Elles sont condamnées à habiter dans une espérance qui ne connaît pas de fin.

À travers cette histoire l'écrivaine veut décrire comment les femmes font face au vide laissé par les hommes qui sont partis. Ces femmes doivent subir le silence, la longue attente, la solitude et le manque d'amour. On apprend que « l'attente n'était pas leur seule torture ; on exigeait en plus qu'elles soient fidèles et malheur à celles qui se laissaient piéger par un doux chant de rouge-gorge » (CA, 169).

Il est à noter que l'expédition mortelle vers l'Occident est absolument et effectivement organisée. Le narrateur affirme ce qui suit : « Ce jour-là quand la cale était pleine de victuailles, on remarquait des visages inconnus au village. Venus d'autres coins du pays, des candidats à l'émigration, alertés par leurs contacts, commençaient sur l'île le premier tronçon de leur longue errance » (CA, 60). Ceci montre que l'organisation du voyage se faisait en cachette mais avec précision et les informations arrivaient aux destinataires. Il existe plusieurs acteurs du voyage. De l'initiateur de l'expédition aux parents du voyageur, toutes les étapes se réalisent dans la confidentialité absolue et à l'égard d'une organisation incroyablement effective. On peut penser que l'auteure désire montrer que, malgré les épreuves, les villageois arrivent à s'en sortir. La pauvreté amène les gens à quitter leurs

pays, comme montré par la citation suivante : « Qui n'a pas de problèmes ne met pas sa vie en danger de cette façon-là » (Sourou 2013 : 29). Les gens prennent le risque de braver la mer avec peu d'informations et de moyens de survie à cause de la souffrance dans leur pays. L'extrait suivant est éloquent : « Une pirogue à la dérive s'était échouée sur les côtes brésiliennes, avec une quarantaine de crânes à son bord » (CA, 152). L'extrait ci-dessous met en évidence ce fait :

Historiquement pays principalement d'immigration de la sous-région ouest-africaine, le Sénégal est devenu un pays d'émigration en raison des conditions de vie de plus en plus difficiles et du succès des premiers émigrants sénégalais dans des pays africains ayant davantage de potentiel, ainsi qu'en Europe et en Amérique. (Some 2009 : 21)

Ceci implique que les jeunes se tournent vers l'émigration parce que chez eux ils ne trouvent pas d'emploi et la vie est devenue difficile à tel point qu'ils ne peuvent plus la supporter. Il existe « la conviction qu'il faut à tout prix se rendre en Europe, quels qu'en soient les risques. Cette conviction est bien résumée dans les expressions « Barçamba Barzakh⁹ », et « Mbëek¹⁰ », « qui illustre bien la détermination des candidats à affronter la mer » (Holtz¹¹ 1999). On peut lire dans l'œuvre *Celles qui attendent* qu'il existe plusieurs facteurs qui encouragent les jeunes à émigrer vers l'Europe. Ayant terminé leurs études, les jeunes ne trouvent pas d'emploi. Ils sont victimes de la mauvaise gouvernance de leurs pays où il y a un manque d'entreprises pour leur donner du travail. Comme Lamine, Issa échoue sur le plan académique. Ceci le voue à l'échec sur le marché d'emploi où il n'a d'autre choix que de s'adonner à toute profession à la mesure des pauvres moyens du village. À cet effet lisons le passage suivant : « À vingt ans, Issa son fils aîné, qui avait quitté l'école avant le brevet, n'avait pas trouvé d'emploi plus rentable que la pêche artisanale. Comme beaucoup de jeunes dans son cas, il passait ses journées à abîmer ses rêves en mer » (CA, 52). Sans plus de vision de s'épanouir sur le plan professionnel, il est aussi dans l'incapacité de subvenir aux besoins financiers de sa mère.

Par cette représentation imagée de l'immigration, Diome vise dans cette œuvre à stigmatiser l'absence de vision politique au sein du leadership du gouvernement local d'anticiper et d'administrer correctement les difficultés qu'affrontent les jeunes.

⁹ Barzakh est un mot arabe qui signifie « obstacle ». Pour les émigrants cela veut dire aller à Barcelone ou rester au Sénégal pour mourir.

¹⁰ Un mot wolof – une des langues nationales au Sénégal – synonyme d'immigration.

¹¹ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

1.3. La solitude

L'œuvre de Diome montre que pour les femmes qui restent au pays, l'émigration de jeunes gens marque le début d'une longue attente grêlée par plusieurs effets désagréables, y compris la solitude qui sera analysée dans cette partie. La solitude dans le roman commence par la localisation physique de Niodor qui est une île qui se trouve dans l'Atlantique donc son accès est pénible et la rencontre avec le reste du monde devient difficile, voire impossible. Ceci amène le narrateur à raconter ce qui suit : « Parce qu'ils ne peuvent pas la fuir, les insulaires s'accommodent de la mer avec le fatalisme de ceux qui n'escomptent aucune grâce » (CA, 72). Cet isolement suscite la curiosité des villageois d'aller au-delà des limites du champ d'action. La narration met en avant ce qui suit : « Même quand rien ne se passaient sur l'île, les échos du large déferlaient » (CA, 176). Cet enfermement dans ce milieu solitaire produit également une succession d'événements monotones et les gens développent l'envie de quitter l'île pour voir ce qui se passe de l'autre côté de l'horizon. La solitude est une sensation que les personnages féminins endurent. C'est une vérité sociale qui déséquilibre les femmes. Dès le début du roman, la romancière met en avant les effets de coutumes qui régissent la société, indiquant de ce fait le silence comme la réponse la plus ordinaire au châtement qui se passe. Cette réaction, ou ce manque de réaction, est aux antipodes de la répression vécue par les personnages féminins. Le narrateur décrit la situation comme suit :

Les mères et les épouses de clandestins ne se confiaient pas, pas facilement, pas à n'importe qui. Elles étaient silencieuses, comme des sources taries, il fallait creuser, longtemps creuser, ou attendre qu'un motif improbable fende leur carapace et fasse jaillir la parole. Alors, échappées d'elles-mêmes, elles parlaient, ruminaient, discutaient et ne s'arrêtaient plus, car leur inquiétude était infinie et plus impétueuse qu'une crue d'hivernage. (CA, 211)

La situation du personnage féminin dans la société dépeinte dans le roman s'interprète certainement par rapport à un rapprochement de termes « travail » et « silence ». Cette juxtaposition sollicite aux personnes représentées une fermeté de caractère essentielle à l'agrément de leur statut et de leur condition. Suivant cette logique, Arame est décrite dans le roman comme « un bout de femme charpenté de volonté » et un « menhir inébranlable » (CA, 34). Ceci démontre que la narration met en avant ces femmes désabusées par une vie différente à celle qu'elles auraient pu exiger. Le narrateur énonce les propos qui suivent : « En

un tour de passe-passe, elle avait atterri dans cette mesure où tout n'était que carence et désolation. Pour les humbles de son genre, devait penser Arame, les rêves sont toujours illusions, rarement des projets susceptibles de se réaliser » (CA, 140-141). Les rêves brisés accentuent l'état solitaire d'Arame.

Les mères et les épouses des émigrés font face à la solitude de manières différentes. Elles doivent supporter cette attente à cause du pari que chacune d'entre elles a fait avant le départ des émigrés. D'un côté, les mères espèrent revoir leurs fils revenant au pays enrichis, et de l'autre côté, les épouses souhaitent revoir un époux aimant consacré de succès, Bougna, par exemple, dit à Arame : « Nos fils sont partis réaliser leurs rêves et grâce à eux notre vie va s'améliorer bientôt » (CA, 125). Elles comptent sur leurs fils pour réaliser leur songe qui est celui de transformer leur sort.

Dans *Celles qui attendent*, Diome montre le parcours que les émigrés clandestins suivent vers Occident, tout en dépeignant en même temps la situation réelle que subissent les femmes qui attendent les émigrés au village. Cela est lisible à travers l'extrait qui suit : « Les coups de fil s'étaient largement espacés. Les femmes accusèrent le coup. Mais on finit toujours par s'inventer une manière de faire face à l'absence » (CA, 168). Étant donné qu'il n'y avait plus de communication entre les émigrés et leurs familles au Sénégal, à cause du manque d'argent de la part des émigrés, les femmes ne pouvaient que penser aux hommes qui étaient partis. Il est important de repérer que parfois, dans le texte, certains émigrés ne savent même pas la différence entre l'Allemagne, l'Espagne ou autre pays occidental. Issa était parti pour l'Espagne mais les femmes ont reçu « de lui des cartes postales d'Italie, des mandats de Suisse et des lettres de France » (CA, 233).

Diome vise à montrer que ce que les jeunes gens attendaient à l'étranger n'était qu'une illusion. À cause de cela, ils mènent une vie migratoire en cherchant l'Eldorado de leurs rêves. Pour dénoncer ce fait, Diome écrit les propos suivants : « Dans leur errance, ils couraient les adresses de quelques ressortissants de l'île arrivés en Espagne avant eux. Souvent ils trouvaient ces derniers dans une misère comparable à la leur et partageaient leurs tribulations dans la sourcière européenne (CA, 170).

Ceci implique que tous les émigrants clandestins se voyaient dans les mêmes pénuries conditions de pauvreté. Issa et Lamine, par exemple, n'ont pas pu trouver où se loger.

Dans ce roman, les effets de la séparation et de la distance se voient visiblement plus sur ceux qui sont restés au pays que sur ceux qui sont partis. Les personnages féminins sont bien séparés de l'espace temporel entre l'existence d'ici et la vie de l'au-delà. Elles sont de fait confinées à leur environnement immédiat de la vie. À vrai dire, « tout espace au-delà de Dakar dépassait l'entendement d'Arame. Le Sénégal avec ses dix régions, lui semblait impossible à parcourir en une vie. Alors l'Europe, cela sonnait dans ses oreilles comme le nom d'une autre planète récemment entrée dans son univers » (CA, 39). Arame n'a même pas l'intention de quitter son pays. L'auteur avance que malgré ses promesses, l'attraction de la modernité ne s'avère pas à tout le monde de manière proportionnelle. Il y en a qui croient qu'elles ne laisseront jamais leur pays natal.

Le narrateur affirme qu'« un mois après le départ des émigrants, leurs parents attendaient toujours des nouvelles. L'inquiétude planait, la tristesse aussi, mais aussi l'urgence de joindre les deux bouts maintenant le cycle habituel des activités » (CA, 149). La solitude a commencé lors de leur départ car, une fois arrivés, ils n'avaient pas de moyens pour signaler au pays qu'ils étaient bien arrivés en Europe. Puis, ils appelaient rarement au pays comme indiqué dans l'extrait ci-dessous :

Les coups de fil s'étaient largement espacés. Les femmes accusèrent le coup. Mais on finit toujours par s'inventer une manière de faire face à l'absence. Au début, on compte les jours puis les semaines, enfin les mois. Advient inévitablement le moment où l'on se résout à admettre que le décompte se fera en années ; alors on commence à ne plus compter du tout. Si l'oubli ne guérit pas la plaie, il permet au moins de ne pas la gratter en permanence. (CA, 168)

Les femmes se sont habituées à l'absence des émigrés. Elles ne comptaient plus les mois car il semblait déjà que leurs rêves ne se réaliseraient pas bientôt. Chacune de ces femmes a créé une façon particulière à elle-même pour combler le vide laissé par les hommes qui sont partis. La narratrice indique que « depuis le départ de son Lamine, Arame se rongait. Elle s'en voulait d'avoir tant manqué de perspicacité » (CA, 128). Pour faire face à l'absence de son fils, Arame plongeait dans ses pensées intenses. De son côté, « Lamine a envoyé une seule carte postale pendant les sept ans qu'il a passés à l'étranger » (CA, 40). Le manque de correspondance augmentait la solitude de la part de sa mère. Lamine ne pouvait même pas communiquer régulièrement avec sa famille au Sénégal.

La relation amicale entre Bougna et Arame s'est terminée à cause des châtiments de l'attente qui ont modifié le rapport entre les deux amies. Le narrateur mentionne qu'« on a peine à l'admettre mais les amitiés vieillissent à l'instar de nos veines. On souhaite qu'elles tiennent le coup, mais il arrive qu'elles se nécrosent » (CA, 278). Même Arame et Bougna qui s'étaient constamment côtoyées et liées ont cependant vu un obstacle s'installer entre elles. Quand Bougna examinait les transformations qui se réalisaient dans son foyer et de l'autre côté, la prise de décision par Arame, elle est devenue inactive au sein de leur amitié. Bougna n'a pas aimé ce développement.

Le comportement de Coumba dépeint dans la citation qui suit est révélateur de l'effet de la solitude sur le bien-être de l'individu. Et c'est bien cette situation que l'auteure critique à travers son œuvre : « ...Elle pleurait à chaudes larmes. Courbaturée, les ongles déchirés, Coumba pensait à Issa » (CA, 183). Coumba versait sa peine dans ses sanglots à tel point que « ses yeux picotaient en permanence et clignaient face aux chatoiements du soleil, comme pour fuir les couleurs du jour » (CA, 184).

Diome s'engage à travers l'écriture à dépeindre l'envers généralement imperceptible de l'immigration clandestine. À cause de quelques membres de famille qui préfèrent partir de leur pays furtivement, celles qui restent au pays doivent faire face au vide laissé par les émigrants. Pour Coumba, les jours se transformaient aux nuits ennuyeuses et froides. Elle se blottissait au creux de son lit glacial sans époux. La longue espérance pour la rentrée d'Issa à Niodor l'a beaucoup affermie ; par conséquent elle subit une dévastation morale et physique comme l'indique l'extrait suivant : « Sa routine, c'était langueur, encore et toujours » (CA, 213). Elle menait une vie monotone. Ceci implique que pour elle un jour seulement était important dans sa vie qui était celui du retour de son époux. De ce fait, elle n'avait aucun itinéraire, sauf l'attente. Un peu plus loin, on peut lire que « toute la détresse de Coumba tenait entre ses paupières. Pour le reste, elle se voulait effacée transparente inexistante à elle-même et aux autres. Issa porterait un jour sa mort sur sa conscience » (CA, 265). Quand Issa est retourné de l'Occident, Coumba a vu ses rêves disparaître. Ses espérances ont été avortées parce que son époux avait épousé une deuxième femme plus riche qu'elle. Cette fois-ci la solitude était pour toujours. C'était dès lors suffisamment difficile de savoir que son époux avait pris une autre épouse. Dans l'avenir, la nuit tombera

aussi pénible et aussi sombre et froide que d'habitude. C'est un procédé amer que l'écrivaine ne désire pas à aucune femme.

En développant Coumba, l'écrivaine s'intéressait à révéler que dans la société africaine, la femme ne peut pas recevoir de sympathie par rapport à sa situation de femme abandonnée parce que la communauté croit aux traditions ancestrales qui exige la fidélité totale pour la femme pendant l'absence de son époux.

Ainsi la romancière désire stigmatiser les attentes de cette société où Coumba a opéré en harmonie avec ses obligations par son adhésion à un système polygamique au prix de sa propre liberté. L'auteure indique que « Coumba restait dans son foyer conjugal où elle n'espérait plus de mari que de quoi vivre » (CA, 274).

La romancière éveille la conscience du lecteur pour réagir dans une telle situation. Elle résilie ce raisonnement où le bien-être individuel est inférieur par rapport à celui de la communauté en général et à celui de la famille en particulier. Cette vision de la femme est proche de la pensée de Simone de Beauvoir qui stipule qu'« on ne naît pas femme, on le devient » car Coumba ne se comporte ainsi que suite aux exigences sociales. C'est la société et ses us qui ordonnent son caractère.

Dans le roman *Un homme infidèle et parfait* de Soda Ndoeye, qui ne fait pas partie de notre corpus certes, l'intrigue met en avant Saly qui attend son époux qui a émigré en France afin de suivre une formation. Saly déclare ce qui suit : « Ça va aller. Je préfère rester dans mon foyer et attendre mon mari » (Ndoeye 2012 : 43). Comme Coumba, elle attendait son époux fidèlement dans leur maison matrimoniale. Pour combler la solitude elle « passait des heures à revoir ses cours » (*Ibid.* : 53). Malheureusement elle a subi une trahison de la part de son époux qui se procure une maîtresse en France qui accouche d'une fille métisse. Le narrateur déclare aussi ce qui suit :

Elle ressentit un immense vide. Mais elle se promit de tenir le coup. Elle allait se montrer forte et se concentrer sur ses études. Elle se consola en disant que dans deux ans elle terminerait ses études et ils se retrouveraient enfin. (*Ibid.* : 44)

Dans *Celles qui attendent*, pour les femmes qui attendent le retour des émigrés, « l'attente n'était pas leur seule torture ; on exigeait en plus qu'elles soient fidèles et malheur à celles qui se laissaient piéger par un doux chant de rouge-gorge » (CA, 169). Selon la tradition africaine décrite dans le roman les épouses devaient rester chastes en attendant leurs maris.

Pour Daba, ceci était vraiment difficile comme l'atteste l'extrait qui suit : « Non, même si elle le désirait, elle ne le pouvait pas. Ils étaient observés par tous » (CA, 194). Les épouses des émigrés devaient donc rester fidèles aux chambres vides. À partir du jour de son mariage, Daba aperçoit que la vie réelle n'est pas semblable à ses rêves et que l'allégresse qu'elle avait se transformait vite en angoisse et déception. Elle a commencé alors une vie triste et froide. En épousant Lamine, Daba espérait le bonheur dans sa vie, cependant elle n'a trouvé que la pauvreté et l'isolement. À ce sujet voyons ce qu'Oteng suggère dans l'extrait qui suit : « Le mariage devient un moyen économique pour les femmes. Elles regardent le mariage donc comme la seule façon de se réaliser » (2010 : 140). Ceci implique qu'il y a des femmes qui voient le mariage comme une voie de sortie de la pauvreté, un moyen d'accéder à une vie décente.

Diome montre la puissance de la société et ses lois patriarcales. Quant à Coumba, « en épousant Issa, elle avait rêvé d'amour, de douceur, de complicité, des nuits torrides, mais certainement pas de cette solitude qui s'apparentait à un interminable veuvage » (CA, 184). Lors de son mariage à Issa, Coumba espérait une vie pleine de joie et d'amour mais elle vivait comme veuve à cause de l'absence de son mari. Elle ne savait pas quand cela se terminerait et ce fait augmentait sa peine.

Le narrateur témoigne que « ne plus voir, ne plus toucher ni sentir les courbes de ce corps tant aimé, c'était la pire mutilation qu'on pût lui infliger » (CA, 184). Coumba détestait l'absence de son époux comme un aspect de torrent. Elle avait épousé Issa avant son départ, donc elle a vécu un peu d'amour. Après son départ, elle a accouché d'un fils mais la solitude et l'attente incertaine la rongent de l'intérieur. Malheureusement sa mère lui a dit « tu es une femme, les choses sont comme elles sont, ce n'est pas à toi de les changer » (CA, 164). Selon sa mère, Coumba ne pouvait rien faire mais accepter son destin. Sa mère a accepté sa position de femme en deuxième rang derrière l'homme comme l'exige la société du corpus. Comme femme marginalisée, elle a déjà accepté son sort d'être subalterne. Étant donné que la société n'attribue pas aux femmes leurs droits et limite leur formation pour les accommoder à devenir épouses et mères, ainsi elles se transforment en victimes perpétuelles. Diome critique parfaitement ce phénomène dans son œuvre en dépeignant les femmes de son époque sous couvert de Coumba. C'est le souci de décrire la victime car, en général, la société méprise la femme et cette dernière ne sait pas comment réagir face à la

réalité dure. Il est évident que son instruction limitée la prédispose à la misère et à l'exploitabilité.

Coumba « était là, dévouée, combative et chaque jour que Dieu faisait, elle jurait fidélité à sa chambre vide » (CA, 186). Elle était fidèle à son mari pendant son absence comme le souligne l'extrait qui suit :

Et lorsqu'il arrivait de trainer son regard sur un autre homme, ce n'était que pour repérer ce que son cher et tendre Issa avait de plus : il était ou plus beau ou plus grand, ou plus musclé ou plus élégant, ou tout cela à la fois. Jamais elle n'avait remarqué chez un autre homme quelque chose qui aurait pu scier le piédestal sur lequel elle tenait son aimé.
(CA, 187)

Elle n'a jamais désiré un autre homme, y compris les séducteurs habituels qui s'approchaient d'elle à tout moment. Ce thème de la fidélité de la femme est repris dans le roman *Les bonnes épouses* d'Abdelfattah Aïssa où on peut lire les propos qui suivent : « Tu sais ta virginité tu dois l'offrir à ton mari, à celui qui viendra, comme il doit demander ta main jusqu'ici » (Aïssa 2003 :33). Ceci souligne le fait que la femme doit attendre son mari seulement et elle lui doit la fidélité absolue. Le roman *Celles qui attendent* ajoute ce qui suit : « Dans sa cage virtuelle, Coumba se souvenait. La nuit ferrée dans les bras de l'absent, elle se souvenait » (CA, 187). On constate que Coumba n'a que les souvenirs passés qui lui donnent la force d'attendre son époux. Malheureusement les réminiscences ne sont pas réelles et ne combleront jamais un vide physique :

On peut toujours trouver un marin au port, se disait-elle, mais sur les eaux de l'amour, la qualité de la navigation dépend aussi du matériel à bord. On ne propulse pas une barque avec une rame cassée. Et quand on a déjà connu un bon rameur, on ne négocie pas ces choses-là. (CA, 187)

La solitude pousse Coumba à penser à tricher avec son mari ; mais elle n'arrive pas à réaliser cet acte car elle se dit que son époux est meilleur que les marins. Plus loin, la narration révèle que : « Avec ses cernes porte-savons, Coumba ne se maquillait plus. Peut-être qu'en Espagne, là-bas, à Barcelone ou ailleurs, une autre se maquillait pour Issa. Une autre plus frétilante, qui à chaque battement de cils, effaçait de la mémoire d'Issa le visage de Coumba » (CA, 231). Le texte révèle ce qui suit : « Mais la longueur désespérante de l'attente l'amenait maintenant à douter. Ses sentiments n'avaient point varié mais ceux

d'Issa commençaient sérieusement à l'inquiéter surtout depuis le passage de cet émigré qui à l'évidence n'avait pas dit tout ce qu'il savait » (CA, 190).

L'auteure veut montrer l'injustice sociale contre la femme dans la mesure où une femme qui s'est sacrifiée pendant sept ans au village voit son mari débarquer avec une autre femme, une Européenne, qui par contre, découvre l'Afrique avec admiration, en trouvant tout formidable, même ce qui est banal lui semble magnifique. L'Européenne accepte la polygamie parce qu'elle garde Issa pour elle-même pendant onze mois en Europe, volant ainsi égoïstement le mari de Coumba. Quand ils viennent en vacances c'est Coumba qui s'occupe d'eux à la manière d'une bonne. Il s'agit ici d'un retour qui ne comble pas le vide dû à l'absence. Même si son mari est de retour, Coumba se sent encore seule, mais accepte de faire des compromis. Être capable de faire des compromis est une disposition qu'elle voit essentielle pour surmonter les nouveaux obstacles dans sa vie conjugale. Coumba incarne l'exemple d'une épouse qui se conforme au système traditionnel quand ses rêves d'une société moderne se butent aux normes d'une société patriarcale. Afin de combattre sa situation d'épouse délaissée, Coumba qui est une femme primitive, tranquille et réservée, préfère demeurer à sa place et ne pas songer à transgresser les lois sociales. Son unique souhait c'était le retour de son mari en qui elle place tous ses espoirs.

Diome a créé Coumba afin de démontrer qu'il y a des stéréotypes de femmes dans la littérature africaine, comme celui d'une mère extraordinaire, celle qui autorise et abandonne tout pour le bien-être de sa famille mais qui ne reçoit jamais de récompense.

On peut lire que « Coumba se disait qu'elle ferait mieux de reprendre sa liberté, mais elle savait qu'au village elle aurait toutes les peines du monde à faire valoir un tel choix » (CA, 220).

En dépeignant cette situation, Diome désire dénoncer les attentes de cette société patriarcale qui espère voir la femme dans son foyer conjugal, même sans mari. Le dénouement du roman démontre que Coumba se comporte comme une vraie subalterne qui ne peut pas prendre la parole à cause de son entourage qui l'étouffe. Elle évoque aussi l'insularité et l'isolement qui se compromettent directement à la condition féminine. Par son écriture, elle encourage d'autres femmes dans des conditions semblables à lutter contre l'injustice sociale quotidienne. Elle suppose aussi que le silence est l'option la moins tentée par celle qui veut profiter de l'appui commun. Elle encourage les femmes de briser leur quiétude et de ne plus

sangloter en cachette. Diome expose également qu'en se mariant à un homme, on épouse également les aléas de sa vie, notamment s'il est migrant.

Le roman de Diome montre que, pour les mères des émigrés, l'attente et la solitude sont pires après avoir persuadé les jeunes hommes à émigrer en Europe. Il est difficile, voire impossible de décrire la peine d'une mère qui attend le retour de son fils sans savoir s'il va rentrer. L'extrait qui suit expose les tourments qu'Arame doit endurer chaque jour pendant l'absence de son fils :

Allongée sous son arbre, elle mesurait à quel point elle était seule, absolument seule, surtout depuis que Lamine, son cadet, était parti pour l'Europe. Le mort même si son cœur de mère refusait de se l'avouer, elle y avait renoncé ; mais Lamine parti en Europe en clandestine comment se délivrer de son absence ? (CA, 39)

À cause de ses rares coups de fils, elle se demandait comment il allait et où il était exactement. Elle s'inquiétait du sort de son fils et le manque de vision pour la postérité. Un jour son petit-fils qui jouait seul au jeu de l'émigrant lui a dit « je vais en Espagne » (CA, 140), celle-ci questionne alors l'enfant sur l'intention probable qu'il aurait de la laisser « ici, toute seule » (CA, 140). À quoi l'enfant lui répond, « mais non regarde je t'emmène avec moi » (CA, 140). Quand il lui dit de débarquer du bateau fictif en arrivant en Espagne, Arame lui dit de « descendre de nuage » (CA, 141).

Pendant l'absence de Lamine et d'Issa, la lutte se perpétue pour les femmes. Arame et Bougna travaillent sans cesse parce qu'elles ne peuvent pas compter sur le soutien de leurs maris. La narration met en garde ce fait dans la citation qui suit :

C'est mues par un sentiment naturel d'élégance qu'elles répètent à l'unisson qu'un homme n'est jamais insignifiant dans une demeure, car c'était bien elles qui portaient les demeures en question sur leurs épaules. Les hommes partaient, revenaient ou non et ceux qui revenaient laissaient souvent derrière eux ceux qu'on attendait. Les femmes ne se contentaient pas de patienter, elles remplissaient la gamelle des petits de leur courage, tissaient les joies et les peines pour jeter un pont vers l'avenir, qu'elles souhaitaient radieux pour les enfants. (CA, 327)

L'écrivaine dépeint le désespoir aux antipodes de l'espoir, qui pourtant aiderait à développer et à nourrir l'énergie pour braver la vie quotidienne partagée entre les tâches domestiques et la lutte constante pour trouver l'essentiel pour les prochains repas. Elle se penche sur son

roman pour sensibiliser le lecteur aux situations de vie périlleuses qui sont vécues par la population analphabète et sa naïveté qui soutient son malheur.

Au-delà des conséquences habituelles, Diome incite le lecteur à penser à ce que signifie spirituellement une absence de rapports physiques. La relation avec autrui est souvent ce qu'il y a de meilleur dans notre humanité. Le besoin d'appartenir au groupe est un besoin humain universel et fondamental, ce qui représente un profond désir de connexion avec les autres. La nécessité d'exister contribue au bien-être alors qu'une obligation d'appartenir contrariée peut entraîner une variété de résultats nuisibles.

Il est ironique qu'il y ait toujours d'autres jeunes qui veulent partir pour l'étranger. Lisons l'extrait qui suit tiré du *Roman des immigrés* d'Itoua-Ndiga :

- Vous voulez vous en aller, continua-t-il, échapper à la misère de votre quotidien. Vous aspirez à quelque chose de meilleur. Mais vous n'avez aucune idée de ce que vous risquez ni des souffrances qui vous attendent là-bas, continua Magandian.
- Tu dis cela pour nous dissuader de partir, n'est pas ? Toi qui nous tiens ce discours, n'es-tu pas parti ? et je parie que tu es prêt à recommencer l'aventure. Tu nous parles de souffrances, s'il ne s'agit que de cela. (2012 : 73)

Magandian ayant déjà vécu en Espagne se présente comme source du savoir pour les villageois qui attendent leur tour pour traverser l'océan. Le narrateur révèle qu'« ils étaient tous curieux de savoir car tous rêvaient de partir un jour » (Ndiga 2012 : 73). Pour Geneviève, un personnage dans le *Roman des immigrés*, le retour en Afrique est impossible. Lisons ce qui suit :

À la veille de son retour à Brazzaville, monsieur Jean-cœur-de-pierre avait tenté en vain de joindre Geneviève. On avait téléphoné plusieurs fois en vain chez tante Bébé. Des consignes avaient été données au domicile de tante Bébé : pas de trahison. Geneviève demeurait donc introuvable. Après plusieurs coups de fil passés çà et là, monsieur Jean-cœur-de-pierre avait fini par comprendre que Geneviève s'était volatilisée dans la nature ». (*Ibid.* : 23)

Par définition « la solitude est le fond ultime de la condition humaine » (Paz 2006 : 166). Elle est une expérience négative, douloureuse et pénible. Cette définition suppose que la solitude est le résultat d'un écart entre le souhait et le niveau réel des relations d'un individu. Cette définition particulière a été choisie car elle reflète l'affectif et la facette cognitive qui sont essentielles à la solitude. Lisons l'extrait qui suit :

La migration clandestine touche globalement la plupart des pays de l'Afrique de l'Ouest, notamment le Sénégal. Le phénomène migratoire au départ du Sénégal vers l'Europe est ancien, et ses causes sont bien connues et documentées. Cependant, depuis ces trois dernières années, il a pris des formes nouvelles revêtant deux caractéristiques essentielles : il est massif (tous les jeunes veulent partir) et clandestin (les jeunes utilisent des voies et moyens illégaux pour rentrer en Europe. (Bnou-Nouçar¹² 2012)

De ce fait après avoir examiné la solitude et ce que désigne ce sentiment pour les personnages féminins et leur valeur, nous analysons la concurrence dans la partie qui suit et l'importance de sa connotation par rapport aux femmes.

1.4. La concurrence

Pour ceux qui restent au pays d'origine, l'immigration et sa possibilité de réussir financièrement, suscite une forme de concurrence chez ceux qui restent au pays. Il s'agit de ce que le roman appelle « une compétition à distance » (CA, 244). Diome montre que le succès qui est né de ce concours influence positivement la vie plus que la migration toute seule. Elle compare la vie des émigrés à celle de ceux qui sont restés au pays dans cette citation :

Pendant que les expatriés souffraient du froid, logeaient dans des squats miteux, couraient les soupes populaires, risquaient leur vie pour des emplois de forçats, dribblaient les pandores lancées à leurs troussees, hantaient les zones de rétention, s'adonnaient aux amours de circonstances, larmoyaient devant les avocats commis d'office qui leur obtenaient des délivrances momentanées, les jeunes restés au village, portés par une liberté qu'on ne sent que chez soi, travaillaient vaillamment et contribuaient à l'essor du pays. (CA, 244-245)

L'écrivain pense que quelques fois ceux qui restent au pays contribuent au développement de la société mieux que les émigrés. L'Europe « n'a pas offert à ces villageois naïfs le bonheur qu'ils espéraient. À leur grande surprise, ils se retrouvent dans une société qui les écrase ». (Rangira 1997 : 38). Lia, un personnage dans *Chronique d'un été glacial* de Sourou s'étonne en disant « ce n'est pas ça l'Europe dont je rêvais ... mieux vaut souffrir au pays que venir vivre ici pire que des animaux » (2013 : 50). Ceci implique que l'Europe de rêves et la vraie Europe sont différentes. Les conditions de vie sont difficiles. Il est à

¹² Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

noter que pendant le séjour d'Issa en Europe il ne pouvait même pas amasser suffisamment d'argent pour se construire une maison chez lui comme le montre l'extrait ci-dessous :

Avec un mandat exceptionnellement plus gros que les autres, Issa avait ordonné qu'on lui prépare quelques briques. Bougna s'était empressée de convoquer les maçons ; maintenant les cailloux étaient là bien entassés, mais loin d'être suffisants pour la simple fondation d'une villa. (CA, 184)

Une telle description montre que Diome se sert de cet espace littéraire pour critiquer l'incapacité des pouvoirs politiques d'effacer les obstacles qui empêchent la mise en place de procédés durables pour développer la communauté au niveau économique. Sourou affirme ce fait en disant que « les travailleurs africains percevaient seulement vingt à vingt-cinq euros par jour pour douze à quatorze heures de labeur » (2013 : 20). Ces émigrés ne gagnaient pas assez d'argent selon la nature de leur travail, et ils ne pouvaient donc pas envoyer assez d'argent chez eux. L'auteur met en garde aussi le fait que l'Europe n'est qu'une illusion qui n'a rien à offrir aux gens sans papiers. Dans ce cas les gouvernements africains doivent fournir aux africains l'entourage agréable et les ressources adéquates et pertinentes pour créer les conditions d'un meilleur avenir. Suivons ce qu'atteste Keïta, pour beaucoup de jeunes « il vaut mieux voler, tuer, se prostituer ou émigrer plutôt que de travailler honnêtement au pays » (2011 : 81). Après avoir émigré, ils découvrent que la vie n'est pas si agréable en Europe. L'extrait suivant tiré du roman *Les émigrants* de Jimmy Love illustre la situation des émigrés en Occident :

- Mais vous avez dit que les émigrés clandestins n'avaient pas le droit de travailler ?, rappela Tetkap.
- Oui, acquiesça Bisseck, mais ils travaillent souvent au noir.
- Ça veut dire quoi ? demanda Talla. Ils travaillent seulement dans l'obscurité.
- Non. Je veux dire qu'ils travaillent clandestinement.
- Mais vous gagniez aussi gros, lança Talla.
- Je gagnais quoi ? mon salaire était inférieur au SMIG. (Love 2009 : 33)

Nous retenons de cet extrait que la vie en Occident n'est pas favorable aux émigrants clandestins. Ils doivent faire les tâches pénibles pour un salaire médiocre. Par contre, ceux qui sont restés au pays ne travaillent pas en cachette. Le romancier désire montrer que si on émigre ce n'est pas une garantie pour gagner un salaire élevé. Ainsi, il dissuade les jeunes

d'émigrer clandestinement pour l'Europe. Le roman montre comment les émigrés réalisent leur chemin vers l'Europe clandestinement dans l'extrait qui suit :

Avec un visa touriste d'une validité d'un mois, ils allaient descendre tous à Paris avant de se disperser dans les États Schengen. Une fois arrivés à destination, ils devaient s'acclimater, le temps de la durée du visa, avant de fondre dans la clandestinité ». (Love 2009 : 107)

De l'autre côté, les fils de la première épouse de Wagane ont reçu des bourses pour aller à l'étranger. Bougna dans l'esprit de concurrence a convaincu d'abord Arame que leurs fils pouvaient partir aussi pour l'Occident sans papiers comme démontré dans la citation qui suit :

- Mais comment pourraient-ils partir ? fit Arame dubitative. Les enfants de ta coépouse, eux partent grâce aux bourses qu'ils ont obtenues. Même pour leurs papiers, il paraît qu'ils ont reçu de quoi régler tous les frais. Nos fils, eux...
- Eux aussi peuvent y aller, l'interrompt Bougna. Ils peuvent partir sans diplômes, sans bourses et même sans papier. (CA, 58)

L'esprit de rivalité de Bougna est issu de sa jalousie envers sa coépouse. À partir du jour de son mariage avec Wagane, Bougna a résolu de dépasser l'exploit de la première épouse ; par conséquent, sa vie est transformée en celle de rivalité. Le récit introduit les propos suivants : « Elle se convainquit qu'elle devait rester et lutter pied à pied jusqu'au jour où elle récolterait les lauriers de son combat » (CA, 79). Elle a résolu de se lutter contre sa coépouse.

En invoquant la rivalité, Diome passerait le message suivant : « La solution ne se trouve pas dans le déplacement mais dans les efforts et l'esprit inventif des gens dans leur environnement local » (Thomas 2006 : 245). L'auteure s'intéresse également à exposer la condition concrète de « l'Eldorado », qu'est l'Europe, ainsi qu'il est rêvé par les immigrants. Le roman accentue les possibilités du local et l'exigence d'explorer les résultats de rester dans son pays. Pour les enfants issus des unions polygames, l'amour est difficile parce qu'ils se demandent souvent « comment s'aimer si les mamans source d'amour incitent à la concurrence, à la haine, à la vengeance ? » (Keïta 2012 : 64). En guise de conclusion, il faut noter que la concurrence ne favorise pas le bien-être des relations familiales.

1.5. Conclusion

Dans ce chapitre notre objectif était d'analyser la migration clandestine d'un point de vue littéraire et la contribution de la littérature à dissuader ce phénomène répandu. Nous avons fait cela par l'étude des effets de ce fait sur les femmes qui attendent les hommes qui sont partis. En étudiant ceci nous avons analysé les caractères féminins dans le roman qui symbolisent les stéréotypes de la femme africaine. Ces femmes sont toutes différentes pourtant chaque personne dispose du même devoir qui est d'attendre les émigrés. À travers ce roman il a été noté que la femme africaine n'est pas autonome mais son statut s'attache à son époux ou à son fils. La question de Spivak « les subalternes peuvent-elles parler ? » (Chassain *et al.* 2006 : 8) et la théorie marxiste ont facilité cette analyse. Nous avons analysé le désespoir, la solitude et la concurrence comme facteurs fondamentaux qui entraînent beaucoup d'autres effets négatifs.

Nous avons aperçu également que le silence et la résistance dont font preuve les personnages dans *Celles qui attendent* montrent que le personnage féminin possède une faible initiative pour valoriser son opinion. Cette étude s'intéressait à démontrer que ce ne sont pas tous les expériences en Occident qui s'achèvent à une vie meilleure. À travers l'analyse d'Issa et de Lamine nous avons remarqué que les migrants clandestins peuvent être confrontés aux conditions déplorables.

L'analyse du désespoir a dévoilé les décisions périlleuses que les personnages prennent. Le désespoir entraîne des actions que les personnages regrettent plus tard. Comme le fait de marier une fille à son fils qui est déjà parti pour l'Occident. Il a été démontré aussi que si le père d'une famille n'a pas assez de moyens financiers pour soutenir sa famille, cela apporte les inégalités et les antagonismes au foyer. Dans une union polygame, le destin de la femme n'est pas désirable à cause des jalousies mutuelles.

Concernant la solitude, cette étude a démontré ses effets sur les femmes qui attendent les hommes qui sont partis pour l'Occident. Nous avons également exposé comment chaque femme fait face à la solitude dans l'attente d'un hypothétique retour de leur époux. Nous avons établi que l'isolement commence avec la localisation de l'île de Niodor qui se trouve dans l'océan Atlantique.

Concernant la concurrence, nous pouvons conclure qu'en utilisant Lamine, Diome désirait dire avant que la solution ne réside pas dans l'émigration, mais dans les efforts d'un

individu, même si celui-ci se trouve dans son pays natal. Ce roman illustre les facettes gênantes de la mondialisation tout en accentuant les possibilités de l'environnement local. À l'égard de personnes désavantagées dans un contexte postcolonial, l'immigration ne peut jamais fournir un avenir meilleur. C'est sur ce principe que *Celles qui attendent* se fonde. Elle accentue le potentiel du local en tant que fondement durable pour une transformation économique. En Afrique, les enfants doivent veiller aux besoins des parents parce que l'appui monétaire ainsi que social n'existe pas encore. La romancière critique la notion du paradis occidental.

Il est important de souligner que les gouvernements africains doivent aussi réaliser les démarches nécessaires pour conserver leurs ressources naturelles comme la pêche pour promouvoir le développement de l'industrie chez eux afin de minimiser le taux de l'émigration clandestine. Le roman de Diome réagit à une certaine vision du monde pour mieux la renverser. Par le biais de la littérature, Diome conteste le désavantage de la place de la femme selon les coutumes de la société traditionnelle. L'idéologie de Diome ne considère pas les hommes comme les seuls coupables de l'assujettissement de la femme, parce qu'il y a des femmes qui veulent aussi survivre des us qui les subjuguent. *Celles qui attendent* se place à présenter une consolidation de situation d'un caractère féminin délivrée de court-circuitage, individuel ainsi que commun.

Il a été démontré que la polygamie complique la relation entre coépouses parce qu'elle entraîne une concurrence dure parmi les femmes, voire parmi leurs enfants.

En guise de conclusion, notons que *Celles qui attendent* incite la réflexion du lecteur sur les bords gênants de la migration clandestine et accentue les chances que l'on retrouve dans le milieu d'origine. Nous avons vu aussi qu'épouser un émigrant n'assure pas la montée sociale ou un indice externe de fortune. Nous avons étudié l'état d'esprit de proches notamment les mères et les épouses restées au pays en attendant leur retour et l'assistance financière. De cette manière, la romancière dénonce aussi le fait que les jeunes risquent leurs vies pour aller à l'Occident. Le chapitre qui suit présente les inégalités qui existent dans la société africaine.

CHAPITRE II : LA PEINTURE DES INEGALITÉS SOCIALES

2.1. Introduction

La lecture des œuvres de notre corpus montre que la croyance à la tradition ancestrale dans les sociétés africaines contribue en grande partie à la conception des relations entre les femmes et les hommes. Concernant les inégalités qui existent dans la société africaine, on assiste à une conviction mentale où la femme est vue comme une possession de l'homme et elle est subséquemment reléguée au rang inférieur de l'échelle sociale. Dans les pages qui suivent, nous allons analyser quelques aspects de la culture africaine afin de présenter comment les inégalités sociales qui fondent l'identité de la femme africaine constituent un fondement de l'assujettissement de la femme. La douleur que ressent la femme africaine se fait résonner partout dans le monde. Toutes les sociétés donnent le spectacle de plusieurs nombres de disparités plus ou moins différentes pour chaque personne. À travers les romans, on voit qu'en Afrique, il existe des rôles déjà mis en place pour chaque sexe, ce qui compromet la réalisation des objectifs de développement. Par conséquent, cette situation suscite des questions fondamentales au sujet des rapports entre l'homme et la femme. À propos de l'Afrique, Yaw Oteng écrit ce qui suit : « Au sein de cette société freinée par les traditions millénaires, c'est premièrement le sujet féminin qui se révèle le plus marginalisé » (2010 : 109). Étant donné que la société coutumière est fondée sur des liens structurés et ancestraux par rapport au sexe ceci crée des problèmes à la femme africaine. Dans ce chapitre nous allons analyser le statut de la femme africaine dans l'Afrique postcoloniale. Nous analysons les implications de cette situation face au développement humain par rapport aux inégalités sociales qui existent.

L'objectif de ce chapitre est d'examiner avant tout la situation de la femme africaine afin de certifier les inégalités qui existent entre les femmes et les hommes. Ce chapitre montre qu'à travers l'écriture, les écrivains cherchent à sensibiliser la masse sur les écarts sociaux persistants parmi les hommes et les femmes.

Dans ce chapitre nous montrons, à travers les œuvres, comment ces inégalités sociales sont répandues dans les romans. De ce fait, nous étudions le veuvage, le lévirat, la dot et le

mariage, l'accès à l'éducation et la polygamie comme les points principaux qui se manifestent dans les œuvres du corpus.

2.2. Le veuvage

L'analyse du thème de veuvage aide à répondre à notre problématique qui se lit ainsi : « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (Spivak 1987 cité par Chassain *et al.* 2016 : 8). Dans ce cas la subalterne est la veuve qui est une personne marginalisée par la société. Elle fait partie de la classe opprimée de cette société fictionnelle. L'application de la théorie marxiste s'avère nécessaire ici pour dépeindre les malheurs que la veuve subit aux mains de la classe supérieure qui est représentée par la belle-famille.

Concernant le veuvage, « il s'agit d'un rituel composé d'un ensemble de pratiques qui sont infligées au survivant dans un couple lorsque l'un des conjoints décède. Ces 'rites de veuvage' sont ainsi mis en place pendant la période de deuil » (Ekwā Dorine¹³ 2013). Selon Louis-Vincent Thomas, le veuvage est « une situation de totale retenue de la veuve à l'écart de tout ce qui relève de la vie quotidienne. Cette retenue s'accompagne également d'une restriction des contacts avec l'entourage immédiat, lointain et d'une série d'interdits » (1999 : 9-10).

Dans le roman *Photo de groupe au bord du fleuve* de Dongala, Mâ Bileko a été assujettie à certaines coutumes de veuvage selon sa tradition après la mort de son mari. *Photo de groupe au bord du fleuve* évoque les mutations sociales et politiques de l'Afrique postcoloniale. Dongala met en scène Mâ Bileko, commerçante et travailleuse mais déchue et réduite à la pauvreté par sa belle-famille. Les propos de la narration sont ainsi écrits :

Rester assise sur une natte, les pieds nus, les cheveux ébouriffés recouverts d'un pagne, ne pas se déplacer seule même pour aller aux toilettes, si ce n'est accompagnée de deux duègnes, celles-là mêmes par lesquelles toute parole venant d'un homme ou adressée à un homme doit passer. Non cette fois-ci c'était la curée. (PG, 59)

Toutes ces actions de la belle-famille envers Mâ Bileko sont contre le droit de l'homme. Par exemple, personne ne devrait demander la permission pour aller aux toilettes. Dongala vise à montrer la nature inhumaine des rites de veuvage envers les veuves car ces pratiques les diminuent et brisent leurs droits en tant que personnes. Il interpelle la communauté d'y repenser parce que cela peut arriver à sa fille ou à sa sœur.

¹³Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

Mâ Bileko a été exploitée par sa belle-famille après la mort de son époux. Auparavant elle était une grande commerçante avant de se voir forcée à casser les cailloux pour gagner sa vie. Comme boutiquière elle apportait plus d'argent au foyer que son mari qui était fonctionnaire. À la mort de son époux, « la parentèle du mari s'était mise à hurler que c'était à elle Mâ Bileko de quitter la maison de leur frère ou de leur neveu selon qui parlait » (*PG*, 64). Ainsi sa belle-famille l'a-t-elle chassée de son domicile matrimonial.

Dongala désire exposer les violences domestiques que les belles-familles font subir aux veuves en Afrique pour des gains personnels en se cachant derrière la culture. Par rapport au deuil, Mâ Bileko dit « je ne porterai pas le deuil » (*PG*, 63). Le deuil est une des pratiques qui asservissent les veuves. Ainsi Mâ Bileko démontre clairement qu'il est possible de rejeter des mœurs qui assujettissent la femme. Mâ Bileko prend la première étape dans son émancipation en rejetant les mœurs de sa tradition. Comme 'subalterne', elle parle pour son bien-être. Le roman montre que les membres de sa belle-famille « ouvrirent et vidèrent des tiroirs, des armoires et des placards. Elles ressortirent avec des belles robes, des pagnes wax et super wax, des bassins et des pagnes dentelles, des bijoux en or, des bagues et des colliers sertis de brillants » (*PG*, 63). La belle-famille a pris tous les biens de valeur de la maison de Mâ Bileko quand bien même c'est elle qui les avait achetées lors de ses voyages à l'étranger. Ceci est pareil au vol car il est certain qu'étant fonctionnaire le mari de Mâ Bileko n'a pas acheté toutes ces choses mais sa famille les prend quand même. L'écrivain souhaite exposer la nature insensible de belles-familles envers les veuves. La mort du mari devient un gain pour sa famille qui arrache tout de la veuve. Durant l'enterrement, la belle-famille montre son insatisfaction envers Mâ Bileko dans le cadre d'un système de contrôle non-programmé dans lequel la femme est assujettie aux rites de veuvage après la mort de son époux.

L'auteur parle du veuvage pour transformer la pensée des gens. Il paraît que les lois dans certains pays n'arrivent pas à protéger les veuves. Ce fait résulterait de l'absence de la compréhension des droits de la femme. Étant donné qu'en Afrique, particulièrement au Cameroun, « la veuve est encore victime de toutes sortes de violences. La loi et les décisions de justice en sa faveur sont bafouées par ses bourreaux » (Panapress¹⁴ 2016). De plus, le romancier désire restituer la dignité à la femme.

¹⁴Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

Le romancier montre qu'après l'introduction de l'islam et du modernisme, quelques habitudes rétrogrades à l'égard de la femme restent encore en cours. Le traitement à laquelle la veuve est soumise au cours du deuil, juste après les funérailles de son défunt mari, enlève sa dignité et laisse des effets négatives sur sa totalité physique et financière. C'est pour cette raison aussi que l'écrivain décide de prendre la parole.

Dongala écrit au sujet du veuvage afin de montrer que la mort du mari n'implique jamais la fin du rapport marital dans l'univers représenté. Dans le roman la belle-famille est toujours là. Les rites de veuvage que la belle-famille pratique envers la veuve ponctuent le parcours de la vie de la veuve pour jamais. Elle va porter ses effets désagréables pour le reste de sa vie. La mort de l'époux est l'une de ces périodes de passage notamment délicat pour administrer comme en certifie la surmortalité des veuves. À travers son roman, Dongala encouragerait la veuve à la résistance afin de se débarrasser du fardeau imposé par la coutume. Pour les membres de la société, il est nécessaire de comprendre d'abord la condition actuelle de la veuve pour être capable de mieux aider.

Après avoir vu la statuette de Bouddha, la belle-famille de Mâ Bileko lui font beaucoup d'accusations telles que la pratique des actes diaboliques et l'adultère à tel point que la belle famille ne croyait plus que son époux était le père de ses enfants. Mâ Bileko est allé se réfugier chez ses parents pour échapper à la violence de sa belle-famille qui a changé toutes les serrures de la maison pour qu'elle ne puisse pas y entrer. L'auteur, à travers ce récit, vise à éduquer les belles-familles afin de les amener à abandonner des mœurs qui violent les droits des veuves.

Dans les traditions qui ridiculisent la femme, celles en relation avec la mort de son mari favorisent l'assujettissement de l'épouse. Autrefois les veuves enduraient une série de mauvais traitements qui, au cours des siècles, accompagnaient le rituel de la mort. Par ailleurs, le fait de subjuguer les veuves à la belle-famille, comme le fait de ne pas avoir accès à l'héritage des biens de leurs maris, sont des rites culturels qui sont devenus des formes de ségrégation de mauvais régimes envers les femmes que les hommes acceptent et innocentent au nom de la tradition. À travers le roman de Dongala, nous avons beaucoup d'exemples sur les rites funéraires en Afrique. Le romancier cherche à améliorer le statut de la femme au sein de la famille. Il veut aussi renforcer l'estime que la femme a d'elle-même. Pour mettre en lumière cette idée lisons ce que Tanella Boni écrit : « Très souvent, la famille

du défunt lui reprochera la mort de celui-ci. On l'accusera de l'avoir tué d'une manière ou d'une autre » (2011 :140).

Dans *Celles qui attendent* Arame a dû aussi suivre les rites de veuvage selon la religion musulmane. Elle a passé trois mois et dix jours de réclusion où elle « était censée prier pour le repos de l'âme de son époux » (CA, 244). Il est ironique qu'Arame doit suivre les rites de veuvage pour un homme qu'elle n'aimait pas quand il était encore en vie. L'auteur critique des mœurs traditionnelles qui ne font aucun sens dans la société moderne. Ce qui rend cette situation difficile c'est le fait que la majorité des femmes qui sont soumises au mauvais traitement par leurs belles-familles sont illettrées et ignorent leurs droits. Étant captives et muettes, elles endurent l'assujettissement et ne songent qu'au meilleur avenir pour leurs enfants.

Le veuvage s'est modifié en dispositif de tourment principalement pour les veuves. Souvent la coutume de veuvage contraint à séparer la veuve de sa condition précédente et de repérer son passage en condition marginale pour la faire entrer dans une situation nouvelle. Les rites de veuvage humilient la femme car elle ne les accepte pas délibérément, elle les fait cependant par contrainte. À travers son roman, Dongala tente d'avertir la population de ne pas priver la femme de son droit en tant qu'être-humain. On estimerait que la vie d'une vieille femme apparaît comme une longue rivière calme ; cependant la mort du mari peut être l'une de ses expériences les plus désagréables, particulièrement pour celle qui se voit séparée pour la première fois. Pendant le moment de fragilité délicate, il faut que les veuves prennent quelques jugements par rapport à leur avenir, notamment des décisions financières difficiles. Cependant l'interférence de la belle-famille rend cette activité difficile, voire impossible. La lecture de l'œuvre de Dongala montre que la femme est délicate et que lui faire tant de violence la traumatiserait davantage, surtout quand elle vient de perdre son époux.

Le veuvage est évoqué aussi dans les romans hors du corpus. Dans *Femme émancipée*, de Jean-Claude Fourth, la narration souligne cette notion et elle fait ressortir l'extrait qui suit :

La famille du mari impute cette mort à la femme. Elle profite de cette situation pour soumettre la veuve à des traitements inhumains. On la déshabille en public, elle doit s'asseoir et se coucher sur le sol nu, on lui inflige parfois des services corporels, elle doit payer de lourdes amendes pour se dédouaner des diverses accusations, vraies ou fausses portées contre elle. Les frères, les sœurs et les parents du défunt échafaudent des plans

visant à faire main basse sur les biens de la famille, au détriment de la veuve et des enfants. (2012 : 45-46)

Dans ce roman, la belle-famille croit que la veuve est coupable de la mort de son mari. De ce fait, elle subit aussi les rites de veuvage humiliants. Il y a également la coutume de veuvage dans *Femmes sans avenir*, de Hanane Keïta, où la narratrice raconte ce qui suit : « Les deux épouses étaient en habit de deuil, assises chacune sur un matelas dans des coins opposés de la pièce. Elles s'ignoraient au point de ne jamais s'adresser la parole » (2012 : 116). Si l'homme était polygame ceci implique que toutes ses femmes suivraient les rituels de veuvage au même temps. À ce sujet voici ce que propose Thérèse Locoh : « Au-delà de nouvelles difficultés dans sa vie quotidienne, la période de veuvage est souvent marquée par des rites extrêmement vexatoires, censées rompre le lien avec son mari ou même lui faire avouer un éventuel rôle dans le décès de son époux » (2007 : 327). Nous retenons que la condition de la femme est dès lors problématique quand elle est mariée, ce statut devient pire quand elle devient veuve. Elle n'a plus de soutien de son mari.

La mort de l'époux, selon les coutumes propres à la culture du défunt, pourrait soudain se transformer en un cauchemar pour la femme. Cette situation n'encourage jamais son émancipation car elle est livrée à la merci de sa belle-famille comme une esclave. Selon Fourth (2012 : 45-46), dans la plupart de cas, la famille du mari attribue cette mort à la femme. Elle se sert de cette occasion pour assujettir la veuve en la soumettant à des traitements cruels. La veuve est obligée de se dévêtir en public, de s'asseoir et de dormir par terre déshabillée, on lui inflige quelquefois des châtiments corporels. De plus, elle doit payer des amendes pour se racheter plusieurs charges qui peuvent être vraies ou fausses portées contre elle.

L'auteur évoque le thème de veuvage pour promouvoir la dignité de la veuve. Souvent les veuves ne peuvent pas prendre la parole pour dénoncer ces pratiques inhumaines ; de ce fait la romancière fournit l'occasion de combattre des mœurs qui assujettissent la femme au nom de la culture. Le récit de Dongala éclaire la situation déplorable que subissent les veuves en Afrique au nom des lois traditionnelles.

Selon le texte, dans la tradition africaine, le veuvage, ne signifie pas la fin du mariage. Les formalités traditionnelles entourent toujours la destinée des veuves. Loco accentue cette idée avec les propos suivants :

Partout dans le monde, le veuvage met les femmes dans des situations de grandes difficultés économiques en particulier lorsqu'elles ont des enfants à charge. Ceci est pratiquement vrai en Afrique subsaharienne où le statut de la femme déjà précaire lorsqu'elle est mariée, l'est encore davantage lorsqu'elle est veuve. (2007 : 327)

En devenant veuve, la femme rencontre des nouveaux obstacles à affronter dans sa vie. Pendant cette phase la veuve doit subir généralement des comportements humiliants qui visent à casser l'union avec son époux ou même lui faire admettre un éventuel rôle dans la mort de celui-ci.

Pour définir le veuvage lisons l'extrait qui suit :

Ce sont des rites que les veuves accomplissent à la mort de leur mari. Dans plusieurs sociétés africaines, ces pratiques comprennent entre autres leur réclusion pendant plusieurs mois sans changer de vêtements et sans hygiène personnelle, le rasage de la tête et le fait de s'asseoir sur le sol nu pendant plusieurs jours. (Pater¹⁵ 2013)

Cette citation implique que le veuvage est une période ardue en Afrique où la belle-famille asservie la veuve aux démarches honteuses au nom de la culture. En Afrique centrale, dans quelques groupes culturels qui se trouvent au Congo, après la mort du mari la femme est mécaniquement mise sur la dalle. Elle n'a pas droit d'hériter les biens de son mari, voire même ses enfants. Le neveu du mari a le droit d'hériter, plus précisément le fils de sa sœur. Il serait nécessaire que des lois soient passées afin de protéger les veuves contre des pratiques désagréables de la tradition. Les écrivains visent à sensibiliser et à éveiller le monde à analyser ces pratiques inhumaines infligées aux femmes afin d'obtenir une meilleure protection des droits des veuves. Selon Boni,

Il existe des cités des veuves à Libreville où des femmes dépouillées de leurs biens par les belles-familles, vivent dans des conditions sordides, essayant de résister tant bien que mal de gagner leur vie en faisant de petits boulots du commerce de proximité par exemple, pour nourrir et scolariser leurs enfants. (2011 : 140)

La période de veuvage est comme une sorte de prison. On rencontre le même phénomène dans *Tante Bella* de Joseph Owono où les veuves sont enfermées environ trois mois dans

¹⁵ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

une cabane où elles ne se lavent pas et s'alimentent mal et en cachette, tout en étant exposées aux conditions hygiéniques propices aux maladies.

2.3. Le lévirat

Le lévirat est une pratique qui assujettit la femme africaine en prenant son droit de choisir son mari. En tant que tel, le lévirat est lié au veuvage. Dans *Celles qui attendent*, on peut lire ce qui suit : « Lamine, frère du défunt, refusa de s'y plier » (CA, 15). Selon la tradition dans le texte lors de la mort de son frère, le personnage de Lamine a été censé épouser ses veuves mais il a refusé. Sa mère l'a soutenu car elle savait les conséquences d'un mariage forcé, ayant déjà subi elle-même l'expérience. De plus, Lamine qui était allé à l'école jusqu'au Bac, avait un esprit ouvert par rapport aux coutumes. Pour mettre en lumière cette notion, lisons l'extrait suivant :

Non seulement Lamine était plus jeune que ses belles-sœurs, mais son bref passage à l'école française lui avait ouvert ses yeux sur un autre mode de vie. La polygamie il n'en voulait pas ; chauffer la couche d'une épouse qu'on n'a pas choisie lui semblait encore plus insupportable. (CA, 15)

En évoquant cette scène avec Lamine qui refuse de suivre les exigences de mœurs sociales, l'écrivaine montre la possibilité de laisser tomber les us défavorables à son bien-être. Elle établit aussi que la scolarisation facilite la prise de conscience. De ce fait Lamine préfère choisir son épouse. À son âge, il n'avait pas de ressources monétaires appropriées pour maintenir les deux épouses et leurs sept enfants.

À travers Arame, Diome montre que l'expérience vécue pousse les gens à dénoncer quelques coutumes traditionnelles qui entravent leur liberté. L'écrivaine vise à sensibiliser et à dénoncer cette pratique surtout de nos jours où beaucoup de maladies sexuellement transmissibles, tel que le SIDA, sont monnaie courante. Elle dévoile qu'il est possible de décliner de faire partie de ces coutumes traditionnelles. Cette idée est développée dans les propos suivants que Jean-Macaire Munzele-Munzimi évoque : « Ses frères sont en droit de lui trouver un autre époux même si celui-ci est déjà marié » (2006 : 38). Ceci implique que, selon cette société, la veuve est obligée de se marier selon le choix de ses beaux-frères, même s'il a déjà une autre femme.

La souffrance de la femme se fait entendre partout et Diome la perçoit beaucoup dans la société africaine. Ce sujet aide l'écrivaine à repérer toutes les manières d'assujettissement de la femme qui contribuent à son malheur.

La romancière révoque le système du lévirat parce que celui-ci peut être périlleux pour la santé du prochain mari étant donné que si le mari est mort du SIDA il a déjà contaminé sa femme avec le virus et risque de contaminer à son tour son nouveau mari. De ce fait le lévirat favoriserait la propagation du SIDA et des maladies sexuellement transmissibles. Boni parle de ce fait en ces termes : « Le lévirat favorise la polygamie : celui qui a l'obligation d'épouser sa belle-sœur peut être lui-même déjà marié. Il contribue aussi à la propagation du virus du sida » (2011 : 140). Dans la même lancée, lisons ce que pense Parole Mbengama : « Le genre ne m'intéresse que lorsqu'il lutte contre le lévirat » (2014 : 54). Ainsi l'écrivain donne son soutien pour l'élimination du lévirat.

Il existe aussi d'autres romanciers qui ont dénoncé le lévirat comme Sembene Ousmane dans *Les Bouts de bois de Dieu* où Assistan est donnée à Bakayoko suite à la mort de son mari. Assistan s'est comportée comme une épouse fidèle. Elle était docile et soumise. Le père du personnage de Nnu Ego, Agbadi, dans *The Joys of Mother hood* de Buchi Emecheta, a sept épouses. Il avait épousé trois lui-même et a accumulé quatre autres après la mort de différents membres de sa famille. L'acquisition de quatre femmes n'est pas facile pour la gestion financière ; il faudrait beaucoup de ressources pour soutenir une si grande famille, y compris les enfants de sept mères.

Dans *Sous Fer*, de Fatoumata Keïta, le narrateur en parle dans l'extrait suivant Kanda :

Selon les coutumes de son village, les femmes de son frère aîné devraient lui revenir un jour si leur mari venait à disparaître...étant le plus âgé des frères il était l'héritier désigné, et il savait que les ressources matérielles, financières et humaines du défunt était considérées comme son héritage. (2013 : 13)

De ce fait, son choix d'une vie monogame a créé la tension parmi sa famille et des méprises à cause de son choix inattendu. Sa famille espérait qu'il choisirait l'option polygame si jamais il arrivait le besoin d'épouser les femmes de ses frères. Le romancier désire montrer qu'il y a encore des gens qui promeuvent le lévirat malgré les apports négatifs qu'il pourrait entraîner. À Mouruba, une place fictive dans *Sous Fer*, la polygamie « était admise par la coutume et le lévirat demeurait un devoir pour les frères du défunt.

C'était une façon pour eux, selon les coutumes, d'aider les veuves à se consoler du décès de leur mari » (*Ibid.* : 71). Cette société garantit le futur des veuves par la mise en place du lévirat.

Dans *Histoire d'Awu* de Justine Mintsa, ce personnage décline le mariage à Nguem, le nouvel époux qui est frère de son défunt mari qui lui prescrit la famille. De ce fait on lit ce qui suit : « Elle entre dans le grand jour spirituel de la présence parce qu'on s'opposant à la volonté de la collectivité, elle se pose comme individualité et cesse d'être un objet » (2000 : 110).

Le personnage refuse de pratiquer le lévirat. En créant ce personnage, le romancier désire sensibiliser la société africaine qu'il est possible de refuser quelques mœurs comme le lévirat qui sont genèse des beaucoup de problèmes dans des foyers fondés sur cette pratique. Les écrivains ont représenté ce phénomène parce qu'il est répandu en Afrique et renforce souvent la polygamie. Selon Daniel Vangroenweghe (2000 : 376), au Benin, on a interdit le lévirat et la polygamie en 2004. Mais au Togo, au Burkina Faso et dans certaines communautés du Tchad le lévirat est encore en cours. Le même auteur écrit qu'au Burkina Faso il existe des organisations comme l'Association Génération Condoms (AGC) et l'Association des Frères Unis du Burkina (AFUB) à Poura qui luttent contre le SIDA et toutes les pratiques qui encouragent la transmission de cette maladie.

Cependant il y a des communautés qui ont déjà commencé la lutte contre le lévirat comme au Kenya. Pour combattre le lévirat au Kenya lisons ce que propose Vangroenweghe dans l'extrait qui suit :

Il existe des 'laveurs de veuves' des hommes qui en font leur métier : rechercher des veuves, se marier avec elles afin de pouvoir gérer les biens et cela en accord avec les autorités traditionnelles. Ces hommes issus d'autres familles peuvent avoir en vue uniquement la spoliation des biens d'une famille donnée. (2000 : 377)

Cette idée de « laveurs de veuves » souscrit d'une certaine disposition d'arrêter le lévirat sans que la tradition ne périclite. De nos jours, beaucoup de femmes refusent de pratiquer le lévirat. Christiane Dieterlé et Corinne Lanoir pensent que « plusieurs raisons peuvent pousser la femme aujourd'hui à refuser le lévirat. La femme d'aujourd'hui est plus autonome que celle d'hier parce qu'elle est capable de se prendre en charge. Elle n'a donc plus besoin de s'asservir » (2006 : 45). Si une femme est instruite et qu'elle travaille, elle

n'acceptera pas le lévirat parce qu'elle est capable d'élever ses enfants toute seule. Pour dénoncer le lévirat, Dieterlé et Lanoir dévoilent ce qui suit « selon le code civil pratiqué au Cameroun, une veuve est libre après 300 jours à partir du jour du décès de son conjoint et elle peut se remarier avec qui elle veut. Le contrat de mariage étant rompu après ce délai » (2006 : 45). Ceci implique que beaucoup de gens prennent conscience des effets négatifs du lévirat envers la femme. Si la littérature en parle, comme nous l'avons démontré dans cette étude, cela revient à dire que le phénomène a atteint une ampleur beaucoup plus grande, et rechercherait des solutions les plus déterminantes.

L'écriture montre que la femme a des rôles déjà établis qu'elle doit exécuter. Imaan, dans le roman *Amours cruelles, beauté coupable*, doit faire le ménage afin de se préparer pour son futur foyer conjugal comme montré dans l'extrait suivant : « Imaan entreprit de balayer la devanture de la maison » (AC, 65). Comme nous les voyons, Imaan doit accomplir ses tâches journalières avant de faire autre chose. Sa mère croyait faire de ses filles des maîtresses de maison. Au contraire, son frère n'avait pas de tâches à accomplir à cause de son statut d'homme. Il est évident qu'étant donné que la tradition symbolise les mœurs, les valeurs et les règles sociales, il est difficile de la modifier. Ceci démontre que la ségrégation fait partie de la culture traditionnelle et qu'on ne peut pas y échapper facilement.

2.4. La dot et le mariage.

De Dreux-Brézé (2006 : 79) croit que « le mariage a longtemps été la seule justification sociale de l'existence d'une femme ». Ceci renvoie à la dépendance de la femme sur l'homme. Le même auteur propose ce qui suit : « Le mariage est pour la femme une valorisation parce qu'elle désire être désirée et que la demande en mariage est la preuve réelle de cette valorisation et de l'exclusivité du désir » (*Ibid.* : 81). Lisons l'extrait suivant : « Au-delà de son effet stabilisateur, le mariage va dans le sens de l'intérêt collectif dans la mesure où il assure une certaine forme de bonheur qui permet d'aimer le groupe » (*Ibid.* : 82). Dans cette section nous avons analysé la dot et le mariage dans l'univers représenté et ses effets sur la femme.

Dans l'œuvre *Celles qui attendent*, la souffrance des épouses se fonde sur le paiement de la dot. La jeune épouse est censée céder aux ordres de sa belle-famille. Elle n'a pas le droit de montrer d'impatience. Elle doit présenter l'obéissance absolue. Quand Coumba se plaint

chez sa mère, celle-là lui a rappelé qu'elle est une femme et que les choses sont comme elles sont et qu'elle ne peut rien faire. Elle doit rester au foyer pour accomplir des tâches familiales, à temps plein, et pour enfanter. Elle doit aussi être fidèle à son mari, avoir des qualités telles que la gentillesse, la charité, l'obéissance, la soumission, le savoir-parler et le savoir-faire. Elle doit soulager sa belle-mère de ses corvées domestiques. Lisons ce que souligne le texte : « Coumba a déjà cherché plusieurs bassins d'eau au puits, elle doit me laver le linge aujourd'hui » (CA, 33). Daba et Coumba sont des femmes qui ont tout abandonné afin de garantir le bien-être de la belle-famille et du clan auquel elles appartiennent ; ainsi leur joie spécifique devient inférieure. Contrairement à toutes ces qualités exigées à une femme, l'homme a le droit de continuellement être à la recherche de nouvelles femmes. Le personnage d'Issa se trouve une deuxième épouse sans à l'insu de Coumba.

Dans *Celles qui attendent*, on lit ce qui suit : « Les noces finies, le fonctionnaire repartit en ville laissant sa jeune épouse dans la concession familiale » (CA, 70). Selon la tradition, après son mariage la femme du fils de la première épouse reste au village chez ses beaux-parents afin de soulager sa belle-mère des corvées familiales qui lui incombent. Dans ce roman, la mariée est vue comme une bonne. Au lieu d'aller en ville avec son époux, elle est restée au village afin d'aider sa belle-mère. Généralement l'objectif du mariage est d'habiter avec son époux et non pas avec sa belle-mère. Diome montre comment les traditions volent et renversent le bonheur des jeunes mariées dans la société africaine. Elle vise à sensibiliser le lecteur contre quelques mœurs qui transforment en esclaves les femmes en Afrique.

Ce phénomène se fait écho dans *Le Fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey. La nouvelle mariée n'atteint pas immédiatement son foyer comme le fait le personnage de Fanny dans *Le Fils d'Agatha Moudio* afin de répondre aux attentes de la tradition. La belle-fille est généralement jeune et elle doit apprendre son éventuelle fonction d'épouse et de mère. Sa belle-mère peut réaliser cette formation. L'extrait ci-dessous le montre :

Fanny était toujours chez Maa Médi, où elle apprenait son futur rôle d'épouse. Elle allait aux champs avec ma mère, travaillait toute la journée avec elle, ramassait du bois mort, et rentrait le soir abattue par une journée de soleil accablant. Maa Médi lui apprenait aussi à faire la cuisine et lui indiquait mes plats préférés... Maa Médi donnait aussi à Fanny toutes sortes de tuyaux qui devaient l'aider à conserver son mari (1969 : 121).

Dans la société du roman, épouser une femme, c'est premièrement la délivrer de la surveillance de ses parents. Par la suite, il faut la façonner, l'assimiler et l'instruire selon les exigences de la famille du mari. Pour souligner ce fait, lisons ce que propose Abaka Ahmat¹⁶ :

La division sexuelle du travail dans la majorité des foyers ruraux tchadiens attribue à la femme la réalisation des tâches domestiques : préparation des repas, ménage, soin des enfants et personnes âgées ou malades, lavage du linge, puisement de l'eau, ramassage de bois etc. (2013)

Il va sans dire que la femme fait les tâches domestiques toute seule. Ce fardeau des activités ménagères donne peu de temps aux femmes à la campagne pour se reposer ou pour réaliser des activités pour l'amélioration de leur sort.

Après le mariage, la femme doit se soumettre à son mari. Cependant cette soumission se transforme en enfermement. Dans le roman *La Répudiation* de Rachid Boudjedra, on lit ce qui suit :

Elle restait sous la dépendance morale du père, car une femme n'est jamais adulte. Elle ne sortant que rarement, pour rendre visite à des amies, ou pour aller au bain maure. Chaque fois ma mère demandait l'autorisation de sortie à mon père qui ne l'accordait que parcimonieusement. (1969 : 40)

Ceci implique que la femme est présentée comme un individu qui ne possède pas de résolution personnelle. Comme une petite fille, toutes les décisions pour sa vie sont prises suivant le désir de son mari. C'est ainsi la loi ancestrale qui dirige son existence.

Dans *Celles qui attendent* Daba doit rester fidèle à une chambre vide, sans mari, car la famille de Lamine a payé la dot pour elle : « Une après-midi, en sortant de la mosquée, les hommes récitèrent quelques sourates, on distribua quelques noix de cola et la chose fut entendue » (CA, 176). Après cette cérémonie Daba est allée vivre avec sa belle-famille comme épouse de Lamine. Coumba de même, dans la même œuvre, doit attendre son époux dans le foyer conjugal pendant sept ans mais en faisant toutes les tâches ménagères pour sa belle-mère. Même si Arame n'aimait pas Koromak elle devait cependant habiter avec lui car ses parents avaient accepté sa dot.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, on peut lire ce qui suit :

¹⁶ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

Ne te fie pas aux lois qui sont sur le papier. Ils les écrivent pour plaire à l'ONU et à toutes ces organisations internationales qui leur donnent de l'argent et les invitent à leurs conférences. La vraie loi celle que nous subissons tous les jours est celle qui donne l'avantage aux hommes. (PG, 53)

Il est ironique que les lois sur les papiers ne soient pas pratiquées et qu'on pratique celles qui favorisent les hommes. Le romancier désire montrer l'inégalité qui règne en Afrique où les gens font tout pour plaire aux organisations internationales au détriment de leur peuple, et surtout des femmes. Les lois existent seulement pour accéder aux finances des organisations internationales mais personne ne les applique.

Lorsque Méréana a rencontré son époux, elle n'a jamais rêvé que son foyer deviendrait le lieu de toutes ses hallucinations. Elle n'avait jamais imaginé qu'un jour elle l'abandonnerait. Méréana perpétue sa bataille pour soutenir les droits d'autrui. Le plus important pour les femmes, c'est d'être autonomes sur le plan économique. Sans ce pouvoir d'agir, elles feraient face aux relations et aux situations violentes. Elles sont prises au piège. C'était la principale adversité qui détournait Méréana de laisser son mari au départ. À ce sujet, le romancier écrit ces propos : « Triste à dire, mais en Afrique il n'y a pas que le sida et la malaria qui tuent, le mariage aussi » (PG, 12). Ceci implique que les effets désagréables du mariage entraînent la mort soit émotionnelle soit physique.

Mariama Bâ ajoute que la femme doit effectuer une multitude des tâches dans son foyer. En effet, c'est elle qui accouche, elle est mère, elle nourrit ses enfants ou contrôle les tâches ménagères. Mariama Bâ présente aussi l'épouse comme une femme sous la charge des coutumes traditionnelles. Les femmes comme Ramatoulaye, Aïssatou et Jacqueline dans le roman *Une si longue lettre* de Bâ, sont toutes victimes des infidélités conjugales de leurs époux. Elles ont été délaissées par ceux-ci pour des jeunes filles. L'isolement, la résignation, la mélancolie et la pauvreté sont à cet effet transformés en leur lot habituel.

L'autre inégalité liée à la dot et le mariage est la fécondité et la stérilité. Fatoumata, l'amie de Méréana a vécu une infidélité de la part de son mari parce qu'elle n'est pas tombée enceinte lors de son mariage. La tension est montée de sa belle-famille à cause du fait qu'elle n'avait pas d'enfants mais quand elle devient enceinte d'un amant elle a décidé de « prendre sa revanche en exposant cet homme comme stérile et incapable d'engrosser une femme » (PG, 206). L'écrivain veut montrer que la stérilité existe chez les hommes aussi.

Dans la tradition africaine, une mère est glorifiée à cause des enfants dont elle accouche ; au contraire la femme stérile est dédaignée. Dans ce cas c'est l'homme qui est stérile mais tout le monde croit que c'est la femme à cause des stéréotypes qui existent à ce sujet. Dongala veut nous montrer que personne ne contrôle la fécondité ou la procréation. Il est vrai que la femme est l'agent de procréation c'est pourquoi si elle n'enfante pas on croit qu'elle est stérile donc la société doit se rendre compte que ce n'est pas la femme seule qui peut être stérile. Dongala voit la libération de la femme stérile désormais très nécessaire car la stérilité apporte au couple la confusion. Le comportement de la société envers la femme stérile est très négatif. Pour ceux qui croient dans la tradition, la stérilité est quelque chose de très honteuse. Dongala croit qu'il est temps que la société change sa mentalité envers la femme stérile. Dans *Celles qui attendent*, la narration met en garde ce qui suit : « Enfanter, c'est ajouter une fibre de vigile à notre instinct naturel de survie » (CA, 86). Ceci implique que chaque femme attend le jour quand elle enfantera. De Beauvoir ajoute ce qui suit : « C'est par la maternité que la femme accomplit intégralement son destin physiologique. C'est là sa vocation naturelle puisque tout organisme est orienté vers la perpétuation de l'espèce » (1948 : 330). Elle souligne le fait que pour la femme, enfanter devient un objectif majeur que la société lui assigne. De ce fait, l'auteur désire montrer que la majorité des femmes qui deviennent victimes du mauvais traitement sont illettrées et même naïves, et elles ne savent pas leurs droits.

Pourtant, n'enfanter que des filles constitue un nouveau problème dans cet univers. *Seul le diable le savait* de Beyala présente la femme comme un être inférieur à l'homme. Dans cet univers, avoir des filles dans un foyer est un châtiment céleste. L'extrait suivant témoigne de ce fait : « Les cieux m'ont puni, je n'ai que des filles qui ne servent à rien » (1990 : 125) s'écrit Ndonsikiba, un des personnages du roman. Un peu plus loin il ajoute « peut-être Dieu n'a pas mésusé toute la dimension du mal auquel il exposait son monde en créant une telle créature ». Pour se libérer, la femme doit prendre conscience de son milieu et de tous les facteurs qui l'oppriment. Nous entrons dans le vif de cette prise de conscience dans le segment qui suit.

Dongala croit que la dot se compose de l'une des dernières expressions de la domination de la communauté sur la femme. Cela veut dire qu'elle a une fonction absorbante parce qu'elle évoque une compensation financière pour un travail familial. Par ailleurs, il pense que la dot

donnée aux parents de la fiancée peut créer une vraie fontaine de fortunes car plus la femme est belle et éduquée plus élevée est la dot sollicitée par la famille. Elle est aussi regardée comme une compensation indispensable donnée aux génies possesseurs de la femme. Pourtant, la dot est vue comme un fondement qui freine l'épanouissement de l'épouse. Ce qui donne une valeur à la dot dans le mariage en Afrique est le fait qu'elle établit une alliance entre les deux familles. En principe, l'égard réciproque et la dignité font partie des procédés de paiement de la dot. L'amour entre l'homme et la femme est agrandie afin d'y incorporer toute la famille. Cependant comme toutes les mœurs coutumières, on peut toujours abuser de la dot dans le monde moderne. La dot est également une action de reconnaissance et de bon gré de la part de la famille du marié envers la famille de la mariée pour avoir élevée et pris soin de cette dernière. Quelques hommes comme Tito dans *Photo de groupe au bord du fleuve* voient les femmes comme des articles qu'ils ont achetés. Une réflexion qui de temps en temps emporte un milieu de résistance entre les mariés. Chez Dongala, Tito demande à Méréana de remplir ses besoins conjugaux sans préservatif malgré le fait qu'il pratiquait l'adultère. En refusant de céder à ses besoins le personnage de Tito dit « tu m'appartiens » (PG, 81). Pour accentuer ce fait un peu plus loin il dit : « Tais-toi, une femme n'a pas le droit de me parler sur ce ton » (PG, 82). En fait, il dit cela car il a payé la dot.

Dongala, à travers son œuvre, chercherait à effacer cette mentalité chez les hommes qui croient qu'en payant la dot, la femme devient un objet de plaisir et une propriété que l'on possède. Dans *Une si longue lettre* Mariama Bâ montre qu'il est possible de se marier sans paiement de dot, et cela mettrait la femme à l'abri de certaines pressions du groupe social. En somme, soulignons que Mariama Bâ décrit particulièrement le courage et la hardiesse des épouses dans une société où aucune place digne d'honneur ne leur est réservée. Elle interpelle la femme à rompre le silence autour de ces coutumes désuètes qui détruisent sa vie et freinent son épanouissement total car chaque femme a le choix soit de s'affranchir de la tutelle patriarcale, soit d'accepter sa condition de femme soumise.

Dans *Femmes émancipée*, Andoun dit à sa femme les propos qui suivent : « Le mari, c'est le mari. Il ne peut pas être à la fois mari et femme. La femme elle non plus, ne peut pas être en même temps femme et mari » (Fourth 2012 : 13). Ceci implique que chaque personne a déjà des rôles et des fonctions préétablies par la société. Le personnage de Wali dans *La Nouvelle*

Romance d'Henri Lopes dit à sa femme « Je veux une femme à moi qui m'appartienne entièrement et qui reste à la maison pour s'en occuper et me préparer à manger et accueillir mes amis comme je le désire à toute heure de la journée » (1976 : 19). Selon ce personnage, une femme n'a pas le droit d'aller au travail. Elle doit rester à la maison pour s'occuper des besoins du mari. Il faut qu'elle soit disponible pour réaliser ses attentes tout au long de la journée. Beyala, dans sa *Lettre d'une africaine à ses sœurs occidentales*, révoque la doctrine de la supériorité de l'homme et la pensée que la femme n'a pas naturellement la disposition de surpasser l'homme. Le texte dit ce qui suit : « Ma mère disait que j'étais une pauvre femme. Que je la peinais. Que je lui faisais pitié. Elle affirmait que mon indépendance était de la perte de temps...elle croyait dur qu'une femme sans homme est une handicapée » (Beyala 1995 : 85). Nous voyons ici la croyance de la dépendance sur l'homme. Voici ce que déclare Catherine dans *Femme émancipée* : « En tout état de cause, je suis une femme et je dois avoir un mari » (Fourth 2012 : 9). Ceci implique que selon la tradition chaque femme doit se marier parce que la société ordonne qu'elle ne puisse pas vivre sans mari. Lisons dans l'extrait qui suit ce que le personnage d'Atchon dit à sa femme : « Le mari est le mari ; il ne peut pas être à la fois mari et femme. La femme elle non plus, ne peut pas être en même temps femme et mari » (*Ibid.* : 13). Atchon, le mari de Catherine, accentue le fait que la femme a déjà des rôles préalablement définis par la société. Elle ne peut pas agir autrement. Il a dit cela après le désir de Catherine de vouloir lui imposer des tâches ménagères.

Il ressort de ces œuvres que la femme occupe une place inférieure, et c'est l'homme qui commande. Simone de Beauvoir désigne une telle condition comme un « handicap ». Elle écrit à ce sujet les propos suivants : « La femme a toujours été sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale, les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité, et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée » (De Beauvoir 1949 : 22).

À l'opposé de la famille occidentale, la famille africaine est plus large. Ainsi, elle peut comprendre des membres appartenant à deux ou parfois à plusieurs générations. Le mariage n'est pas une alliance de deux personnes, mais de deux familles ou de deux clans. Et comme la tradition africaine le permet, la mère de l'homme a son opinion à donner sur le choix de sa belle-fille. Nous voyons ce fait dans *Celles qui attendent* quand Arame joue un rôle majeur dans le mariage de son fils. Mais cela pourrait éventuellement lui accorder l'autorité

de détruire le foyer de son fils pour satisfaire ses désirs. Arame fait toutes les étapes pour trouver une femme pour Issa. Elle aide beaucoup dans le choix de celle-ci.

Chez Bougna, comme belle-fille, Coumba fait toutes les tâches domestiques toute seule alors que ses belles-sœurs ne se sentent même pas concernées. Coumba fait la lessive pour tout le monde, voire même pour les voisins. Les belles-filles sont les premières à se lever et les dernières à se coucher. Elles garantissent ainsi convenablement et constamment leurs tâches domestiques. Ces courageux personnages ont une grande volonté. Ces situations difficiles de vie ont une place particulière dans le répertoire des réclamations des femmes à l'échelle globale.

Coumba cuisine et sa belle-mère fait la répartition de la nourriture. Bougna jouit du statut de belle-mère. Dès l'arrivée de Coumba dans son foyer, elle a tous les temps pour aller voir ses amis. L'écrivaine veut dénoncer cette attitude où on prend les belles-filles comme des bonnes à tout faire. Même le fils de la coépouse de Bougna a épousé une femme mais il l'a laissée au village pour aider sa mère dans les tâches ménagères.

Les belles-sœurs et les belles-mères continuent à bénéficier des habitudes qui sont dans ce cadre source de combat et réduisent l'autonomie de la femme mariée. Aminata Maïga Kâ le stigmatise en ces termes : « Dans le jeu du mariage, les parents de l'homme ne sont jamais perdants. L'épouse, pour ne pas être combattue et traquée dans son ménage, essaie de mettre les beaux-parents et les sœurs du mari dans sa poche, en les comblant de bienfaits » (1989 : 113). Ainsi la coutume sénégalaise veut que le jour de la Tabaski¹⁷, l'épouse donne une cuisse d'agneau à l'une des sœurs de son époux. Gare à celle qui s'en déroberait, car ce cadeau est aperçu comme obligatoire par les belles-sœurs qui n'économisent pas leurs critiques envers celle qui n'aura pas payé sa dette. La belle-mère et la belle-sœur ont chacune un statut social privilégié. La belle-mère est honorée par ses belles-filles qui la considèrent avec tous les respects dû à une maîtresse. Cependant fréquemment, elle devient individualiste et désobéit aux réglementes de l'hospitalité et rend la confusion dans l'administration du foyer de son fils. Les écrivains critiquent donc cette attitude vu que la femme se penche vers les coutumes rétrogrades étant donné qu'elles s'accompagnent des privilèges.

¹⁷ Une fête sénégalaise de sacrifice quand on commémore l'asservissement d'Ibrahim à Dieu

Herzberger-Fofana (2000 :77) donne une meilleure explication de ce comportement affiché par la belle-famille. Elle affirme que la filiation patrilinéaire ayant remplacé la filiation matrilinéaire, les tantes et les belles-sœurs de la femme sont l'objet de vénération. En effet, redoutées par les épouses, les belles-sœurs, tout comme les belles-mères, croient en leur domination ou en leur pouvoir absolu et comptent à tout prix à l'exercer. Le moment le plus propice pour exercer ce pouvoir est lors du décès de leur frère et fils. Les habitudes funèbres leur attribuent le droit d'abuser de la docilité et d'effrayer la veuve.

Dans *Sous Fer* de Fatoumata Keïta, on voit un processus de paiement de la dot pour le personnage de Nana dans l'extrait qui suit : « Noble femme qui sais donner de beaux fruits, accepte ces présents. C'est de la part de Magandian qui cherche à intégrer la famille Magassouba à travers les liens sacrés du mariage qu'il veut contracter avec Nana » (Keïta 2013 : 85). Il faudrait noter que Fata, mère de Nana, a échappé à l'excision mais elle n'arrive pas à protéger sa fille.

Dans le roman *Celles qui attendent*, la première épouse mesurait la quantité de céréale à donner aux autres femmes pour cuisiner. Elle gardait aussi les clefs du grenier. Bougna « ne se rendait plus aux puits depuis l'arrivée de sa bru » (CA, 75). Coumba doit rester fidèle à une chambre vide alors que le mari est allé à l'étranger. Puisqu'elle est une belle-fille, Coumba ne peut que cuisiner et laisser à sa belle-mère le soin de repartir la nourriture. Lisons ce que le texte dit à ce sujet : « Depuis son mariage, elle cuisinait mais c'était Bougna qui assurait la répartition des aliments entre les différents groupes qui composaient cette immense famille » (CA, 145). À l'arrivée de Bougna elle feint de recevoir sa coépouse. La réponse de la première épouse est hypocrite. Pourtant la romancière démontre habilement la piste de la jalousie de la première épouse. L'extrait qui suit montre cette idée :

Voyez le riz que nous mangeons tous maintenant, c'est bien grâce à lui. La réussite d'un fils, c'est à cela qu'on reconnaît une bonne mère...par cette pirouette, la première épouse se taillait une place de reine mère, réduisant sa coépouse à néant. (CA, 51)

2.5. L'accès à l'éducation

Dans *Celles qui attendent*, l'auteure lie la soumission des femmes à l'absence d'éducation et au poids de la religion. Les femmes de la génération d'Arame et de Bougna, sont illettrées. Pour écrire à leurs fils, elles doivent consulter l'enseignant du village. Mais souffrant de cette inaptitude, elles mettent un point d'honneur à ce que les enfants fréquentent l'école

régulièrement. Le narrateur dit qu'« elle ne savait pas lire mais elle se mit à observer les détails de la photo » (CA, 40). Cet extrait souligne une vision paradisiaque de l'Occident. Le personnage compare la beauté de l'Europe au paradis : « C'est beau là-bas, pensa-t-elle » (CA, 40). L'usage du verbe « pensa » se fonde sur l'ancrage de la popularité de l'Occident dans la fantaisie et le raisonnement commun africain. C'est l'accouchement du mythe de l'Europe d'autant que le verbe « pensa » souligne aussi une certaine méprise. Étant illettrée, Arame se contentait de voir l'image sur la carte postale et non pas le message qui y est écrit. Leurs enfants ont accédé au bac même si celui-ci n'offre pas beaucoup de chance de réussite, encore moins sur une île. Arame croit que « son éducation avait toujours été centrée sur son obligation aux dilatants de la famille, du clan, du village » (CA, 258).

La figure de l'enseignant soutient les personnages féminins à fréquenter l'école. Il se montre comme adjuvant de leur élévation en accentuant les bienfaits et privilèges de l'instruction et en incitant chez ses personnages le désir de profiter d'une connaissance. Dans *Celles qui attendent* c'est à travers Arame et Bougna que se montre l'importance fondamentale de l'éducation comme procédé d'élévation du personnage féminin. Malgré cela, Coumba fait partie d'une descendance des filles profitant d'un enseignement beaucoup plus complet que celle, presque impossible, de ses ancêtres. La narration révèle qu'« elle avait étudié jusqu'au lycée, Issa aussi. Ils étaient de ces enfants laissés en rade par l'école, après avoir échoué au bac » (CA, 218). Cette formation ne donne à Coumba que l'habilité à lire et à écrire, qu'elle réalise en écrivant un message languissant à son mari, le suppliant de mettre fin à ses années de bannissement pour retourner à ses côtés. Le narrateur mentionne qu'« elle avait élagué son propos, choisissant des mots simples mais puisés au plus profond d'elle-même, pour s'en tenir à ces quelques lignes... » (CA, 190). Elle a pu envoyer ce message parce qu'elle pouvait écrire, ce qui souligne l'importance de l'éducation dans sa vie. Le texte conclut ainsi :

Alphabétiser les filles, surtout en zone rurale, serait leur ouvrir dans le mur des archaïsmes traditionnels, une brèche salvatrice. Dans la vie agreste de ces femmes, gratter quelques lignes et glisser discrètement sa propre lettre dans une enveloppe relevait encore d'une modernité à conquérir. (CA, 256)

De ce fait, l'éducation devient un pont entre la vie limitée et celle qui est libératrice. Elle est le chemin vers la prise de conscience. Dans la vie quotidienne, ce sont surtout les

personnages féminins qui souffrent des effets de dépossession des atouts de la vie moderne. Arame symbolise le personnage féminin post colonial désavantagé, une illettrée dépendant de la bonté des autres pour rédiger même des textes simples. C'est ce qu'on lit dans l'extrait suivant :

Elle regrettait amèrement son manque d'instruction et n'était pas seule. Ah si seulement j'avais fait des études ! Cette phrase, elle l'avait souvent entendue dans la bouche de ses camarades, chaque fois que l'impossibilité de déchiffrer ou de remplir des documents limitait leur autonomie. (CA, 223)

En écho à l'insuffisance de potentialités ancrées à l'apprentissage, la migration apparaît dans le roman comme la pierre angulaire offrant la construction d'une nouvelle vie. De ce fait, le roman *Celles qui attendent* dénonce l'absence de la formation comme une piqure qui ralentit le cheminement et l'affranchissement des personnages féminins : « La loi est rarement appliquée pour les analphabètes. L'ignorance est le premier obstacle à la démocratie. Citoyens libres et égaux, soit encore faut-il connaître ses droits pour velléité de les défendre » (CA, 78). En revanche, Diome ne montre pas des moyens qui souscrivent un meilleur accès à l'instruction pour ses personnages féminins qui visent un progrès. L'histoire se termine surtout sur certaines décisions de rivalités concernant les personnages féminins. Arame et Daba accèdent à un degré d'élévation personnel et social. Cependant comme il a été antérieurement établi, un vecteur aussi concluant que l'instruction constituerait un bon argument de libération de la femme.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, Méréana arrête ses études pour avoir attrapé « une grossesse dans la rue » (PG, 212). La grossesse est un obstacle qui facilite la souffrance de la fille, alors que le garçon en est exempté. Tito continue avec ses études lors de la grossesse de Méréana. D'après Mwepu « la société s'est contentée à une certaine époque, et les traces perdurent encore de nos jours, de n'instruire que le garçon en écartent délibérément la fille » (2008 : 163). Il y a un grand écart éducationnel entre Méréana et Tito et quand elle décide de quitter son époux en raison de ses infidélités et de sa grossièreté elle perd également ses revenus. Pour parvenir à se payer une formation d'informaticienne, elle consent de casser des cailloux pendant quelques semaines.

Dongala vise à inciter les parents à envoyer les filles à l'école pour garantir leur avenir malgré les obstacles auxquelles elles font face dans leur entourage. Il dénonce les coutumes

qui favorisent le garçon aux dépens de la fille. Si la fille n'est pas éduquée, elle ne peut pas s'en sortir dans le futur si elle rencontre des problèmes. L'écrivain veut montrer que la scolarité des filles est marquée par les renoncements scolaires suite à plusieurs absences au cours de l'année scolaire ; par conséquent, elles ratent les examens de contrôle continu des connaissances à cause des travaux ménagers, des mariages forcés et précoces qui résultent en grossesses inattendues. Ces propos sont accentués dans la citation qui suit : « Tu avais même sacrifié ton avenir en abandonnant les études lorsque votre deuxième enfant était né pour lui permettre de continuer les siennes afin d'être même à jouer plus tard son rôle traditionnel de chef de famille » (PG, 36). Bien que les femmes soutiennent leurs maris afin qu'ils réalisent leurs rêves dans la société, beaucoup d'entre elles sont généralement laissées par leurs maris aux profits d'autres femmes plus tard. Dongala, à travers Méréana, veut révoquer les calamités qu'endure la femme africaine dans son foyer lorsque les actes d'ingratitude sont commis.

Les autres femmes du chantier sont illettrées, ce qui serait même le signe de leur faiblesse sociale. Une de leurs ripostes sera de désigner, pour une déclaration de presse exigée par le gouvernement, celles d'entre elles qui justement ne parlent pas français mais bien Lingala. L'éducation est au cœur de l'évolution et la personne qui a vraiment besoin de cela, c'est tout à fait la femme africaine. Le rôle primordial de la femme se trouve dans sa famille qui est une cellule de base de la société. Selon le texte, la femme est la souche essentielle dans l'établissement et l'évolution de toute la société. Malheureusement, la femme ne peut pas exercer absolument cette fonction si des mœurs coutumières qui ralentissent son épanouissement complet ne sont pas abolies.

L'éducation de la femme implique qu'elle ne se laissera plus aliéner et abuser. Son destin se trouverait par conséquent entre ses mains. L'instruction est un droit essentiel de l'homme ; elle donne l'accès à la réussite dans la vie professionnelle. Une femme éduquée pourrait avoir un impact décisif dans la quête de l'émancipation. De ce fait elle conduirait en toute connaissance de cause les autres femmes vers leur chemin de l'autonomie.

Celles qui attendent n'expose pas de décision quant à la question de l'enseignement, Diome ne manque pas de montrer à quel niveau l'évolution conduit l'épanouissement personnel. Le personnage féminin dans le roman de Diome continue son enquête de la perception qui suppose pour le personnage, l'éducation et la formation. Pour Arame, Bougna, Coumba et

Daba, la prise de ces dispositions est un chemin vers ce que Pierrette Herzberger-Fofana désigne comme un statut de « femme évoluée ». Telles qu'exposées dans le roman, elles « avancent chacune au rythme de sa quête » (CA, 327). Tous les quatre personnages suivent des chemins différents. À travers Arame, Diome cherche à montrer que l'éducation est un chemin pour les femmes africaines pour qu'elles puissent se débarrasser de leurs rôles traditionnels et changer le cours de leurs vies. L'écrivaine écrit au sujet de l'éducation parce qu'elle veille au personnage féminin les dispositifs essentiels afin d'être émancipée économiquement ; elle la prépare à un métier pour qu'elle puisse s'occuper d'elle-même et de ses enfants. L'éducation attribue également aux femmes une représentation de l'expérience humaine qui surpasse les cantonnements de leur propre vie. L'éducation leur donne aussi une capacité allusive, un agrandissement de leur vision, une cognition de potentialités et l'espoir. De plus, les écrivains ont écrit au sujet de l'éducation parce qu'elle touche beaucoup de femmes en Afrique, et son absence entraîne des inégalités à cause d'un fossé qui y est établi.

L'éducation apparaît aussi dans d'autres romans hors du corpus comme dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Diome à travers Salie et l'enseignant. Le professeur qui est un pivot inévitable dans l'évolution et la promotion du personnage féminin, fournit à travers son instruction, les clés initiales à la femme pour sa libération. La narration le montre dans la citation qui suit :

Je lui dois l'école. Je lui dois l'instruction. Bref, je lui dois mon Aventure Ambigüe.
Parce que je ne cessais de le harceler, il m'a tout donné : la lettre, le chiffre, la clé du monde. Et parce qu'il a comblé mon premier désir conscient, je lui dois tous mes petits pas de french cancan vers la lumière. (2003 : 66)

Lisons les propos du narrateur dans *Femme émancipée* : « Certes les femmes sont différentes des hommes à plus d'un titre, mais qui a dit qu'à cause de ces déférences, elles ne sont pas des êtres humains comme les autres ? » (Fourth 2012 : 49).

L'instruction donne aux femmes la capacité de faire face et de vaincre la discrimination. Les filles et les femmes instruites possèdent une connaissance de leurs droits et elles jouissent de plus de confiance et d'autonomie pour prendre les décisions qui affectent leur vie, concernant notamment leur santé et vie professionnelle. L'écriture africaine voudrait

montrer que l'instruction est un droit essentiel pour l'amélioration de la vie économique et sociale d'un individu.

On peut lire dans le roman *De l'autre côté du regard* de Ken Bugul l'extrait suivant : « C'était à Nguinguini que mes frères étaient envoyés pour aller à l'école. Mais pas mes sœurs. Aucune de mes sœurs n'était allée à l'école... pour ma grand-mère et ma tante, une femme ne devait pas aller à l'école » (2008 : 56). La romancière souligne le fait que les filles sont soumises à une vision du monde dont elles ne peuvent pas échapper, alors que les garçons peuvent aller à l'école.

Généralement la meilleure voie de sortie pour la jeune fille c'est l'école, qui est un outil de libération par excellence. Selon Kabore Luc¹⁸ (2006) les données statistiques montrent qu'au Burkina Faso, par exemple, le taux d'alphabétisation des femmes est de moins de 10% alors que celui des hommes est de proximité de 30%. Néanmoins, pour suivre ses études, la jeune fille qui est venue des milieux ruraux est forcée de laisser sa famille dès l'âge de 11 ans. Dans la plupart des cas, elle trouvera un logement chez un parent. Par malheur, la jeune fille sera couramment confrontée à des agressions sexuelles, y compris des viols pendant toute la période de sa scolarité. En effet tous les hommes qui l'entourent ont autorité et pouvoir sur elle. Elle n'a pas de moyens pour se faire distinguer et pour fuir le destin dramatique. La fille va à l'école pour fuir la pauvreté et la dépendance matérielle. Dans un contexte similaire, les coupables ne sont jamais poursuivis en justice, et les jeunes filles seront accusées de provocation ou d'acceptation. Ceci résulte dans la coupure des études, des grossesses non désirées, des avortements dangereux et des morts précoces.

2.6. La polygamie

Beaucoup de femmes africaines sont affectées par le problème de la polygamie. Bien que certains hommes continuent de se marier à plusieurs femmes, il y a ceux qui ont déjà compris que la polygamie est un piège. La littérature montre que les avantages qu'elle paraît proposer sont moins que les calamités qu'elle produit. Dans *Celles qui attendent*, le concept du mariage islamiste n'est pas convenable à la femme étant donné qu'il favorise la polygamie. L'auteur se sert de ce roman comme instrument pour critiquer ce type de

¹⁸ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

mariage où la jeune fille est sacrifiée au gré de sa famille. Il arrive même que dans certaines sociétés africaines l'argent remplace l'amour dans le mariage.

Bougna et Coumba sont plongés dans les calamités de la polygamie. Pourtant elles ne partagent pas le même avis au sujet de la polygamie. L'écrivaine établit que « Bougna en a fait le combat de toute sa vie. Bougna était une de ces femmes qui font de la polygamie un conflit permanent. Depuis son mariage la concurrence et la rivalité l'occupaient du matin au soir » (CA, 49). Pour Bougna, le roman étale les énoncés de protection de ce caractère contre sa condition féminine jugée méprisable, elle est « retorse et provocante envers ses coépouses » (CA, 48), elle taxe sa rivale de « pimbêche » (CA, 38), elle complotte sans arrêt une revanche (CA, 24) et se trouve dans une perpétuelle colère envers Wagane. Elle traite « d'injuste » (CA, 38) son époux qui est à l'origine de cette situation familiale. On peut lire ce qui suit : « Ce qui rongeant Bougna, instillant en elle l'envie d'une revanche éclatante. Elle portait sa blessure d'orgueil, comme une dernière grossesse et rêvait d'une délivrance royale. Un jour, se jurait-elle, elle laverait l'affront » (CA, 52). Elle se sent humiliée parce qu'elle n'est pas la seule épouse de la maison et l'unique propriétaire des émotions de Wagane. La première épouse ordonnait incontestablement cette fonction, l'humiliation pour Bougna, de savoir ses enfants moins éduqués et possédant de maigres visions de futur lui consentant d'être glorifiée en tant que mère.

L'écrivaine vise à illustrer, à travers la polygamie, le fait que les femmes endurent ces conséquences toute leur vie. L'analyse du foyer polygame vise à montrer au lecteur que quand le père de famille n'a pas suffisamment de moyens financiers, cela souligne les écarts ainsi que les concurrences, voire la jalousie dans la famille. La polygamie entraîne des séparations dans les couples. Quand le mari décide d'épouser une autre femme, la première femme, comme Bougna dans *Celles qui attendent* et Kady dans *Femmes sans avenir*, devient désobéissante et insoumise jusqu'au point où elle ne respecte plus personne, voire les parents du mari. Elle se tourmente et ne réalise plus décemment ses obligations maritales ; elle consacre peu de temps à l'entretien de sa personne. En conséquence, les enfants endurent aussi les effets de la polygamie. De ce fait la polygamie fragmente les foyers. Les propos de Kady dans *Femmes sans avenir*, illustrent bien un foyer qui se casse à cause de la polygamie. Elle dit la citation qui suit : « Dès le lendemain, je pliai bagages et m'installai dans un appartement que j'avais loué dans un quartier éloigné de la maison de

Karim et de celle de mes parents. J'étais décidée à divorcer » (Keïta 2012 : 146). L'écrivaine a bien représenté les fins de la polygamie sur les droits sociaux. De plus, la polygamie saisit de la maison sa sérénité et son équilibre en alimentant les rivalités entre les coépouses pour attirer le mari. Si la première épouse ne désire pas la vie polygamique, il se manifeste néanmoins si elle n'a aucun procédé de subsistance financier, son choix reste limité.

L'œuvre de Diome laisse entrevoir le fait que l'objectif de la polygamie serait le besoin de posséder une progéniture nombreuse. En Afrique, où les structures sociales modernes n'existent pas, avoir plusieurs enfants c'est garantir donc ses vieux jours, subséquemment une retraite assurée. C'est cela que représente Diome dans *Celles qui attendent* Wagane est typique : son premier fils travaille à Dakar et il envoie de l'argent chaque mois au village pour prendre soin de la famille. Il a aussi pris en charge l'éducation de ses jeunes frères étant donné que Wagane est au chômage et n'a plus de ressources financières.

Bougna, comme deuxième épouse, doit accorder la position de suprématie à la première épouse, mais elle ne lui accorde jamais obéissance et respect. Elle prend la polygamie comme un jeu de concurrence car « dès sa nuit de noces, Bougna s'était mis en tête l'objectif de battre le record de la première épouse qui avait déjà huit enfants, dont cinq garçons » (CA, 45). Pour battre le record de la première épouse, elle devait enfanter plus de cinq garçons, ce qui implique beaucoup plus d'enfants chez Wagane même s'il est déjà au chômage.

On peut lire les propos suivants à travers le roman : « En quelques mois, il avait déniché la perle censée embellir ses vieux jours, Bougna. Tout le village salua la bonne fortune de la demoiselle » (CA, 49). En se mariant à Wagane, Bougna espérait tirer sa famille de la pauvreté étant donné que Wagane venait de la ville et avait un emploi auprès de la compagnie espagnole à Dakar. Par cette représentation, l'auteur voudrait souligner le fait que le mariage de Wagane à Bougna était une alliance économique. Une telle représentation du mariage a l'objectif de décrire la polygamie comme une alliance fondée en général sur le matérialisme en dehors de tout attachement affectueux des partenaires ainsi unis.

Le roman *Celles qui attendent* expose aussi des difficultés liées à un mariage polygame. Parmi ces difficultés, la cohabitation entre deux ou plusieurs épouses appelées à partager un seul mari n'est pas sans jalousie. La première épouse de Wagane, par exemple, possédait

une technique pour irriter la deuxième femme, Bougna, de manière subtile. Bien que sa technique consiste à cacher ses intentions les plus intimes, son antagonisme est cependant plus immoral que celui de Bougna qui extériorise visiblement son amertume. La famille polygame est dépeinte comme un théâtre où la diffamation et les dégradations les plus barbares sont communes (CA, 50-51). Il en résulte que cette concurrence de mères a contaminé aussi les relations entre les enfants. Ceux de Bougna enduraient l'humiliation destinée à leur mère par les enfants de la première épouse. Le texte accentue ces événements avec les propos qui suivent : « Cette rivalité des mères envenimait aussi les relations entre les enfants » (CA, 51).

L'œuvre de Diome montre au lecteur que la polygamie porte préjudice à la situation financière de la famille. Pour les présenter au lecteur, Diome, dans *Celles qui attendent*, montre comment la deuxième épouse de Wagane souffre financièrement (CA, 33). Tout tend à conclure que la polygamie contribue à baisser les économies de l'homme tout en portant atteinte à l'éducation appropriée des enfants. Bougna, poussée par le désir de surélévation de sa situation s'arrangeait aussi afin de se venger contre sa coépouse. Pourtant, outre sa rivale, c'est la fondation polygamique même de son mariage que Bougna a toujours combattue. Ce phénomène reste la cause essentielle de l'insatisfaction de sa situation. Le roman se termine quand le statut polygamique de Bougna ne se change plus davantage avec l'arrivée dans son foyer d'une troisième épouse plus jeune qu'elle. La narration révèle que :

Wagane, le mari de Bougna, s'enticha d'une jeune veuve, qu'il s'empressa d'épouser. La dame serait mieux assortie à l'un de ses fils, mais elle était trop pauvre pour dédaigner le soutien d'un papy prêt à tout pour elle. Déjà incapable de rivaliser avec la première épouse, Bougna vieillissante, vécut ces épousailles comme l'ultime outrage. En d'autre temps, elle aurait plié bagage et quitté le village en criant au déshonneur. Mais où pouvait-elle aller avec sa nombreuse marmaille ? (CA, 242)

Ceci implique que même si Bougna ne supporte pas la vie polygamique et l'arrivée de la troisième épouse, il est évident cependant que parce qu'elle ne possède aucun moyen de subsistance, son choix reste restreint. La contrainte sociale est pareille, et les mœurs sont si bien imbibées qu'il lui est presque impossible de prendre une position qui se conforme à ses propres souhaits individuels. À l'arrivée de la troisième épouse de Wagane, le cœur de Bougna brûlait à cause de l'animosité, la jalousie et la vendetta. Tous les sapeurs-pompiers du monde n'auraient pu éteindre ce feu.

Merand (1980 : 81) constate que dans la polygamie le maintien de l'ordre entre les femmes s'impose avec acuité. C'est la première femme qui est en principe la plus importante car elle a le pouvoir sur les autres. C'est cette conception qui est représentée dans l'univers décrit dans le roman *Le petit prince de Belleville*. Merand (1980 : 81) estime qu'il existe plusieurs raisons qui sous-tendent la polygamie. Parmi ces raisons, il évoque l'existence de plus de femmes que des hommes, la stérilité des femmes et la recherche du prestige par les hommes. Souvent, il arrive que si la première femme n'arrive pas à avoir des enfants, autrement dit si elle est stérile, l'homme se marie à une autre. Dans la conception de certains hommes, le mariage polygame donne du prestige et symbolise l'abondance tout en établissant que l'homme de ce fait marié dispose plus de pouvoir dans la communauté. Selon cette vision du monde, la femme est donc considérée comme un moyen dont l'homme se sert pour atteindre d'autres objectifs, qu'il s'agisse d'un héritier, d'un fils ou même du prestige dans la société. La religion présente le même phénomène tout en prétendant que l'objectif de la polygamie est de protéger la femme, mais c'est absolument l'inverse qui se produit. Lisons ce que propose Hanane Keïta : « Au moment où un homme décide de prendre une seconde épouse, il ne ressent rien pour sa première femme. Elle le laisse indifférent, il est indifférent même par rapport aux souffrances qu'il lui fait subir » (2013 : 85).

Lisons ce que pense Rossatanga-Rignault : « La famille est le socle de la société. Il faut pérenniser mon nom, celui de mes parents et de mes ancêtres. Une seule femme ne peut donner à un homme un aussi grand nombre d'enfants » (2005 : 135). Ceci implique qu'il y a des hommes qui sont polygames uniquement pour avoir beaucoup d'enfants.

Dans *Femmes sans avenir* de Hanane Keïta, quand son mari lui a annoncé la nouvelle qu'il voulait se remarier, Kady s'est ainsi exprimé : « Nous nous sommes mariés sous un régime monogamique ! J'avais sans doute des droits. Mais à qui pouvais-je m'adresser ? À qui ? À mes oncles ? Aux tantes ? À mes cousins ? Jusqu'à preuve du contraire, c'était une affaire privée et personne ne pouvait le contraindre à arrêter tout cela » (2013 : 46). Il y a beaucoup de femmes qui partagent le sort de Kady, et qui se taisent et subissent les exigences du mari car elles savent qu'elles ne peuvent jamais vivre hors de la communauté et de la famille. Ces femmes sont écrasées par le poids de la tradition qui autorise le remariage dans lequel la femme n'a pas d'abri contre la polygamie.

Dans *Sous Fer*, nous voyons le sentiment de regret qu'exprime Kanda au sujet de son choix d'une union monogame : « Le régime expressément monogame n'a jamais été apprécié au sein de ma communauté. Ce choix que j'ai fait, ma famille le gardera comme le plus grand camouflet que je lui aie donné » (Keïta 2013 : 26). Kanda se trouve dans une union monogame comme punition de son beau-père pour avoir enceinté sa femme avant le mariage. La narration dans *Les Bouts de Bois de Dieu* étaye les propos suivants :

Je suis contre la polygamie... mais les personnes que j'ai rencontrées l'approuvaient. Je crois que la polygamie est un faux problème. Le véritable problème est économique. Il faut instituer le planning familial. Que chaque homme ait trois femmes s'il le veut mais que le nombre des enfants soit limité (Sembene 1960 : 59).

Sembene n'incite pas le retour au passé. Par contre, il tente de vulgariser ses idées pour les améliorer jusqu'au moment où la femme africaine aura finalement gagné cette autonomie. Dans *Femmes sans avenir*, on peut lire ce qui suit : « Tout autour je ne voyais que des dégâts causés par la polygamie...les hommes qui entrent dans l'aventure de la polygamie adoptent une double personnalité. Ils jouent la comédie. Jouent à ne pas perdre la face. Deviennent hypocrites. » (Keïta 2013 : 64). L'extrait qui suit souligne aussi les effets de la polygamie : « D'autres hommes n'ont même pas les moyens d'entretenir une seule épouse, mais s'offrent le luxe d'en épouser deux, voire plus » (Keïta 2013 : 65). Dans son roman, Diome évoque les effets désastreux de la polygamie, ce fait fatal dans la société postcoloniale qui a persisté dans la société après l'indépendance.

Les écrivains visent à délivrer la femme du poids de la tradition ancestrale et de tous les us qui ôtent l'autonomie de la femme. La domination des hommes sur les femmes a toujours existé. Quelles que soit les civilisations, les religions ou les groupes politiques, le masculin l'emporte toujours sur le féminin, même à travers les termes qui sont adoptés. Le mot femme par exemple vient du latin « femina » qui signifie celle qui nourrit ou qui « donne du lait au bébé » ; le mot « homme » lui est originaire de latin « homo » signifie « être humain » sans observation de sexe. Aujourd'hui on parle des droits de l'homme à propos des droits à l'autonomie et à la parité pour chaque personne. Dans la majorité de pays, en ce qui concerne ces droits, on parle des droits « humains » certainement il s'agit des mots, mais ceux-ci créent une impression et démontrent un certain état de pensée.

2.7. Conclusion

Dans ce chapitre nous avons tenté d'analyser les inégalités qui existent dans la société africaine entre les hommes et les femmes à travers les œuvres littéraires sélectionnées. Nous avons fait référence à l'œuvre *Le Deuxième sexe*, où Simone de Beauvoir combat la conception des disparités biologiques parmi les sexes, elle dit qu'« on ne naît pas femme : on le devient » (de Beauvoir 1949 : 285). Suivant cette pensée, ce chapitre a démontré que les inégalités sociales définissent le personnage féminin. C'est de ce fait que l'instruction sociale qui conçoit les inégalités les plus importantes parmi les femmes et les hommes se fondent. D'après elle, c'est la société qui crée la femme et non pas la biologie.

Dans ce chapitre nous avons remarqué que les rites de veuvage se sont transformés en procédés de tourment surtout pour les veuves. À travers son œuvre Diome essaye de prévenir les gens de ne pas déposséder la femme de son bonheur comme être humain. Par rapport à l'éducation, le roman *Celles qui attendent* révoque l'absence de l'éducation comme un frein à l'émancipation. Nous avons décrypté l'importance accordée aux rites de veuvage dans la société africaine.

Par la suite, nous avons analysé, à travers l'écriture, le lévirat comme procédé qui subjugué les femmes en Afrique par sa contrainte de forcer la veuve d'épouser le frère de son époux défunt. L'analyse du personnage de Lamine dans *Celles qui attendent* qui a refusé le lévirat sert comme exemple pour montrer qu'il est possible de rejeter des mœurs que l'écriture présente comme rétrogrades.

Il est possible de conclure que toutes les inégalités sociales sont enracinées dans la culture et qu'il y a des mœurs que nous pouvons pratiquer de nos jours et ceux qu'il faut laisser tomber car elles violent les droits de l'être-humain en général et les droits de la femme en particulier. Dans ce cas, la littérature insinue que les autorités prennent des décisions visant à améliorer la condition de la femme africaine. Depuis quelques temps il y a des démarches pour émanciper la femme, nous avons tenté à travers ce chapitre d'analyser le statut de la femme dans la société africaine, à la lumière des personnages des romans. De plus, nous avons étudié l'écriture de la représentation féminine en tant que réflexion de la réalité et son lien avec l'œuvre romanesque. Nous pouvons conclure que l'écriture féminine vise à parler au nom des femmes ; ainsi les écrivains exposent la condition réelle de la femme afin que

les femmes prennent en charge leur destin. La prise de la parole est indispensable. Les romans étudiés ont fait aussi une critique sociale. Toutes ces inégalités ont basculé la vie des femmes en Afrique.

Il a été montré également pourquoi quelques normes culturelles sont couramment citées pour justifier la brutalité à laquelle les femmes sont soumises. La majorité de victimes se cachent sous la masse des contrats ou des poids de la tradition. Par rapport aux personnages féminins qui sont victimes des violences conjugales, nous avons vu à travers le Méréana, qu'elles ne sont pas inactives mais qu'au contraire elles choisissent d'agir de manière stratégique pour leur sécurité et celle de leurs enfants.

Concernant la polygamie, il a été démontré qu'y a des femmes qui se taisent parce qu'elles savent qu'elles ne peuvent pas exister en dehors de la communauté, de la famille et des coutumes qui encouragent le remariage. Coumba, par exemple, a accepté sa coépouse par contrainte du choix imposé par des besoins financiers. Ce chapitre a montré l'envie des romanciers de valoriser le statut de la femme africaine dans une communauté très traditionnelle. Étant donné que l'écrivaine ne combat pas toutes les habitudes africaines, elle parle de la nécessité pour la femme africaine de combattre les abus spécifiques de ces communautés, ceux qui ralentissent l'émancipation intégrale. En effet le combat de Diome n'est pas mené contre l'homme ; il est centré plutôt sur la libération du personnage féminin. Nous avons établi aussi des disparités qui existent dans l'accès à l'éducation entre les hommes et les femmes. Pour mener à bien cette analyse, nous avons suivi le cheminement d'Arame d'un côté et celui de Méréana de l'autre. Cette étude nous a permis de voir pourquoi, à travers l'écriture, les femmes et les hommes affrontent les épreuves de la vie de manières différentes et pourquoi les femmes échouent à surmonter ces épreuves. L'analyse de la polygamie a établi que l'homme ne peut pas trouver le bonheur dans la polygamie à cause de toutes les responsabilités et les rivalités qui y règnent. L'écriture a montré pareillement que si un homme recherche la joie et le repos, on les repérera beaucoup plus en compagnie d'une femme qu'avec plusieurs épouses.

Selon les textes, il n'existe pas assez de mots pour décrire les abus de la femme dans la société africaine. La société africaine représentée dans les romans paraît confondre la fonction d'une femme à celle d'un domestique ou d'un simple objet de plaisir. Ici s'ajoutent des mœurs traditionnelles qui servent comme véritables barrières à l'épanouissement de la

femme. Par conséquent, elles n'ont pas d'abri contre les inégalités qu'elles subissent dans la société. Étant invisible, le poids culturel est le plus vicieux des ennemis de la femme africaine. Fermée dans un système ancestral, la femme africaine est censée symboliser la vertu et le sacrifice et, par conséquent, elle n'ose pas souvent s'émanciper et se libérer du fondement patriarcal. Dans les zones rurales, comme l'ont montré les textes, la femme n'a pas le droit à l'éducation. Les jeunes filles africaines doivent s'habituer aux inégalités entre les sexes.

Selon Condé (1972 : 132) « il est nécessaire de réexaminer l'image de la femme africaine à la lumière de son rôle traditionnelle et les réalités socio-économique du monde actuel ». Des mythes et des généralisations ont voilé la personnalité de la femme. Dans le même ordre d'idées, Muthoni (1986 :19) atteste que « les romancières africaines se sont donné le but de défaire les mythes associés à la femme ». Les œuvres analysées ont montré comment il est donc intéressant d'étudier ce que les femmes disent quand elles prennent la parole. Même si la femme a connu du progrès dans l'acquisition des droits tels que les droits civiques et le droit au travail, l'oppression de la femme est encore un problème d'actualité.

Dans le chapitre qui suit nous allons voir comment les femmes elles-mêmes peuvent réagir contre les inégalités qui les étouffent.

CHAPITRE III : DES ASPECTS FÉMINISTES

3.1. Introduction

Si on considère tous les incidents sociaux qui ont secoué l'univers, le thème de la femme reste l'un de ceux qui ont stimulé des débats les plus brûlants. En Afrique, les femmes font partie de la majorité de la population mais ce fait n'est pas un atout pour elles car elles possèdent un statut social plus bas à celui de l'homme. Par conséquent, il y a peu de femmes dans les postes de commandement. Cette lacune a suscité l'envie de lutter contre les inégalités chez les femmes. La tradition et les mœurs arrangent bien les hommes et les autorisent à garder toute leur domination au détriment des femmes et les privent de toute décision. Pour y échapper, les femmes doivent prendre conscience de leur statut et de l'action pertinente à prendre.

Devant les tourments que subissent les femmes, les écrivains francophones ne restent pas inactifs. Ils prennent la parole afin de critiquer dans leurs romans tous les dispositifs qui s'intéressent à assujettir les femmes. Odile Cazenave (1996 : 299) croit que l'intervention des femmes dans le domaine réservé anciennement aux hommes est une démarche de révolte mais qui est nécessaire pour que les femmes puissent effacer toutes les calamités qu'elles endurent.

Mais, pour se délivrer de ces différences qui gouvernent la communauté africaine, l'écriture montre que les femmes doivent se révolter contre les us et les coutumes de leurs sociétés. Pour les femmes, écrire devient un procédé de transformation de leur rôle dans une Afrique postcoloniale. Pour Djébar, dans *l'Ombre Sultane*, l'écriture devient « une lampe sur un seuil, pour éclairer la solitude de toute parole féminine » (2006 :10). En écrivant, les femmes africaines désirent réellement rompre le silence dans lequel elles ont été plongées depuis des générations.

Il y a aussi des hommes qui veulent aider les femmes dans ce parcours vers leur émancipation. Dongala, par exemple, tend la main aux femmes et montre sa solidarité dans cette lutte. Ce chapitre va montrer que certains hommes peuvent combattre pour les femmes mieux que les femmes elles-mêmes. Aux romans qui révoquent certaines traditions qui assujettissent les femmes s'ajoutent *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Beyala et plus récemment *Trois femmes puissantes* de Marie Ndiaye. Tous

ces romans déplorent et illustrent l'injustice et les situations dégoûtantes auxquelles la femme africaine est enchaînée dans son propre milieu. Les dernières années ont vu l'émergence d'une série des textes qui ont comme sujet la situation actuelle des femmes en Afrique. Dongala a écrit *Photo de groupe au bord du fleuve*, un roman féministe qui valorise le courage et la fermeté des africaines dans des conditions pénibles. Aux romans qui dépeignent l'émancipation des femmes s'ajoutent *Féminin pluriel* de Quraishiyah Durberry et *La femme émancipée* de Jean-Claude Fourth. Plusieurs romanciers masculins, comme Ousmane Sembene, Guillaume Oyono-Mbiya, et Sodamba Koura ont également contribué à la lutte de la libération de la femme. Dans leurs romans, ils stigmatisent la crise des femmes africaines telle que la pauvreté et toutes les formes de violence. Ils cherchent à rétablir le respect de la femme en dévoilant le mauvais côté du comportement des hommes dans certains pays africains. Le portrait de la femme africaine que nous évoquons généralement est la femme soumise est silencieuse qui accepte son destin sans résistance. Dans ce chapitre, nous visons à montrer l'image de la nouvelle femme africaine. Pour y parvenir, les romanciers mettent en scène des personnages féminins qui se soulèvent contre les systèmes qui défendent les inégalités sociales. Pour mener à bien leur projet, les auteurs ont réalisé une peinture de tous les châtiments féminins possibles. Ils mettent en avant des personnages qui ont un dénominateur commun où il s'agit d'une société qui ne reconnaît pas les droits de la femme. Ces personnages sont des femmes qui incarnent chacune un type de peine spécifique. Toute femme a quelque chose à exprimer ou une empreinte à présenter issue des abus sociaux.

Ce chapitre s'intéresse aussi à montrer la puissance de la solidarité féminine à travers le combat que mènent les femmes dans les romans. Nous nous appuyons d'une grande partie sur les *Bouts de bois de Dieu* d'Ousmane Sembene. Ce roman a été choisi car il dépeint clairement la fraternité et la lutte des femmes contre les inégalités sociales. La juxtaposition de ces deux romans, *Les Bouts de bois de Dieu* et *Photo de groupe au bord du fleuve* va démontrer comment les femmes ont évolué dans les stratégies de lutte auprès les écarts sociaux dans leurs vies. Cette analyse montrera que la littérature est une bonne arme pour lutter contre les abus que subissent les femmes en Afrique. Pour arriver aux idées appropriées sur la femme, nous nous intéressons, à travers les œuvres, aux relations entre le féminin et le masculin vers la découverte du féminin par elle-même. Les romans permettront

d'étudier la transformation du statut de femmes dans les romans différents par rapport à leurs essais de révolte contre l'inégalité et la subordination qu'on leur prescrivait et leur déplacement pour s'émanciper. Ceci consentira de voir si les femmes affrontent toujours les mêmes défis et si elles ont changé des stratégies de lutte.

Cette analyse s'intéresse à évaluer si l'expérience collective des femmes intègre la compréhension des stratégies de résistance et de subversion féminine. Cette étude fait recours à la notion de Simone de Beauvoir de la conscience de l'oppression dans le cadre postcolonial étant donné qu'il s'agit d'une grande solidarité des femmes face à tous les coups durs comme la corruption, les adultères et les perversions. Ce chapitre se fonde sur les idées de la théorie de Karl Marx qui fait partie de la pensée de Spivak qui se lit dans les propos qui suivent : « Les subalternes peuvent-elles parler ? » (1987)¹⁹. Les femmes du chantier dans le roman représentent la classe des ouvriers dans le marxisme. Leurs actions émancipatoires égale la révolution des classes chez Karl Marx. L'exposé de la lutte que mènent les femmes nous permet de révéler les stratégies qu'elles adoptent pour faire face aux inégalités sociales qu'elles subissent.

Ce chapitre s'oriente vers les pratiques que les femmes choisissent à partir de leurs tactiques diverses dans l'action d'émancipation et d'exécution de leurs droits. Pour Dongala, en choisissant le métier de casseuses des pierres pour les femmes du chantier, il étale une grande métaphore pour montrer que si elles peuvent réduire un grand rochet au gravier cela veut dire qu'elles peuvent surmonter n'importe quel problème qui peut leur arriver. Les grands rochers désignent les problèmes qu'affrontent les femmes africaines. Les processus de les réduire en gravier symbolisent les actions qu'elles prennent pour se libérer de ces problèmes et le gravier produits représentent les résultats de leurs actions émancipatoires. Ce fait donne aux femmes la résilience de se lever et de se battre pour leurs droits.

Tout au long de ce chapitre nous aimerions montrer comment et pourquoi les femmes traditionnelles et obéissantes se métamorphosent en femmes éveillées et organisées. Cette analyse démontrera comment l'échange des expériences facilite la prise de conscience qui se transforme en arme de combat contre les inégalités pesantes sur la femme. Comme nous l'avons déjà indiqué, la notion de Spivak « les subalternes, peuvent-elles parler ? » est la question autour de laquelle ce chapitre s'oriente. De ce fait, nous démontrons comment les

¹⁹ Cité par Chassain *et al* (2016: 8)

subalternes prennent la parole en montrant la révolution qu'elles mènent pour se libérer. Les procédés qu'une classe de la société normalement opprimée par la classe supérieure prend pour briser les chaînes du système pour s'autonomiser seront élaborés aussi dans cette section. Pour y parvenir nous décrivons l'éveil féminin et le lieu de travail comme déclic de révolte pour les femmes.

3.2. Une écriture de l'éveil féminin

Normalement la femme est stéréotypée d'être le sexe faible, cependant cette étude vise à montrer que la littérature dépeint l'autre côté de la femme africaine que la société ignore toujours. Dans les romans déjà cités, les femmes se luttent avec toute leur force pour effacer ce cliché contre elles. En luttant pour leur bien-être, les femmes changent le cours de choses dans leur vie. Pourtant pour être capable de batailler il faut d'abord s'éveiller par rapport à son entourage. Dans *Celles qui attendent*, Bougna et Arame prennent conscience de leur situation de pauvreté et elles décident d'envoyer leurs fils à l'étranger même s'il s'agit de sacrifier leur bonheur. En voyant les fils de la première épouse partir pour l'Occident, Bougna décide que son fils peut y aller aussi. Dans *La Plantation*, Bleus cherche de manières pour préserver leur terre contre l'expropriation du nouveau gouvernement quand elle apprend que ce dernier veut reprendre la terre. La répartition des fermes implique que les fermiers blancs n'auraient plus de terre pour cultiver.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, pendant la construction du nouvel aéroport on apprend que « la construction de sa piste d'atterrissage et de ses bâtiments pharaoniques nécessitait une quantité de colossale de pierre que l'usine de concassage ne pouvait couvrir » (PG, 20). Ceci implique qu'il y a eu besoin de beaucoup de graviers pour la construction de la route vers l'aéroport. Les femmes du chantier se sont éveillées à ces nouvelles. À cause de cette activité de maçonnerie le prix des cailloux a élevé donc les femmes du chantier devaient y profiter aussi. Dans cette société le prix de provisions a augmenté y compris le coût du pétrole sauf leurs sacs restaient à la même valeur. Les femmes ont découvert leur pouvoir car l'aéroport ne pouvait pas se construire sans leurs cailloux.

Pour mettre en exergue la manifestation de ces femmes, Dongala énumère aussi les autres protestations déjà réalisées par les femmes partout dans le monde comme le montre la citation ci-dessous :

Tu penses aux mères disparues chiliens sous les fenêtres de Pinochet, aux femmes d'Argentine qui avaient manifestée pour leurs enfants enlevés. Plus tu y penses plus tu es exaltée. Et les noms de femmes fortes de l'histoire te reviennent : Kimpa Vita qui dans l'ancien royaume du Kongo avait menée des troupes contre l'occupant portugais, Rosa Park qui avait refusé de céder sa place de bus à un blanc... (PG, 157)

En pensant à ces femmes, Méréana évoque de chez elle le courage pour défier les autorités. Elle croit que personne ne les ferait jamais vendre leurs sacs de cailloux à dix mille francs. L'auteur se sert de mémoires de ces femmes pour évoquer chez Méréana un sentiment de vaillance qu'elles pourront surmonter tous les défis dans leur chemin d'émancipation. En utilisant un groupe de femmes qui se révolte dans son récit, Dongala dénonce l'instabilité des femmes en Afrique envers la pauvreté, la brutalité et les humiliations qu'elles rencontrent dans leurs vies. Dongala rend la valeur à la femme et il lui rembourse sa dignité et son pouvoir ainsi il remet la femme à son statut de porteuse des aspirations pour cette Afrique qui est si contaminée par les décadences mise en place par les gouvernements actuels. L'auteur vise également à montrer que les femmes peuvent changer la politique d'un État et la pensée d'une société comme le montre la citation qui suit :

Et puis pourquoi ce mépris des femmes qui dégouline de chaque mot tombant de sa bouche ? À fait quoi si ces femmes sont analphabètes ? Pense-t-il qu'il faille un doctorat pour être une femme debout, une femme de courage ? Peut-être ne le sait-il pas mais des tas de femmes à l'éducation modeste ont changé l'histoire de leur société. (PG, 119)

La plupart des femmes du chantier sont analphabètes mais elles ont décidé de transformer leur sort dans la société. Dongala s'intéresse à présenter que même sans éducation ou formation professionnelle on peut contribuer dans le développement de sa communauté. Pendant une réunion « d'autres hommes vous applaudissent et vous encouragent peut-être parce que vous osez faire ce qu'on ne fait jamais dans ce pays, défier les autorités » (PG, 105). Selon ces hommes, il paraît que personne ne peut jamais réagir contre le gouvernement. Ces femmes, se sont levées malgré les circonstances dans leur proximité et elles ont été les pionnières pour braver les pouvoirs politiques dans leur pays.

Dans *Les Bouts de bois de Dieu* de Sembene, les hommes ont essayé de réaliser un changement cependant ils ont échoué. En revanche, leurs femmes se sont préparées et elles ont refait la grève afin de rétablir la dignité de leurs maris et de réformer leur existence à la maison et au travail. Les femmes prennent conscience de la situation exacte de leurs époux, qu'ils ne gagnent pas assez et qu'ils n'ont pas droit au congé au sein de l'entreprise du Dakar-Niger. Elles accèdent ainsi à une conscience de classe. Les romanciers visent à nous montrer que pour se libérer il faut d'abord s'éveiller concernant la situation courante. Comme la grève était l'unique alternative pour une vie préférable et pour leur garantir un mieux futur, elles ont pourchassé la grève jusqu'à la victoire. La narration dans *Photo de groupe au bord du fleuve* met en garde ce qui suit :

Ne sommes-nous donc femmes que pour souffrir ? Tu lances en un cri venu plus profond de ton cœur. Non, non et non. Nous irons camper devant le commissariat avec nos nattes et nos enfants, et nous ne partirons pas de là tant qu'ils n'auront pas rendu nos sacs ou tant qu'ils ne nous les auront pas achetés ! (PG, 171)

Les femmes se sont éveillées et elles ont compris que seules leurs actions pousseraient les forces de l'ordre à relâcher leurs sacs de cailloux. Même les décisions qu'elles prennent montrent qu'elles ne craignent rien. Les femmes montrent leur résolution en disant la citation suivante : « Sinon, qu'il fasse soleil ou qu'il pleuve, nous resterons devant ce commissariat avec nos nattes et nos enfants » (PG, 172). Les femmes ne vont pas bouger de leur souhait de reprendre leurs sacs. Elles sont prêtes à défier les autorités afin de récupérer leurs provisions. Pour Méréana, le romancier évoque l'extrait suivant :

Tu penses à ses femmes de Guinée qui les premières avaient osé défier le dictateur Sékou Toure en organisant une marche sur son palais ; et aussi à ses femmes maliennes qui avait bravé un autre dictateur, Moussa Traore. Tu penses aux mères des disparus chiliens sous les fenêtres de Pinochet, aux femmes d'argentine qui avaient manifesté pour les enfants enlevés. Plus tu y penses, plus tu es exaltée. Et les noms des femmes fortes de l'histoire reviennent : Kimpa Vita qui dans l'ancien royaume du Kongo avait mené des troupes contre l'occupant portugais. (PG, 119)

Le roman *Photo de groupe au bord du fleuve* expose les opérations exceptionnelles écrites dans les chroniques des victoires de la femme. On aperçoit des femmes puissantes, autonomes et vigilantes pour leur affranchissement. Ces personnages féminins agressifs tentent de bouleverser la course des événements. Méréana tire dans son mésaventure le

pouvoir de se surélever socialement. Elle commence ses études qui garantissent une vie à l'abri des difficultés de la vie conjugale. Le temps qu'elle passe au chantier consolide cette prise de conscience de sa liberté. Elle met de la sorte une croix sur son passé et voit droit en face d'elle.

Quand Méréana est montée dans la limousine de la ministre elle a pris conscience du charme que le pouvoir possède sur l'homme et elle a compris pourquoi il est si nécessaire de chercher à garder celui-ci à n'importe quel prix. Comme femme émancipée, Méréana a bien adopté l'idée de modernisme, elle est courageuse, savante et désirent sortir du pénitencier des traditions qui sont des fardeaux les plus lourds possibles. Méréana serait selon l'écrivain, un modèle exemplaire d'une femme libérée. En laissant son mari, elle dénie tout compromis qui détruit l'entente entre les couples. Comme nous l'avons présentée plus haut, elle est ouverte au progrès et refuse non seulement d'être sous l'emprise des tabous de la tradition, mais aussi de l'homme.

En ce qui concerne Méréana comme individu, elle s'est rendue compte que l'obstacle capital à son envie de briser les us qui l'étouffaient était son manque de formation scolaire. Elle décide alors d'apprendre un métier qui lui permettra de subvenir à ses besoins. Elle a compris qu'elle n'était pas destinée à être seulement une femme au foyer.

Il en va de même de Moukietou quand elle dit au policier : « Va dire à l'outragé Président que je préférerais encore mille fois lui donner mes fesses gratuitement plutôt que de lui donner nos sacs pour dix mille francs » (*PG*, 99). Elle montre sa détermination envers ses sacs de cailloux, c'est-à-dire à son travail, en insultant le Président. Elle a été éveillée et elle sait la valeur de ses sacs de graviers qui sont son seul gagne-pain. Par conséquent, elle commence à lutter pour son bien-être contre l'oppression.

Dans ce récit, Dongala évoque ce pays où l'injustice est monnaie courante. Le même éveil existe dans l'œuvre de Sembene où en menant la lutte aux côtés de leurs hommes pour l'amélioration de leurs conditions, les femmes découvrent leur pouvoir et leur rôle. Les femmes croient que « la grève qui enfanta d'autres hommes, enfanta d'autres femmes. Tu verras qu'à la prochaine grève ils nous consulteront » (Sembène 1960 : 83). Les femmes prennent conscience de leur contribution et de leur importance envers la grève. Cependant, la prise de conscience de ces femmes est laborieuse car elles se découvrent victimes de la

société et de leurs époux, qui leur demandent de s'assujettir et d'obéir. Nouréini Serpos souligne ce fait quand il dit :

La femme est doublement opprimée puisque même dans les ménages de travailleurs, toute une série de préjugés et des traditions la maintient dans une situation inférieure. La grève ne vaut donc pas seulement en tant qu'arme utilisée par les cheminots. Elle vaut aussi en tant qu'elle a libérée l'énergie créatrice de la femme en tant qu'elle a forcé les hommes à considérer les femmes comme une force nouvelle avec laquelle il faudrait compter à l'avenir. (1987 : 265)

Ceci implique que les femmes doivent lutter contre le poids de la tradition. De plus, il faut convaincre les hommes qu'elles peuvent jouer un rôle majeur en ce qui concerne la grève. Ayant refusé de vendre leurs sacs à 10 milles francs, les femmes dans *Photo de groupe au bord du fleuve* sont victimes de la faim puisqu'elles ne gagnent plus d'argent. Les enfants sont les plus touchés car leurs mères n'ont plus de lait comme le cas de jumeaux de Batatou. La narratrice dit : « Vous savez toutes que cet enfant pleure de faim ; que la mère aussi n'a certainement pas mangé grand-chose depuis hier soir. Elle n'avait rien vendu hier, elle ne vendra rien aujourd'hui » (PG, 45). En arrêtant la vente de leurs sacs de cailloux les femmes et leurs enfants souffrent de la faim. Comme action solidaire « tu mets les pièces dans le gobelet et tu le tends à Batatou » (PG, 50). Les femmes du chantier ont contribué une somme pour aider Batatou à nourrir ses enfants affamés. L'écrivain veut montrer au lecteur que pendant les moments difficiles, la solidarité s'impose afin de sortir de la crise. Pareillement, dans *Les Bouts de bois de Dieu*, les femmes souffrent aussi suite à la grève des hommes. D'abord, c'est la faim car leurs maris ne rendent plus de salaire à la maison. La faim « faisait grossir les ventres des enfants, maigrir leurs membres et voutant les épaules » (Sembène 1960 : 95). À cause de la faim les enfants ont attrapé les maladies dues à la malnutrition car ils ne mangeaient plus assez. Il n'y avait même pas d'eau comme le montre l'extrait qui suit :

Toutes les femmes étaient maintenant pressées autour de la fontaine ... les yeux fixés sur une goutte d'eau qui venait d'apparaître à la pointe du robinet comme une perle au bec d'un oiseau. À l'intérieur de la fontaine on entendait un va-et-vient d'air ou d'eau ? Un bruit de succion, puis le silence. (Sembène 1960 : 112)

La poussière, la fatigue et les croyances superstitieuses s'ajoutent aux éléments qui menacent de dérouter les conjointes de leur lutte. Dans la marche sur Dakar, les femmes des

grévistas sont prêtes à suspendre l'une d'entre elles. Seuls des événements inhabituels ont permis le changement indispensable à travers le roman. Les autorités utilisent leur pouvoir pour forcer les femmes à se plier à leur volonté. Pour souligner la domination des femmes par les hommes, Hafid Gafanti²⁰ postule la citation qui suit :

Même si des changements importants apparaissent dans la société, il est souligné que ceux-ci ne remettent pas fondamentalement en question l'attitude et les visées de la majorité des hommes qui demeurent constants et unis en vue de la perpétuation de la domination et de l'oppression du sexe féminin. (2010 : 113)

Nous retenons de cet extrait qu'il y a des hommes, comme les forces de l'ordre cité dans les romans, qui mettent en avant la subjugation de la femme. Les violations des droits fondamentaux des femmes se passent fréquemment et s'intensifient tout au long du roman. Les femmes subissent des actions qui pourraient être désignées comme des tourments ou de traitements inhumains ou honteux.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve* les camionneurs ont mobilisé la police pour intervenir dans un débat privé. La narration expose l'extrait suivant : « Une véritable milice armée venue, semble-t-il, pour affronter une bande de dangereux malfrats » (PG, 97). Une douzaine de policiers très renforcée est descendue au chantier envers les femmes désarmées qui réclamaient seulement un meilleur prix pour leur travail. En exposant ce fait, Dongala dénonce cette communauté où les droits de la femme ne sont pas reconnus. De même, l'écrivain renonce à cette communauté où si on ose réagir contre le gouvernement, les forces de l'ordre tombent sur vous et ils tirent à balles réelles même s'il s'agit de droits violés. La police réquisitionne leurs sacs sans savoir sa part de l'histoire ce qui est injuste. En rencontrant les forces de l'ordre au fleuve pour la première fois elles subissent une expérience pareille à celle qui est décrite dans le roman *Les Bouts de Bois de Dieu*. La police tire sur les femmes à balles réelles et Batatou reçoit deux coups.

Chez Sembene, la violence des forces de l'ordre sur les femmes se passe au marché de Thiès où ils les pourchassent. Même si les deux scènes sont courtes, elles sont ensanglantées. Batatou dans *Photo de groupe au bord du fleuve* perd un de ses enfants dans la bataille comme Maïmouna, dans *Les Bouts de Bois de Dieu* l'aveugle qui est particulièrement délicat à cause de son handicap qui cherche son jumeau qui meurt à deux pas d'elle. Elle

²⁰ Cité par Oteng

part avec un de ses jumeaux vivant mais sanglant. Les forces de l'ordre ne prennent pas en considération l'état de son infirmité. En même temps qu'elles participent à la lutte révolutionnaire, elles réalisent graduellement leur liberté en tant que femmes.

Les femmes prennent conscience de leur valeur mais cette prise de conscience est pénible puisqu'elles sont doublement victimes de cette communauté qui les abuse et les exploite.

La prise de conscience féminine, apparaît aussi dans quelques romans des années 1980 qui critiquent les obstacles menaçant la vie de la femme africaine. Ici s'ajoute *La Parole aux Négresses* d'Awa Thiam (1978) qui a rassemblé quelques propos de femmes. De ces « discours se dégagent le vécu de leur rapport à l'homme et de leur vécu quotidien » (1978 : 22). Il implique que dans les paroles de la femme il y a toujours des expériences vécues auprès de l'homme et ce sont ces habitudes qui suscitent leur connaissance. Awa Thiam évoque entre autre la polygamie et ses conséquences sur la femme. En poussant les femmes à parler, Awa Thiam éveille leur conscience par rapport à leur statut dans la société africaine.

Dans *Femmes sans avenir*, de Hanane Keïta, la prise de conscience est de Kady qui décide de quitter son foyer conjugal parce qu'elle ne peut pas tolérer habiter avec une coépouse. De l'autre côté Tante Awa dit à Kady « tu dois être indépendante, psychologiquement et financièrement » (2011 : 144). Ceci implique que la prise de conscience des personnages féminins repose sur la détermination de provoquer des transformations au niveau politique, social et culturel, spécifiquement dans les rapports de la femme au pouvoir. Autrement dit, cette approche signale chez la personne premièrement la disposition d'opérer de manière libre le processus pour réaliser cette initiative.

Les africaines ont depuis toujours lutté à côté des hommes pour réaliser la mise en place de leurs droits. Ce combat acquiert une nouvelle dimension quand il s'agit pour les femmes de réaliser leur propre affranchissement. Il s'agit d'une action qui n'a pas été exclusivement réalisée par des organisations et des mouvements qui visent à délivrer les femmes, mais également par les écrivains. Les femmes africaines ont commencé l'écriture vingt ans après les indépendances de 1960. C'était surtout en raison de leur manque d'instruction qui était soutenue autrefois par la tradition ancestrale qui les avait soumises de tout temps comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Kesteloot (2001 : 9) constate qu'avant les années 1980, il n'existait pas d'écrivaines en Afrique. Avant 1980 il y a eu certaines

femmes qui ont écrit la poésie telles que Jeanne Ngo du Cameroun et Annette Mbaye d'Erneville du Sénégal qui a rédigé les *Chansons pour Laity* en 1976. Le rôle social de la femme étant déjà marginalisé, ignoré et nié dans un environnement masculin, la femme a découvert que briser le silence est une arme impérative et nécessaire pour se débarrasser de ces fardeaux imposés par la société. Cette étape vers la prise de parole est nécessaire parce que la femme doit se découvrir et saisir son existence dans une société qui est hostile à ses intérêts. Il est clair en littérature que la révolte et la lutte sont devenues la préoccupation de toutes les femmes enfermées. Puisqu'il s'agit d'un long et difficile combat il faut que les femmes s'unissent afin de se rendre courageuses. D'après Simone de Beauvoir la conscience de l'oppression est un outil pratique dans la recherche féministe car elle permet aux femmes de s'engager dans un format collectif qui fournit l'espace pour l'articulation des expériences individuelles. Nous nous appuyons sur cette vision de Simone de Beauvoir parce qu'on peut s'en servir comme approche théorique des questions féministes et postcoloniales. Simone de Beauvoir, dans le *Deuxième sexe*, souligne amplement l'autonomie financière de la femme comme sa seule sortie de la subjugation sociale. Elle estime que cette dernière joue une fonction essentielle parce que l'indépendance monétaire de la femme est la base de sa dignité. Ceci développe sa faculté de jugement et favorise son accès aux nombreuses opportunités. Il en résulte que la femme qui est économiquement affranchie se transforme en artisan de son destin. Les femmes du chantier essayent de se libérer financièrement en cassant les cailloux.

Même les acheteurs se sont éveillés au nouvel état en ce qui concerne le coût de graviers. Suite à la solidarité des personnages féminins en imposant la même valeur partout, les clients comprennent que les femmes sont sérieuses. Lisons ce que propose l'extrait qui suit :

Le nouveau tarif, c'est vingt mille francs, tu entends une autre voix de femme s'élever à l'adresse d'un autre acheteur. Le même chiffre, toujours le même chiffre répété par autant de voix que de femmes. Enfin, ils comprennent que ce n'est pas la rigolade et commencent à vous prendre au sérieux. (PG, 28)

Selon Fouth, « libérer la femme consistera avant tout à l'amener à détruire les préjugés dans lesquels elle s'est elle-même enfermée » (2012 : 35). Cela implique qu'il faut tout d'abord prendre conscience de sa situation actuelle et casser tous les stéréotypes existant afin de

trouver les mesures pour se libérer. Ce sera une tâche laborieuse mais excitante qui va aboutir à un accord implicite de collaboration avec l'homme.

Les romanciers ont fait la première étape vers l'émancipation de la femme en utilisant les femmes comme personnages principaux dans leurs romans. D'après Léa Roch, « mettre en scène des personnages féminins en tant qu'héroïnes va à l'encontre des règles traditionnelles de la société patriarcale » (2006 : 33). Ceci implique que selon la tradition, on ne peut pas désigner une femme comme personnage principal et surtout comme porte-parole. Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, Dongala fait d'une femme son personnage central qui prend la parole et possède un certain pouvoir en devenant le sujet principal du récit. Ce roman peut être considéré comme un roman d'apprentissage qui enseigne aux gens comment traiter les femmes. L'auteur nous invite à suivre l'évolution de l'héroïne à travers Méréana, de son enfance jusqu'à sa vie d'adulte et comment elle éveille la conscience des femmes du chantier. Méréana appartient au groupe des femmes courageuses et cultivées qui désirent sortir du cadre des traditions qu'elles considèrent comme étant des charges pesantes. Elle symbolise à cet effet une nouvelle descendance de la femme africaine qui est au courant de son statut dans la société. Dans *Photo de groupe au bord du fleuve* les femmes prennent conscience de l'oppression envers elles à travers les journaux matinaux de la radio. Dongala veut annoncer qu'il y a plusieurs moyens d'éveiller la femme. Il nous propose la radio comme exemple. Donc il appartient à la femme d'utiliser son entourage pour s'éveiller.

Dans *les Bouts de bois de Dieu*, La Grande Royale parle au nom de son clan les Diallobés. Il devient certain que la femme n'est plus silencieuse. Chez Sembene, le rôle de la femme devient plus social aussi. Elle se bat aux côtés des hommes pour le bien-être de sa communauté. Fila accentue ce fait lorsqu'il dit : « La conscience des maux qui ont longtemps miné leurs conditions dans le passé et dans bien des domaines actuels, les femmes se sont levées pour défendre leur droit en prenant la parole et en s'affirmant dans tous les secteurs d'activités » (2005 : 3) . Cette démarche s'est accentuée chez Dongala où les casseuses de pierre se sont levées pour demander un prix juste pour leur travail. Les femmes ont découvert qu'il n'est plus temps de se taire.

Au début, Wali, un personnage dans *La nouvelle romance* d'Henri Lopes, était une femme soumise et l'écrivain l'a choisie en particulier pour repasser cet état. Wali parle avec Awa et

dit « les hommes sont vraiment dégoûtants. Mon père, mon frère. C'est la même chose. Et nous devons supporter trop de choses. Moi aussi je suis jeune. J'en ai marre. Je me suis trompée en pensant un moment qu'il pourrait s'amender » (1976 :45). L'intention majeure de Wali est non seulement de briser les us et coutumes, mais aussi de s'assurer une indépendance matérielle. Selon elle, la première chose à faire est d'initier une profession qui lui garantirait des ressources financières. La narration souligne que l'autonomie financière est la première démarche vers son épanouissement. La prise de conscience est donc « un processus par lequel les individus et/ou des communautés acquièrent la capacité, les conditions de prendre un tel pouvoir, d'être acteurs dans la transformation de leur vie et de leur environnement » selon Claude Auroi et Isabel del Castillo (2006 : 93).

L'écriture montre également que cette démarche des femmes ne se réalise pas sans chocs, parce qu'il y a des moments pénibles. Selon Dongala, la promotion du personnage féminin s'accomplit avec une détermination de renoncer la place qui lui est habituellement réservée. L'écrivain a représenté ce sujet pour montrer que la femme comme être-humain a le droit de s'installer dans une communauté de parité où il n'existe pas de ségrégation dans les emplois. Pour pallier à cette inégalité et à ce conditionnement instrumental des femmes, Dongala, dans un discours évidemment néo-féministe, sollicite, supplie et invite toutes les femmes à une plus grande réclamation de leur liberté. La révolte paraît être le procédé le plus efficace pour y parvenir. La recherche de la parole conduit la femme africaine, ici symbolisée Méréana, à aller au-delà des précautions générales qui composent le plus couramment le point focal des préoccupations du personnage féminin.

La lutte de décolonisation, pour Dongala, est la fabrication de femmes nouvelles, compétentes de bouleverser les fondations du monde patriarcal, dotées de capacités de lutte absolues. Bien que toutes les luttes que les femmes mènent pour pouvoir se mettre sur le même pied d'égalité que l'homme, on remarque cependant que ce n'est pas toujours évident d'y parvenir. Le thème de l'indépendance des femmes a provoqué plus d'une réponse et continue à causer des débats interminables. Beaucoup de femmes choisissent l'aide et se délivrent du piège tendu par les hommes.

Les auteurs ont bien dépeint la situation dans les romans par rapport à la société actuelle comme au Togo où les femmes ont pris conscience de leur pouvoir et elles ont fait une grève de sexe où chaque femme a refusé à son mari les rapports sexuels. Plusieurs grèves du

sexe ont déjà eu lieu pour contraindre les hommes et la société entière à respecter les femmes. Au Togo les femmes ont réalisé une semaine de grève pour que les hommes puissent s'investir davantage dans la cause prônée par l'opposition. Isabelle Améganvi le dit dans l'extrait suivant : « Les femmes sont les premières victimes de la situation catastrophique que nous vivons au Togo. Raison pour laquelle nous disons à toutes les femmes : une semaine sans sexe. C'est aussi une arme de lutte » (Pellissier²¹ 2012). Un groupe de femmes a mené une protestation contre le gouvernement. Après avoir essayé une manifestation qui a été brutalement réprimée par les forces de l'ordre comme nous l'avons vu dans les romans, elles ont décidé de faire une grève de sexe. Les femmes exigeaient de meilleures conditions de vie auprès de l'administration du pays qui ne reconnaissait pas les besoins des citoyens. Le site « La Libération » ajoute ce qui suit : « Cette grève, c'est notre manière de dire que les femmes du Togo en ont ras-le-bol de ce gouvernement » (Bonal²² 2012). Au Kenya et au Liberia, ce type de grève a déjà produit des résultats positifs.

3.3. Le lieu de travail comme déclic de la révolte

Le lieu de travail peut fonctionner comme déclic de révolte pour le personnage féminin. Dans cette partie notre objectif est de démontrer comment les romans dépeignent le lieu de travail comme déclencheur de la rébellion. Après avoir étudié la prise de conscience dans la section précédente, nous illustrons ici comment les « subalternes » prennent la parole. La théorie marxiste s'avère primordiale pour illustrer comment les personnages féminins bouleversent l'ordre préétabli par la société afin de secouer toutes les calamités qui les subjuguent au nom de la culture. Selon la tradition africaine, une femme doit rester à la maison et l'obligation d'apporter à manger est réservée à l'homme. Cependant quand la femme va au travail c'est le début du renversement de cet ordre et le commencement de la révolte contre les attentes de la société ancestrale. Comme ce chapitre établira, les personnages de Dongala sont des femmes qui désirent se libérer de lois patriarcales.

Dans *Photo de groupe au Bord du fleuve*, Mâ Bileko a bien travaillé pour agrandir ses affaires :

²¹ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

²² Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

Au bout d'un an, elle était devenue une vraie femme d'affaires. Elle avait ouvert plusieurs magasins et, pour les approvisionner, elle voyageait plusieurs fois l'an en Asie, dans les Chungking Mansions de Hong-Kong ou les trade centres de Guangzhou en Chine continentale. (PG, 55)

Dans un court temps, son empire s'est agrandi au point qu'elle avait des gens qui travaillaient pour elle. L'écrivain désire démontrer que les femmes aussi sont capables de s'établir financièrement comme les hommes. Cependant ce statut peut s'avère un déclenchement de rébellion parce qu'il y a dès lors une désorganisation des fonctions préconçues par la société ancestrale. Une femme ne peut pas diriger un établissement, ni même avoir des ouvriers selon la tradition. Quand cela se passe c'est le début de la rébellion. À ce sujet la narration avance l'extrait suivant : « Elle avait une vingtaine d'employés, des gérants des magasins aux gardiens qui s'occupaient de sa nouvelle villa. Elle roulait en Mercedes et, comme toute personne aisée dans la société, elle avait pris de l'embonpoint et, par ricochet, son mari aussi » (PG, 55).

De cette citation, l'auteur vise à montrer que si les femmes travaillent bien elles peuvent soutenir leurs familles. Mâ Bileko s'est élevée sur les échelons d'affaires jusqu'au point où elle pouvait se procurer beaucoup d'employés. La narration ajoute ce qui suit :

Cette femme si riche à une époque avait sombré dans la pauvreté et avait été réduite dans un premier temps à vendre des marchandises qu'elle obtenait à crédit auprès des riches commerçantes ouest-africains avant de se résoudre à casser des pierres au bord du fleuve. (PG, 160)

La chute de Mâ Bileko se réalise après la mort de son époux. Mâ Bileko est un exemple d'une femme travailleuse qui malgré sa situation n'arrête pas de travailler pour son bien-être. L'écrivain expose aux femmes africaines qu'elles peuvent réussir de n'importe quelle situation en travaillant pour elles-mêmes.

Pour les femmes travailleuses il y a aussi Zizina dont l'intention est de travailler à l'ONU comme agent de police ; et pour réaliser son rêve elle travaille davantage pour payer sa scolarité. Lisons ce que propose la narration dans les lignes qui suivent : « Elle s'est inscrite à des cours du soir qu'elle paie elle-même grâce au métier qu'elle s'est inventé avec sa mobylette, fournisseuse ambulante de cartes de recharges téléphoniques pour portables et de piles pour toutes sortes de petits appareils électroniques » (PG, 67). Au lieu d'attendre que le gouvernement lui donne du travail, Zizina a trouvé d'elle-même son gagne-pain.

L'écrivain désire montrer qu'il est possible pour une femme de se créer un métier. Elle dit « comme je suis la première à faire ce genre de démarchage par motocyclette, je n'ai pas encore beaucoup de concurrence. Mais je suis sûre que beaucoup se mettront bientôt à m'imiter » (*PG*, 363). Zizina expose sa créativité en initiant ses propres affaires que personne ne fait encore. Après avoir pris conscience de son état, il faut agir.

En introduisant Zizina, Dongala vise à montrer qu'après un épisode d'abus on peut changer sa vie entièrement de l'état de la victime vers une nouvelle piste. L'écrivain expose aussi qu'avec la modernité et les nouvelles inventions les femmes peuvent sortir des situations économiquement ardues. Quand elle était plus jeune, Zizina « faisait frire les beignets dont elle avait pétri la pâte la veille au soir, puis les vendait devant sa parcelle tout en étudiant ses leçons à la lueur tremblotante d'une bougie » (*PG*, 161). Elle avait montré son intérêt pour s'émanciper financièrement, mais en réalisant son rêve elle était en train de se révolter contre les us et les coutumes parce qu'à son âge elle devait penser au mariage et à la maternité.

Par rapport Méréana le texte met en évidence les propos suivants : « Votre mère est paysanne, elle cultive les champs de manioc ainsi qu'une petite plantation de bananiers héritée de sa mère » (*PG*, 71). Malgré son âge la mère de Méréana travaille toujours dans son champ. L'écrivain montre que « quant à la dot, elle ne valait même pas le produit de la récolte d'une moitié divisée par trois de la plantation de bananiers de ta mère » (*PG*, 82). L'auteur montre que la mère de l'héroïne travaillait beaucoup et c'est à cette plantation que Méréana devait sa scolarité. Selon la société africaine du roman, à cet âge Zizina devrait se marier alors que, présentement, elle est en train de travailler, ce qui est une forme de révolte contre les coutumes de sa société. Avant de quitter son foyer, Méréana était femme d'affaire comme l'indique l'extrait qui suit :

Tu avais cessé depuis longtemps de faire tes voyages de commerçante en Afrique de l'Ouest, un commerce qui marchait très bien car, contrairement au marché de pagnes où il y avait pléthore, tu étais l'une des rares spécialisées dans l'alimentation : les crevettes fumées de Lomé ou le poisson salé de Dakar rapportaient plus et plus vite que les super wax ou les pagnes en basin. (*PG*, 78)

Elle s'est établie dans le commerce mais a épuisé ses économies lors de la maladie de sa sœur. N'ayant pas reçu de formation formelle, elle s'est tournée vers le commerce. L'auteur veut révoquer la disposition douloureuse de la femme africaine en faisant état d'une lutte

que les femmes doivent réaliser pour qu'il y ait justice dans ce monde. Son amie Fatoumata gagnait « en tant que comptable d'une grande société pétrolière un salaire plus que confortable, surtout quand on la comparait à celui de son mari » (PG, 203). L'écrivain montre que les femmes peuvent apporter plus d'argent au foyer plus que les hommes si on leur donne l'occasion. Ceci est un bouleversement de l'ordre préétabli dans la tradition africaine.

Le romancier dit ceci en guise d'illustration : « Cette fille [...] vendait du charbon de bois au marché avec sa mère et des cacahuètes grillées le soir au coin de la rue à la lueur vacillante d'une bougie pour pouvoir s'acheter des cahiers et des fripes » (PG, 200). Fatoumata devait travailler pour payer sa scolarité. Elle a montré sa patience même après sa formation. Elle a commencé son métier comme petite comptable et elle est montée tous les rangs pour devenir actuellement la responsable commerciale.

Dans *Photo de groupe au Bord du fleuve* les femmes du chantier mènent une lutte contre l'exploitation de la femme au travail. Selon le texte, il s'agit d'un combat pour la justice et la reconnaissance des droits des femmes. Elles sont un groupe des femmes qui veulent vendre leurs sacs de cailloux à un bon prix. Les négociations tournent rapidement à la violence et Méréana doit faire preuve de courage et de ténacité afin d'obtenir pour elle et pour ses associées des conditions de travail convenables. Les femmes s'unirent face aux événements qui se passent par rapport à leurs sacs de cailloux. Elles ne quittent pas la prison quand leurs camarades ont été arrêtées. Elles exigent aux autorités la libération de leurs amies.

Dans ce roman visiblement féministe, Dongala valorise la bravoure des femmes africaines qui travaillent diligemment, dans des situations horribles afin d'améliorer leur environnement. À travers ces femmes, Dongala vise à montrer qu'il est possible de gagner son pain de la sueur de son front malgré son sexe.

La porte-parole des femmes qui travaillent au marché dit : « Je sais que nous n'avons pas la parole ici mais nous, les femmes qui souffrent au marché, nous allons joindre à vous, nous allons marcher et camper avec vous » (PG, 172). La grève de casseuses de pierres a attiré beaucoup d'attention au point que même les femmes du marché ont proposé d'y participer elles aussi. Il ressort de ce texte que les femmes du chantier éveillent la conscience d'autres groupes de femmes qui sont opprimées. Moukietou, par exemple, dit ce qui suit : « Ce n'est

pas en restant assises sur nos derrières et en contemplant nos seins que nos sacs de cailloux reviendront » (*PG*, 175). Ainsi beaucoup de femmes se révoltent sur leur lieu de travail. Moukietou considère que pour reprendre leurs sacs, elles doivent réagir parce qu'elles ne vont pas les récupérer en ne faisant rien. Cette attitude montre que la mentalité de la femme africaine commence à se transformer pour son bien-être. Les femmes ont résolu à bénéficier aussi de la construction d'un aéroport mondial voulu par le Président de la République. Avec cette lutte, l'espoir de ces femmes est restitué.

Pour dépeindre le tourment des femmes, il fallait créer un panorama de toutes les calamités probables. Chacun des personnages du chantier représente un des problèmes de l'asservissement des femmes en Afrique. À cet égard, Dongala a composé un grand opéra pittoresque qui se fait l'écho des voix des femmes. Certaines analphabètes, et parvenant directement du village, qu'elles ont fui, d'autres comme Méréana ont fait des études. Chacune est arrivée sur ce chantier par la voie de sa propre pénitence. Elles n'ont pas de plan prévu car elles n'ont pas d'idéologie. Mais ce qui importe c'est la prise de parole. Elles prennent les décisions au sujet de leur avenir. Ceci est une forme de révolte car dans la société patriarcale une femme ne prend pas la parole et elle ne prend pas de décisions concernant sa vie. C'est l'homme qui le fait à sa place.

Quand on s'incline sur l'opposition féminine, l'obstacle initial c'est de savoir en quoi elle comporte. Les violences faites aux femmes, comme nous l'avons déjà montré, indiquent l'assortiment des attitudes individuelles ou communes qui sont normalement agressives. Ces attitudes s'articulent autour des questions de genre pointant à mettre en évidence que ce type de comportement est exacerbé par les normes de la société. Ces femmes sont si inspirées à ne plus se laisser détournées de leurs croyances et de leurs actions par les hommes, les autorités et les coutumes patriarcales.

Pour les activités de construction il faut des cailloux. Les constructeurs viennent acheter les sacs de gravier à vils prix qu'ils revendent à des prix exorbitants. Ils se sont étonnés d'apprendre qu'elles avaient décidé de vendre leurs sacs à 20 mille francs CFA le sac au lieu des 10 milles comme à l'accoutumé. Les femmes s'unissent pour contourner chaque obstacle. Ces femmes gardent ces genres d'obstacle dans une photo de groupe comme souvenir susceptible d'éveiller leur conscience. De cette manière une vraie solidarité s'établit. Les femmes sont pauvres mais invincibles, aventureuses et isolantes. Elles

symbolisent des valeurs morales notables. Leur bataille est estimable et accentue l'espérance. Comme dans le roman, il existe des groupes de 73 femmes qui viennent de 31 pays d'Afrique. Elles se battent pour un monde plus égalitaire. Chacune parle de son éducation, de sa prise de conscience et des obstacles qu'elle a dû surmonter. Elles partagent un intérêt commun qui est celui de refus de la soumission et de l'assujettissement.

Pour atteindre leur objectif, les femmes se sont engagées dans une vraie fraternité. L'auteur montre que la transformation des pensées se fonde sur l'expérience de la femme elle-même où chaque aventure aboutit à un éveil de conscience. Il en résulte qu'aucune prise de conscience n'est gratuite, elle se produit à partir des événements déjà subis.

Le roman *Photo de groupe au bord du fleuve* met en scène l'oralité et la pensée qui se développe dans l'intimité du cœur de la femme. Cependant il faut savoir comment faire éclater ses chaînes pour arriver au stade de développement. Le répertoire des incapacités de l'Afrique est étendu et Dongala crée dans son livre une attestation ardente du soutien des pays développés.

Lorsqu'on réfléchit au travail des femmes en Afrique, on pense aux tâches ménagères ou aux activités physiques sous un soleil chaud, parfois avec un bébé sur le dos. Dongala expose cette conception qui est trop figée de la tradition africaine où la femme est à la recherche non pas d'épanouissement personnel mais de sa survie au quotidien. La société africaine est fondée en général sur les écarts entre les hommes et les femmes. Être un homme ou une femme change toutes les considérations. Premièrement parce que le monde ne se présente pas de la même façon pour les femmes que pour les hommes. Ensuite, parce que les femmes sont marginalisées, les femmes du chantier racontent leur descente en « enfer » de la rue et livrent leurs émotions, entre espérance et sacrifice, face aux vicissitudes de la vie quotidienne. L'injustice au travail se manifeste par une corruption flagrante. Il est à noter que l'auteur décrit une Afrique pourrie par la corruption. Le pouvoir politique, y compris les ministres, jouent un rôle négatif dans ce commerce des femmes.

Pour accentuer le fait ci-dessus, lisons l'extrait de *Femme émancipée* qui suit :

Andoun était une femme d'action qui n'avait de comptes à rendre qu'à sa conscience. Elle n'attendit pas longtemps pour mettre sa menace à exécution. Elle restait au bureau comme elle l'avait dit, se rendait comme par le passé aux réunions et aux rencontres diverses sans le moindre souci, était partante aux missions qui lui étaient proposées, n'importe quand et n'importe où. Elle disait sans gêne qu'elle voulait absolument

s'accomplir, qu'il lui fallait beaucoup de temps pour parvenir à cette fin. Il ne faut pas que le mariage devienne une entrave à ma vie, confiait-elle à ses intimes. (Fourth 2012 : 16)

Andoun ne réalisait plus ses exigences de mère et de femme dans son foyer. Elle passait beaucoup de temps au bureau sans considération de sa nouveau-née. Elle laissait son mari à prendre charge de la maison et de leur fille, ce fait est une révolte contre les attentes de la société. Dans *Femme émancipée*, Andoun, comme femme travailleuse, aime son travail plus que son foyer. Elle assiste aux réunions sans considérer le bonheur de sa fille et de son époux. Selon la tradition africaine du roman, elle se révolte parce qu'elle ne réalise pas ce qu'elle devrait faire comme femme mariée. Pour elle, le lieu de travail devient un déclic de sa rébellion contre les attentes de la société.

La situation de la femme africaine par rapport à celle de l'Occident reste pourtant conservatrice. La lutte de l'émancipation de la femme permettrait d'éradiquer l'une des transgressions des droits humains fondée sur la conception de l'infériorité du statut de la femme. Pour s'émanciper, la femme passe par son éducation afin d'acquérir un pouvoir économique. Le combat qui est mené par les femmes du roman a pour objectif d'implorer les autres femmes à ne pas se laisser instrumentalisées par la société et les coutumes. Ce simple combat devient peu à peu celui de toutes les femmes pour dénoncer l'injustice. Étant donné que les structures sociales sont conçues par des êtres humains, elles peuvent être désorganisées ou réorganisées par les êtres humains aussi si elles ne peuvent plus satisfaire les attentes de la communauté. Des nombreuses cultures considèrent que la place de la femme se limite au foyer et aux dimensions secondaires de la communauté. La femme doit donc lutter pour changer cette manière de voir le monde. Selon Habitatou Wagne²³ (2015), le gouvernement sénégalais a mis l'accent sur l'élévation du statut de la femme suite aux déclarations de Copenhague en 1994 et de Pékin en 1995. Il a été cependant reconnu que, malgré des efforts consentis et la volonté affichée de l'État, la situation de la femme sénégalaise a très peu évolué. C'est ainsi qu'on a pensé les regrouper autour des structures de micro finance favorisant le plein renforcement de leurs capacités entrepreneuriales et leur

²³ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

épanouissement économique d'après Aminata Tall²⁴ (2000). Elles pourront ainsi mieux s'exprimer et subvenir à leurs besoins.

3.3.1. L'écriture autobiographique comme déclic de révolte

Dans cette partie, nous visons à démontrer comment une fille dont le père est autoritaire se transforme en une femme à l'esprit libre au point qu'elle ose même entrer dans le domaine littéraire, produisant une autobiographie qui révèle sa vie intime. De cette manière elle rompt tous les liens de l'éducation qu'elle a reçue de son père. L'écriture de l'autobiographie va éclaircir la prise de conscience en littérature. L'analyse du roman de Djébar, par exemple, rendra aussi possible la compréhension des stratégies que les femmes prennent pour se libérer des inégalités sociales. Pour cette étude, nous désignons l'écriture de soi-même comme métaphore de dévoilement pour les femmes qui sont obligées par la société de porter la voile. À cet égard nous cherchons à décrypter la signification de cette métaphore.

Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, la romancière écrit son autobiographie ; elle assume donc le besoin de s'écrire et de s'exprimer face aux autres. La quête de son identité est une marque de la séparation avec la tradition culturelle arabo-musulmane, vu que l'acte de parler est une contravention aux normes sociales. Dans les lignes qui suivent voici ce que propose Gadant :

Parler de soi, parler en public, écrire en termes personnels est pour une femme une double transgression : en tant qu'individu abstrait alors qu'elle est en réalité l'objet même de tous les interdits, celle dont on ne doit pas parler, celle qu'on ne doit pas voir, celle qu'on n'est pas censé connaître, qui doit passer inaperçue. Aussi, la femme qui parle d'elle-même parle du privé, du monde secret que l'homme ne doit pas dévoiler. La femme est celle qui n'a pas la parole et qui n'a pas de nom, celle que les hommes ne doivent pas évoquer en public autrement que par l'impersonnel. (1989 : 94-95)

Comme dans les ouvrages autobiographiques précédents, le « nous » féminin s'affirme à plusieurs reprises. Cette idée est particulièrement développée dans le passage qui suit : « Je me sens fière car j'introduis ma mère [...] à toute la ville, au monde entier : ceux qui l'admirent, je pressens déjà qu'ils nous jugent, qu'ils nous guetteront [...] Ces voyeurs, je

²⁴Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

pourrais les braver – pour elle, pour nous deux !» (*NP*, 15). Djebbar parle donc d'elle-même et traduit les voix des femmes algériennes à travers les romans. La romancière met en place une narratrice qui recueille ce que les autres femmes disent. La présence de ces femmes et de ces voix anonymes est nécessaire pour parler et pour écrire le récit de sa vie. L'écrivaine divulgue alors un passé ordinaire en utilisant ses mémoires, elle s'exprime en utilisant un « nous » pluriel, qui fait référence aux jeunes filles enfermées. Puis, ce « nous » se particularise pour apercevoir les mémoires de jeunes :

Plus qu'un projet d'écriture, le texte autobiographique s'avère une véritable cure qui permet de panser les blessures de l'âme, d'exister pleinement, de revivre comme au hammam, lieu par excellence de l'abolition du temps : « Je ne me rappelle que des traces effilochées de ce temps immobilisé, presque noyé. (*NP*, 69)

L'écriture autobiographique, élevant le moi au-dessus de toute temporalité, s'apparente ainsi à la danse du corps, à la vraie existence : « La danse noble n'est pas spectacle, elle est méditation, jusque dans la trépidation ! » (*NP*, 194). Un peu plus loin elle dit : « Je me jetais dans le ressac du rythme, dansant, dansant jusqu'à m'imaginer asphyxiée par la vitesse, puis, le visage collé au bas d'un des miroirs, je me regardais pleurer, visage aplati, défiguré dans le tain de ces hautes glaces qui, enfant, me fascinaient » (*NP*, 197).

3.4. Conclusion

En guise de conclusion, nous aimerions remarquer que dans les œuvres analysées les écrivains cherchent à changer l'ordre préétabli par la communauté. Ils expriment leur colère contre l'injustice envers les femmes dans la société. Ils s'en prennent à une pratique qui a attribué à la femme un statut inférieur à celui de l'homme. Nous pouvons conclure que la prise de conscience de la femme apporte un engagement sociopolitique visant à éveiller les gouvernements sur la question de la femme.

L'intention des écrivains serait, comme nous l'avons montré, de mettre en évidence l'image de la femme dans une société fortement patriarcale. Le rôle principal de la femme dans cette société se situe au sein de la famille qui est une cellule de base de la société. Nous avons vu que c'est la femme qui est la fondation essentielle dans la construction et l'évolution de toute la communauté. Bien que les auteurs ne luttent pas contre tous les us africains, ils présentent cependant l'exigence pour que la femme africaine lutte contre les procédés abusifs dans la société, celles qui ralentissent son épanouissement intégral. En effet, la lutte de nos auteurs ne se conduit pas auprès l'homme, elle se dirige vers la libération de la femme opprimée.

Pour les romancières africaines, la littérature sert non seulement comme acte de récupération de la parole féminine longtemps saisie, mais elle est aussi une façon de critiquer, à des degrés variés la puissance de l'homme et de la société. Les romanciers ont réalisé dans leurs romans une attestation ardente et vivante des pays développés qui ne font rien de bien pour aider les pays en voie de développement. Nous avons remarqué que l'ère où la lutte des femmes était attaquée est finie. Les romanciers ont invoqué une éventualité d'avoir un peu plus de justice dans ce monde. Nous avons vu à travers cette analyse que certains hommes luttent pour les droits de la femme mieux que les femmes elles-mêmes. Les femmes les plus fragiles sont celles qui ne profitent pas du soutien de leur famille.

À travers cette étude, il a été montré qu'il y a des femmes qui ont essayé de se libérer de lois patriarcales et qui y sont parvenues, cependant quelquefois les femmes ont la capacité de minimiser leur succès. La femme doit dénier de jouer à l'esclave. D'après les romans étudiés il est possible de conclure que le fait de poursuivre ses études et de collaborer avec des mouvements féministes peuvent donner à la femme un sens d'autonomie qui l'aide à se développer. Il en résulte qu'elle ne reste plus une victime de son époux et ne souffre plus les

inhumanités sans rien dire. La liberté commence par la prise de conscience donc il faut s'imprégner pour voler de ses propres ailes.

Ce chapitre a montré que le roman peut « exorciser les démons de la société » tout en proposant à voir la condition commune de la femme dans toute sa gravité. Ce roman provoque des révoltes et la lutte réelle. Comme roman engagé *Photo de groupe au bord du fleuve* porte nettement la détermination de Dongala de bouleverser l'ordre des choses par rapport aux femmes dans la communauté africaine. Nous avons établi que la prise de conscience est révélatrice du potentiel du personnage féminin ainsi qu'elle résulte d'une remise en question de son statut actuel. La prise de conscience est également caractéristique de l'identité des personnages féminins. Dans le cadre de notre analyse il a été établi que la prise de conscience est donc un dispositif qui permet de reconnaître les attitudes néfastes, de réaliser à quel point les personnages féminins peuvent aussi répondre aux gens qui les maltraitent. Pour y parvenir il faut une certaine capacité de bravoure. Nous avons établi que les personnages féminins ont maintenu la prise de conscience en se mettant au centre de la pensée. Ceci leur a facilité d'avancer et de consolider leur intention afin d'atteindre leurs objectifs. Cette analyse a démontré que pour qu'il y ait une prise de conscience il faut avoir au préalable un centre d'intérêt particulier soutenu. Selon ces romans, il n'est jamais trop tard pour changer le cours de sa vie.

Ce chapitre a montré deux pistes pour sortir de la dictature patriarcale. La femme peut résister aux stéréotypes créés par les règles sociales dominantes, comme nous avons vu dans le cas de Méréana. Nous avons également exploré le procédé d'incorporation ; ceci implique que si on est assujéti, on tente de se façonner selon les exigences du groupe supérieur. Les femmes dans les positions de responsabilité peuvent renforcer l'autoritarisme à leurs subordonnés, particulièrement lorsque ce sont des femmes, afin de démontrer qu'elles sont méritantes de la confiance des hommes. C'est le cas de la première Dame dans *Photo de groupe au bord du fleuve*.

Photo de groupe au bord du fleuve révoque l'incertitude des femmes africaines, la pauvreté, la brutalité dont elles sont sujettes, leurs dégradations et la décadence du système politique. Dongala ne valorise que la femme africaine. Nous avons remarqué que les personnages rencontrent des obstacles à parvenir au pouvoir à cause de leur statut de femme. Les

écrivains, à travers leurs personnages, partagent les mécontentements et les chagrins des femmes, dénonçant ainsi le malaise que subissent les femmes africaines.

Les protagonistes de Dongala combattent toutes les inégalités sociales avec la force requise afin de supprimer le destin que leur impose la société patriarcale. Elles ont également bravé l'humiliation, la docilité et de temps en temps la violence sexuelle. Le roman de Dongala est un appel du cœur auprès de la vie quotidienne de la femme africaine vue comme un être inférieur à l'homme. Le message du romancier est que le combat et la rébellion sont l'obligation de toutes les femmes. À travers ces représentations, les écrivains cherchent à illustrer la potentialité d'une révolte et d'une émancipation de la femme assujettie. Dans le chapitre qui suit nous analysons la sexualité dans la littérature africaine francophone, à travers les romans du corpus.

CHAPITRE IV : LA SEXUALITÉ

4.1. Introduction

La sexualité est un thème qui a largement incité la réflexion de sociologues, d'anthropologues et aussi de démographes. De nos jours, les écrivains commencent à s'y intéresser de plus en plus. Il s'agit d'un aspect fondamental touchant aussi bien à la santé qu'au bien-être de l'homme. En Afrique cependant, la sexualité est un sujet délicat qui est souvent difficile à aborder. La sexualité est vécue et exprimée sous formes de pensées, de croyances, d'attitudes, de valeurs, de pratiques et de relations. En outre dans toutes les sociétés humaines la sexualité est fonction d'habitude, puisqu'elle constitue le cautionnement de la permanence de l'espèce, elle est constamment demeurée un sujet sacré en Afrique. De façon ordinaire, cette matière est carrément évitée dans les discussions de société et les rares fois où elle est analysée, les personnages parlent avec digression et insinuation. Cette manière d'aborder le sujet traduit l'embarras des personnes.

Eu égard à ce qui précède, on peut comprendre pourquoi la sexualité est un thème peu abordé, du moins ouvertement, en littérature africaine. Notre objectif est de voir comment les écrivains africains traitent le domaine de la sexualité dans leurs ouvrages. Le fait que dans les langues africaines la sexualité ne se dit pas de manière explicite est déjà en soi une preuve que la matière est très délicate.

La situation de la femme est très problématique en Afrique parce que « la société impose des codes. La façon dont on mène sa vie est souvent due aux croyances ou aux convictions philosophiques ou aux convictions » de cette communauté (Zenith 2000 : 119). Dans ce chapitre, notre objectif est de présenter les moyens littéraires qui existent pour illustrer la sexualité de la femme africaine. Nous cherchons à savoir comment se manifeste la sexualité de la femme dans la littérature francophone tout en établissant si les stéréotypes de la femme africaine faible sont vrais ou s'il y a des femmes qui sont fortes et indépendantes. Pour parvenir à cet objectif nous analyserons plusieurs romans qui ont exploité de manière significative la question de la sexualité de femmes. C'est fréquemment par la sexualité que les femmes déterminent leur relation avec les hommes tout en assumant leur identité féminine.

La sexualité comme outil d'opposition est omniprésente dans la littérature africaine. Les écrivains analysent ce sujet sacré dans son contexte socioculturel. Au début de la littérature

francophone, la sexualité était une zone où il n'y avait pas beaucoup de femmes ; actuellement plusieurs femmes écrivent sur des aspects de la sexualité. C'est pour cette raison que notre corpus comprend quatre femmes écrivains et un homme.

Étant donné que l'analyse des critiques tend à occulter la sexualité féminine, selon Cazenave (1996 : 92), on conçoit davantage aussi à quel point l'apparence de Beyala tranche avec les règles de la bienséance littéraire, culturelle et linguistique. Dans l'écriture de cette écrivaine, la juxtaposition de deux femmes sert à souligner les extrêmes de l'expérience féminine. La femme résistante chez Beyala est forcément une femme qui ne reconnaît pas les limites imposées à sa sexualité par le patriarcat.

4.2. L'écriture de la sexualité : une expression de l'autonomie.

La sexualité se manifeste dans plusieurs manières dans les romans. Être capable d'assumer sa sexualité est une des conditions essentielles de l'indépendance féminine. Cela impliquerait donc que les femmes qui ne sont pas capables d'assumer leur sexualité ne seraient pas sûrement libérées. Obioma Nnaemeka écrit ce qui suit :

Les femmes écrivaines en Afrique font fréquemment une distinction entre l'amour et l'amitié ; l'amour représente pour ces femmes non seulement les liaisons sexuelles entre les hommes et les femmes dans le mariage et hors de celui-ci, mais également l'affection chaleureuse entre les femmes dans les unions polygames. (1997 : 176)

Chez Beyala, la sexualité n'a quelques fois pas de lien avec l'affection. Cependant les deux phénomènes sont différenciables. Les relations sexuelles ne se trouvent pas chez les couples mariés seulement mais aussi chez beaucoup d'autres couples non-mariés. En fait, il y a ceux qui croient que le mariage n'a rien à voir ni avec l'amour ni avec le désir mais c'est surtout un établissement exigé et voulu fréquemment à cause des profits matériels comme dans l'extrait ci-dessous :

- Qui est ce type ? demanda Blues.
- Mon fiancé, dit Shona comme une mauvaise blague.
- C'est un des trois pères de ton fils ?
- Presque
- C'est lequel de trois ?
- Aucun d'eux. Celui-ci s'appelle Houndette. Il est riche et il veut m'épouser.
- Tu l'aimes ?

- Ai-je le choix de l'aimer ou pas ? Il va s'occuper de mon fils et moi, tous les jours de la semaine. C'est mon secouriste, tu comprends ? (*LP*, 158)

Shona a déjà un enfant dont elle ne connaît pas le père. Elle va se marier avec un homme qui n'est pas le père de son enfant. Elle désigne cet homme qu'elle va épouser comme son « secouriste » (*LP*, 158) parce qu'il va lui donner l'argent. Beyala dépeint une société où les valeurs morales sont en décadence. Les jeunes filles n'ont plus de conscience envers les mœurs de la communauté. Shona va épouser cet homme dans un mariage de convenance. Il ressort du texte de Beyala que la société africaine moderne n'est plus concernée par la chasteté avant mariage. Ceci implique que l'objectif du mariage de convenance est pour des fins purement financières, matérielles ou politiques. Ceci est remarquable dans le contexte de Shona qui veut se marier pour échapper à la misère de son entourage et trouver un soutien financier dans son mari. Pour accentuer ce fait dans le même roman, Nanno dit à Bleus : « L'intimité sexuelle n'a rien à voir avec l'amour » (*LP*, 161). Ceci accentue le fait que les jeunes ne valorisent pas leurs corps. Ils peuvent coucher avec n'importe qui juste pour le plaisir de le faire comme ce que dit Franck à Bleus : « Allons faire l'amour, lui propose-t-il à brule pont » (*LP*, 175). Cela fait écho au fait que nous avons déjà évoqué ci-dessus que même les célibataires ont besoin des relations sexuelles. L'écrivaine vise à dénoncer cette pratique qui est répandue dans la population où les gens se comportent des manières désagréables contre les mœurs sociales. Beyala évoque aussi le principe de plaire et d'attirer l'homme pour vivre aux dépens de lui comme un système bancaire. À travers ces dénonciations, Beyala explore la société dans ses soubassements à la recherche de la définition d'une nouvelle éthique sur le plan de la sexualité. Dans *La Plantation*, Beyala met en avant une question primordiale, non simplement à la considération du personnage femme mais de la société en général. Elle s'intéresse à briser l'impasse dans laquelle la femme s'est renfermée.

L'amour pourrait être séparable de la sexualité étant donné que l'amour n'existe pas forcément entre les amoureux ; alors même qu'il y a amour platonique entre une mère et son enfant, par exemple. À la suite de Hastrup²⁵, le rôle de la biologie est très important dans la discussion sur la position de la femme dans la société afin de savoir à quel point la biologie détermine sa conduite sexuelle. La différence de sexe encourage sa conduite sexuelle.

²⁵ Cité dans Ardener (1978)

Suivant cette notion, les hommes et les femmes possèdent une conduite sexuelle divergente. Il est souvent affirmé que les hommes sont plus agissants et plus érotiques tandis que les femmes sont plus romantiques et désirent l'amour.

En Afrique, à cause de la religion et la tradition, l'intimité maritale et l'affection sont peu exhibées dans la communauté. De plus, pour quelques femmes le sexe est généralement tolérable strictement pour combler leur mari ou pour procréer comme le montre l'extrait suivant :

- Ce n'est pas normal qu'un père de famille responsable pense à des choses comme ça, dit sa mère. Il y a quelque chose qui ne va pas chez toi Patrick. Il faudrait que tu ailles voir un docteur.
- Voilà trois ans que j'attends, dit son père. Qu'est-ce que je t'ai fait ma petite Lorrie adorée ? C'est normal qu'un homme souhaite dormir avec sa femme, tout de même !
- On a déjà fait ce qui est nécessaire, rétorqua Lorrie. On a trois beaux enfants. Continuer maintenant serait de la sensualité perverse.
- Je suis ton mari et j'ai besoin de toi.
- C'est un péché de penser à ça, alors que c'est plus nécessaire. (*LP*, 210)

Dans cette citation le couple parle de l'insuffisance de leurs rapports sexuels. L'homme souhaite coucher avec son épouse mais elle croit que ce n'est plus nécessaire d'avoir une relation sexuelle avec son mari après avoir eu des enfants. Elle croit aussi que poursuivre la vie sexuelle serait la sensualité immorale, ce qui est une locution très négative sur la sexualité de l'homme, qui est pourtant un besoin normal selon la hiérarchie des besoins de Maslow (1943 : 370-396). Le personnage introduit la religion lorsqu'elle évoque que si l'homme continue de penser à coucher avec sa femme c'est un péché.

À travers ce couple, Beyala montre qu'il y a aussi les hommes qui ne reçoivent pas la satisfaction sexuelle de leurs épouses. Elle veut dénoncer cette pratique qui pousse les hommes à la promiscuité ou à commettre des violences sexuelles comme dans le cas de Patrick. Beyala réaligne les clichés en exposant la faiblesse des hommes quelques fois envers leurs conjointes au sujet de la sexualité. La transformation décrite par l'époux interpelle les changements de corps et d'esprit chez Patrick. Si le mari arrive à dire cela à son épouse cela veut dire qu'il ne peut plus supporter la situation et qu'il se plaint de cet état. Par la suite, la femme ne révère plus sa lamentation et son époux devient un ennui. Pour la première fois l'époux admet une dépendance indomptable sur sa femme.

L'écrivain a soulevé cette question étant donné qu'il s'agit d'un phénomène troublant en Afrique, lequel qui donnerait naissance à plusieurs effets non-désirés à cause du manque de rapports sexuels dans la vie conjugale. Ce commentaire s'étend également au contexte africain mais chez Beyala, par contre, ce qui est évident c'est le changement des fonctions où l'homme a le rôle passif, et il est faible pour ménager sa partenaire. La femme prend le rôle de poursuivante qui collectionne les conquêtes masculines. La femme contrôle la vie sexuelle du couple ce qui n'est pas évident en Afrique où c'est l'homme qui décide normalement la vie sexuelle.

Dans *Celles qui attendent*, il y a aussi manque de rapports sexuels entre Arame et son époux. Nous le voyons dans la citation qui suit :

Ce soir-là, elle avait senti l'élan en elle, elle aurait voulu lui passer un bras autour du cou, l'embrasser, le serrer très fort et partager avec lui la joie de savoir Lamine sain et sauf. Mais elle ne savait plus comment on fait ces choses-là, elle en avait perdu les automatismes et lui restait immobile de son côté, bloqué tout autant qu'elle. (CA, 158)

On le voit également dans la citation suivante : « Dans le noir elle fut surprise de sentir une main se poser doucement sur son épaule... » (CA, 158). Ce couple n'avait plus de relations sexuelles. C'est pour cette raison qu'Arame a été surprise de l'action de son époux car cela faisait longtemps. Normalement son mari « se tournait vers le mur » (CA, 158). Le manque de relations sexuelles peut créer des problèmes familiaux. Lisons ce que dit le texte concernant ce couple : « Cela faisait longtemps que leurs nuits conjugales étaient muettes et les rares fois où elles s'animaient, ce n'était que pour des querelles » (CA, 85). Le manque de rapports sexuels accentue également le manque de communication dans ce couple. Pour illustrer ce fait, Christian Ahihou pense que « par la pratique du silence comme moyen de communication, ces personnages se condamnent eux-mêmes, en plus des peines que leur impose déjà la société » (2013 : 40). La citation suivante montre un couple qui se querelle au sujet du sexe :

- Ce n'est pas pour le poisson que tu y cours, mais pour les pêcheurs ! salope ! Et puis je m'en fous ! Vas-y ! Va faire ta catin, j'ai l'habitude.
- N'importe quoi ! s'exaspéra Arame. Tu ne sais même plus quoi faire d'une croupe nue et tu te permets d'être jaloux. (CA, 105)

Même s'il n'y a pas de relations sexuelles entre ce couple, quand la femme sort de la maison le mari est jaloux en croyant que sa femme partagerait le lit avec les pêcheurs.

On lit dans le roman qu'« Issa et Lamine passaient d'une amourette à l'autre, se volatilisèrent dès que les sentiments menaçaient de les ligoter au pied du lit d'une belle Espagnole » (CA, 207). Issa et Lamine ont utilisé leurs corps afin de s'en sortir en Espagne étant donné qu'ils n'avaient pas de papiers et du travail. Pour accentuer ce fait, un peu plus loin le personnage de Lamine dit ceci : « Et puis, si j'avais eu un enfant chaque fois que je t'ai trompée en Europe, franchement, j'aurais ramené de quoi peupler ce village ! Mais comme tu vois, je n'ai ramené personne parce que là-bas, c'est contraception avant fornication » (CA, 269).

Selon le sondage de *Demographic and Health Surveys* de 1996-2001, « les pays africains avaient moins de rapports sexuels dans leurs mariages » selon Göran Therbon (2004 : 214) (Notre traduction de « In the 1996-2001 round of Demographic and Health Surveys, African countries had less sexual activity within marriage »). Ceci serait une pratique contre laquelle les écrivains luttent étant donné qu'elle augmente la promiscuité quand les maris vont chercher le sexe ailleurs. La citation ci-dessus montre que les écrivains dépeignent une situation relative à la vie réelle.

Ce fait au Zimbabwe a donné naissance au terme « small house » qui désigne une maîtresse. L'époux a une amoureuse qui habite loin de sa maison conjugale mais ce fait ne garantit pas sa sécurité envers les maladies sexuellement transmissibles qu'il peut attraper à tout moment. Chez Dongala, il y a des femmes qu'on appelle « deuxième bureau », ce qui désigne une concubine d'un homme marié. Mais elle sert pour passer le temps et pour relaxer. Dongala décrit ce phénomène comme une exploitation dégradante du corps de la femme. Dongala veut rompre cette opinion selon laquelle la fonction du « deuxième bureau » est libérale dans la mesure où en gardant leur liberté les maîtresses profitent des droits du mariage sans être soumises aux contraintes d'un mariage.

Dans *Amours cruelles beauté coupable*, la narratrice fait savoir que Karim « se sentait seule et qu'Imaan était de moins en moins présente. Il avait envie de prendre juste un peu de bon temps et comme entre hommes ils se comprenaient, de coucher avec elle si l'occasion s'était présentée » (AC, 88). Un peu plus loin, la narration met en évidence ce qui suit :

Comment il avait commencé à se sentir peu à peu détaché d'Imaan, de son besoin de réconfort, qu'il n'était qu'un homme et qu'il y avait des choses qu'il ne pouvait faire avec

Imaan et que parfois, il en ressentait le besoin, mais que cela ne remettait pas en cause les sentiments qu'il éprouvait pour elle. (AC, 89)

Karim n'était qu'un homme et d'un point de vue physique, il avait des nécessités qui, par rapport à son âge et sa génération, paraissaient tout à fait justifiés. La narratrice révèle que « les escapades de Karim étaient devenues routinières et Imaan avait fini par fermer les yeux en disant que, dans tous les cas, ils étaient faits l'un pour l'autre » (AC, 95). Il était libre pour montrer sa sexualité, même Imaan « était convaincue qu'il ne faisait que s'amuser ailleurs et qu'elle était la future femme qu'on gardait et surveillait attentivement du coin de l'œil » (AC, 95). Quand Karim assume sa liberté sexuelle, Imaan ne s'inquiète pas étant donné qu'elle se plie aux attentes de la société que les hommes peuvent avoir des relations multiples alors que la femme doit rester chaste pour son mariage. Abdou dit à Imaan :

Tu sais, on peut bien s'amuser toi et moi. Tu es très belle. Tu peux venir chez moi incognito, car j'ai des appartements isolés dans la villa et en plus c'est à côté de la piscine. On peut se faire un bain de minuit et passer le reste de la soirée dans mon grand lit. Tu verras, ça peut être très ... humn. (AC, 24)

Selon cet extrait, il parlait du sexe en tout banalité comme s'il s'agissait uniquement d'un jeu. L'écrivaine désire aviser la communauté comment la nouvelle génération se comporte dans la vie sexuelle.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, Méréana, comme fille du pasteur, devait se comporter selon l'éducation reçue de son père ; mais quand elle est allée chez Tito, elle s'est laissée aller. L'écrivain dévoile que « baisers, caresses. Difficile à croire, mais c'étaient les premiers baisers que vous échangeiez depuis votre rencontre le jour du bal. Tu te laissais faire pour la première fois de ta vie » (PG, 126). L'écrivain divulgue que la naïveté de la part de la fille peut amener beaucoup de problèmes.

Dans *Celles qui attendent* Arame dit :

Lamine ! Dieu m'empêche de savoir où tu as passé la nuit ! Lamine, je sais que tu es en âge de vouloir certaines choses, mais veille à ce que tout se passe correctement. Si tu fréquentes une fille, nous devons entreprendre les bonnes démarches, avant... avant que le Diable ne s'en mêle. (CA, 95)

L'auteur souligne le fait que la société dirige la vie des villageois. Ils doivent mener leurs vies selon les exigences de la communauté.

Certaines femmes utilisent aussi les relations sexuelles comme instrument pour sortir de quelques situations. Ces femmes savent la puissance que le sexe leur donne, et elles n'hésitent pas d'en profiter. Elles sont également au courant de besoins physiques des hommes et par conséquent elles se servent de leur sexualité comme un atout puissant qui leur permet de gagner ce qu'elles désirent. On peut considérer ces femmes comme des femmes libres parce que généralement ce sont des célibataires qui peuvent choisir leurs partenaires. Ce n'est pas souvent le cas si elles considèrent les relations sexuelles seulement comme procédé et non pas une fin en soi. Dans *Celles qui attendent*, Arame en parlant avec son amie Bougna dit :

- Mon fils, tu te rends compte ? Il a dit mon fils !
- Mais oui, et il a raison ! C'est son fils, non ? Plaisanta Bougna, qui était au courant de toutes les avanies de leur vie conjugale. (CA, 126)

Lamine n'est pas le fils de Koromâk, Arame a trompé son mari qui ne pouvait pas avoir des enfants. Dans *La Plantation*, les femmes possèdent un atout essentiel parce qu'elles sont dans la situation où elles peuvent défaire le jeu des hommes. Le recours aux enjeux sexuels menace le procédé politique. Ainsi Beyala décrit la capacité sexuelle d'une femme comme un instrument qui peut détruire un pays entier. L'exemple suivant montre la force de ce pouvoir sexuel :

- C'est à cause de cette petite-là. Comment s'appelle-t-elle déjà ? demanda le Président en fronçant ses sourcils.
- Blues, mon Commandant. Blues Cornu. Ce n'est pas ça mon commandant. C'est ton bonheur qui me donne des émotions.
- J'aime mieux ça, dit le Président. Parce que les histoires des fesses peuvent ruiner la détermination d'un homme. (LP, 359)

D'un autre côté on peut penser que les hommes sont faibles et se plient facilement à ce charme sexuel de la femme. On croit également à la nature impérative des besoins sexuels d'un homme.

Sachant que la sexualité reste le domaine unique dans lequel les hommes sont encore en sollicitation à leur égard, les femmes utilisent cette puissance sexuelle qu'elles possèdent afin de sortir l'assujettissement dans lequel la société les retient. Selon Beyala, « les femmes s'approprient donc leurs corps comme stratégie de libération vis-à-vis de l'homme ou encore comme affirmation de liberté sexuelle, d'indépendance économique et affective »

(2003 : 41). Les protagonistes dans *Seul le Diable le savait*, Megri, Bertha et Laetita montrent absolument ce fait. La séduction du sexe féminin se note chez elle comme un mouvement d'infraction des codes courants. Voilà ce que dit Megri, la fille de Dame Mamman « quand Mamman disait qu'avec ses fesses elle pouvait renverser le gouvernement d'un pays. Je pensais que Dame Mamman aurait pu changer l'ordre international » (Beyala 1990 : 156).

On constate que les aventures migratoires des époux émigrés dans le roman *Celles qui attendent* sont inspirées par les prouesses sexuelles à tel point qu'il est certain d'y voir des aspects de la prostitution. Il est ironique et hypocrite que les villageois mettent la pression de l'abstinence sur les femmes des immigrants. Ils pensent que les corps des femmes appartiennent à leurs maris. Lorsque Daba est enceinte par son ancien fiancé, Bougna ne tarde pas à trouver les mots pour la qualifier tantôt de « sorcier, Diable, bosse, Zébu, pelage » (CA, 249). Mais l'époux de Daba, au contraire paraît s'illustrer dans ses escapades sexuelles qu'il considère comme son « sport favori » (CA, 235). Les réponses des villageois à son retour en compagnie de sa nouvelle famille européenne illustrent cette fausseté : « Au lieu de lui reprocher de son immense trahison, on l'examinait, l'évaluait, l'admirait, ainsi qu'on se laisse ébahir par ceux qui ont marché sur la lune » (CA, 258). Ils l'ont accueilli comme héros malgré la preuve flagrante de sa prostitution. Diome éveille la conscience du lecteur en soulevant cet aspect de l'hypocrisie de la société où la mariée doit rester fidèle à son époux mais l'époux peut faire des exploits sexuels car la tradition lui permet d'avoir plus d'une femme. En Europe, Issa et Lamine « s'adonnaient aux amours de circonstance » (CA, 268). Cela implique qu'ils « se procuraient » des femmes tout au long de leur séjour en Espagne. Ils ignoraient le SIDA et ses effets. Dans une Afrique postcoloniale, Diome montre l'inaptitude des gouvernements à relever les défis que pose la mise en place de méthodes durables pour contenir ou au moins pour ralentir, les effets liés à la pauvreté tels que la promiscuité.

L'œuvre de Diome montre que dans un mariage polygame, la sexualité est utilisée comme instrument pour frustrer les autres coépouses. À l'arrivée de Bougna « Wagane négligeait ouvertement sa première épouse » (CA, 44). La sexualité est aussi exploitée comme dispositif de revanche. Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, l'extrait qui suit montre l'envie de se venger sexuellement contre l'époux de Fatoumata : « Et si tu l'humiliais à son

tour » (*PG*, 205), Méréana conseille son amie Fatoumata d'abaisser son mari lors de sa grossesse contractée d'une liaison adultère. Elle croit que son mari ne devrait pas s'en sortir aussi facilement après toutes les tortures physiques et morales qu'il lui avait fait subir en disant qu'elle était stérile. Dongala cherche à montrer que l'infertilité se trouve aussi chez l'homme bien qu'en Afrique c'est la femme qui est toujours accusée de stérilité.

On peut lire l'extrait qui suit : « Il avait joué au mari fidèle et respectueux pendant une semaine, puis il t'avait menacée d'aller chercher ailleurs si tu ne lui céda pas... C'était la première fois que tu lui refusais la chose » (*PG*, 81-82). En refusant à son époux une relation intime, Méréana voulait montrer son indignation vis-à-vis de l'infidélité de son mari. Plus son mari insistait, plus elle résistait de concéder à son désir. Son mari utilise le sexe comme outil de menace que si la femme ne satisfaisait pas ses besoins il irait chercher la satisfaction hors du foyer. L'écrivaine écrit sur la sexualité afin de mettre en garde le lecteur contre des abus sexuels dont il peut se trouver victime. Ensuite, l'écriture cherche à montrer les dangers que cachent les rapports sexuels non contrôlés. On présume que la famille, devrait être une cellule de base de l'éducation sexuelle pour les jeunes car l'inaptitude et la curiosité pourraient avoir des conséquences néfastes. Nous pensons que la romancière utilise son écriture de la sexualité pour dire aux parents qu'il est temps pour la société africaine de sortir les questions qui se ramènent au sexe et le vocabulaire sacré afin de l'écrire dans le répertoire de l'éducation commune des enfants pour que ces derniers soient sensibilisés sur les risques liés à la sexualité.

4.3. La nourriture et la sexualité

La nourriture et l'activité sexuelle figurent parmi les aspects fondamentaux de la vie. Étant un besoin essentiel, si on ne mange pas on meurt. On peut dire qu'il en va de même de la sexualité car, au niveau de l'écriture, l'absence de la sexualité pourrait entraîner la mort par l'absence de procréation.

Le sexe et la nourriture sont deux activités primordiales qui garantissent la survie de l'humanité. Ils se trouvent intimement liés dans l'imaginaire populaire, qui illustre de ce fait la juxtaposition du saint et du laïque, de l'innommable et du nommable. Produit d'une culture métissée, le champ littéraire africain parcourt fréquemment les rapports entre la sexualité et l'alimentation. Dans son ouvrage sur le mythe de la mère brûlante dans les

traditions verbales africaines, Denise Paulme (1976), affirme que les normes patriarcales sont à l'origine de ce mythe et soutient aussi que dans la plupart des langues, les expressions qui désignent la copulation et la consommation peuvent s'entendre l'un pour l'autre. On comprend ainsi l'assimilation fréquente entre les rapports intimes et l'alimentation.

En effet, dans le roman *La Plantation*, Rosa déclare à Blues que Franck « ne mange pas deux fois le même repas » (*LP*, 101). À travers cette citation le personnage vise à montrer que Franck Enio couche une fois seulement avec une femme. La narration présente Franck comme un « amant fast-food, consommable et jetable » (*LP*, 102). Ceci implique que Franck a plusieurs partenaires sexuelles et il ne passe pas beaucoup de temps avec une même femme. Au sujet d'Erwin, la narration mentionne qu'il « s'en allait jusqu'à payer un morceau de la case d'une telle domestique pour satisfaire sa boulimie sexuelle » (*LP*, 101). Le mot « boulimie » suggère la gastronomie. Dans *Celles qui attendent* la grand-mère de Coumba lui conseille ce qui suit : « Pour garder un homme, il faut le tenir doublement par le ventre » (*CA*, 233). Elle souligne le fait que la consommation est étroitement liée à la sexualité. En disant « doublement », elle fait allusion à la nourriture et au sexe. De ce fait quand Issa revient de l'Occident, c'est par le sexe que Coumba tente de garder son immigré qui est de retour au village. Le texte le dit explicitement de la sorte : « Le sexe et la nourriture, c'est avec ça qu'elle comptait retenir son émigré de retour... » (*CA*, 234). Elle voulait suivre les conseils de sa grand-mère.

4.4. Écrire la prostitution

Dans le roman *Celles qui attendent*, des hommes prostitués comme Issa et Lamine, existent au sens plein du mot. Issa et Lamine baladent dans la ville de Barcelone à la recherche d'un logement, ils se heurtent à la dure réalité, et un compatriote qui lui tient les propos suivants :

Sans papiers, vous n'aurez pas d'emplois déclarés et sans emploi déclaré vous ne pourrez jamais prendre un logement dans ce pays. Alors soyez malins, évitez les flics, bossez au noir pour la gamelle, continuez à vous battre pour la paperasse, mais si vous le pouvez, trouvez-vous des copines pour vous héberger, surtout si vous réussissez à leur passer la bague au doigt vous serez sauvés. (*CA*, 234)

Persuadés qu'ils sont à leur possibilité de survivance, Lamine et Issa prennent conscience qu'ils possèdent des avantages et des charmes de leur jeuneuse dans leur entreprise d'incorporation dans cette terre étrangère. Le narrateur révèle ce qui suit :

Ils avaient l'habitude de soigner leur apparence, mais n'avaient jamais usé de leur corps comme d'un appât. Pourtant leur objectif fixé, ils se mirent à cultiver toutes les attitudes qui les rendaient naturellement séduisants. Ils constatèrent très vite que les clichés colportés à travers l'Europe depuis des siècles au sujet de la virilité noire, les rendaient irrésistibles auprès de la gente féminine. (CA, 235)

C'est ainsi que s'arrange la vie des deux garçons à l'étranger, elle est à nouveau dépendante de la figure féminine. Ils se sont prostitués pour pouvoir s'installer en Espagne. Issa avoue à Daba ses escapades en Occident en tenant, comme nous l'avons déjà dit, les propos suivants : « Si j'avais eu un enfant toutes les fois que je t'ai trompée en Europe, franchement j'aurais ramené de quoi peuplé ce village » (CA, 269). Diome accentue ce fait non seulement pour défendre la femme, mais aussi pour démontrer que les hommes sont capables de faire la prostitution lorsque les conditions les permettent. Dans son livre *Femmes rebelles*, Cazenave fait une étude complète des différents modèles et activités de la prostituée dans les romans de Beyala et elle témoigne que cette écrivaine, « contrairement » aux hommes écrivains, maintient les similitudes entre les prostituées et les autres femmes et non pas leurs différences. La prostituée paraît comme une figure positive malgré sa fonction subversive.

Chez Beyala, la prostituée n'est pas forcément une victime, mais elle nous est représentée comme une femme puissante qui, à un certain moment, est capable de prendre conscience de son pouvoir et saisir sa revanche sur son client. La prostituée utilise sa situation marginale à son profit pour décliner la sujétion et se délivrer de l'autorité sexuelle. Ce statut lui permet, par exemple, d'ébranler la structure conjugale et de posséder plus de droits que la femme mariée. Beyala veut présenter comment la prostituée arrive à récupérer son corps et son indépendance, de la manière dont Rangira conçoit cette vision du monde (1997 : 88). Shona dans *La Plantation* s'est prostituée à tel point qu'elle ne savait pas le père de son enfant. Elle le dit elle-même dans le texte de la sorte :

- Je n'en sais rien, moi, dit Shona. Peut-être Honguro ? Peut-être Bougananga ? Mais à y regarder de plus près – et elle fixa intensément le bébé, il ressemble assez à Tchunos. Le nez écrasé, les mêmes lèvres sensuelles, les mêmes cheveux fins qu'on a envie de caresser.
- Les trois sont ses pères alors ? demanda Bleus incrédule. (LP, 55)

La conversation ci-dessus montre que pour Shona c'est par l'homme que son succès arrivera. Donc, attirer l'homme afin de gagner un soutien financier devient son objectif

indispensable. Le roman de Beyala montre que les hommes pensent que les prostituées sont spéciales parce qu'elles sont toujours prêtes et disponibles. Ils imaginent qu'elles leur donnent l'amour quand leurs femmes ne peuvent ou ne veulent pas le faire. Ainsi ils confondent le sexe avec l'amour. En recourant au personnage de la prostituée, Beyala met en place une éducation qui s'intéresse aux femmes et aux filles pour qu'elles valorisent leurs corps. Elle utilise aussi la prostituée comme dispositif de critique politique. Mais la critique « n'est pas orientée vers le colonisateur ou la minorité au pouvoir mais elle s'oriente vers toute la société africaine » comme le dit Cazenave (1996 : 92).

La prostitution est la profession la plus vieille et aussi la plus contestée dans la société. Pour les prostituées elles-mêmes, il s'agit d'un métier et non pas d'une distraction. Le thème de la prostitution est aussi fréquent dans les romans africains. La prostitution exprime les conséquences reliées indirectement au colonialisme. Regardées comme malpropres, les prostituées sont une catégorie des personnes ambiguës dans la société. Leur travail n'est pas seulement une tâche cependant c'est une façon d'exister qui marque toute la personne et la rend infâme. La littérature africaine montre que la prostitution ne se limite pas uniquement aux femmes ; mais qu'il existe aussi des hommes prostitués.

4.5. Le lesbianisme

Le lesbianisme est un autre aspect de la sexualité qui se manifeste à travers le roman *La Plantation* de Beyala. Le lesbianisme est souvent vu comme les étranges dispositions naturelles de la sexualité. Le lesbianisme paraît fréquemment comme conséquence ou succession de l'attachement que nous voyons chez Fanny et Caroline dans *La Plantation*. À ce sujet, voici ce qu'on lit dans le texte : « Les deux filles sont non seulement des amies mais aussi passionnées l'une de l'autre, bien qu'elles le cachent à leurs familles » (*LP*, 113). Étant donné que le Zimbabwe est un pays très traditionaliste, il est inacceptable, d'après le texte, de voir deux filles amoureuses. C'est cela qu'on lit dans ce passage :

Fanny était heureuse et cela se voyait aux perles de ses yeux, qu'on aurait pu porter en boucles d'oreilles. Parce qu'avec Caroline, tout se passait sans alambic. Elle avait bien essayé quelques hommes, mais aucun n'avait réussi à lui procurer assez de plaisir pour faire danser ses paupières. (*LP*, 113-114)

Suivant la pensée de Hastrup (1978 : 58), le lesbianisme est un procédé qui consiste à arrêter les hommes à interagir dans la sexualité des femmes. De ce fait, les femmes ont l'autonomie de choisir librement leur partenaire. Selon la *Revue internationale de nouvelles questions féministes*, la femme refuse toute dépendance sur l'homme. Monique Wittig dans sa « pensée straight » (1980 : 45-53) croit que les lesbiennes ne sont pas des femmes car les femmes sont définies par leur dépendance sur l'homme pour leur satisfaction sexuelle, alors que les lesbiennes peuvent combler cette lacune sans l'aide de l'homme. De ce fait, il va sans dire que les lesbiennes ne sont pas des femmes.

Il est intéressant de remarquer que la romancière n'a pas dépeint la situation réelle au Zimbabwe par rapport au lesbianisme étant donné qu'au Zimbabwe le lesbianisme est interdit par la loi. À titre d'illustration, nous prenons le cas de Sikhanyisiwe Ngwenya qui a déclaré publiquement être lesbienne lors du processus de la conception de la nouvelle constitution du pays. Sa famille l'a rejetée et elle s'est exilée en Hollande. Malgré les appels pour légaliser l'homosexualité, il est évident que l'Afrique du Sud est le seul pays africain qui a inclut dans sa constitution de 1996 toute prohibition de ségrégation due à l'orientation sexuelle. En 2006, l'Afrique du sud est devenue le premier État africain à authentifier l'alliance civile et le mariage homosexuel et lesbien comme l'attestent Steyn et Van Zyl (2009). Il est certain que dans beaucoup des pays africains une telle constitution tardera à venir. Dans le roman de Beyala, Caroline accentue ce fait en suggérant à Blues de s'en fuir avec elle pour se marier en Hollande étant donné que le mariage homosexuel n'est pas encore autorisé sur le sol zimbabwéen.

- Et si on se mariait ? demanda Caroline.
- Qu'est-ce que tu racontes ?
- On pourrait s'enfuir en Hollande, retoqua Caroline en levant vers elle ses yeux de poupée.
- Les mariages homosexuels y sont officiellement célébrés devant Dieu et les hommes. Je t'en supplie mon ange. (LP, 229)

Fanny prend conscience de la vérité qu'elle ne peut pas se marier avec Caroline au Zimbabwe. Le lecteur avisé pourrait entrevoir, sous la peau de Caroline, un effort de Beyala de représenter artistiquement la réalité du pays, notamment la vie de Sikhanyisiwe Ngwenya. L'orientation sexuelle de cette dernière et le choix de son pays d'exile le Pays-

Bas dévoilent suffisamment la correspondance entre le masque littéraire et son référent social.

L'analyse du corps lesbien met en avant le tabou qui entoure ce système sexuel tout en étudiant les différentes pratiques de construction et de conception du procédé sexuel. Les communautés africaines sont hétérosexuelles et s'objectent à l'homosexualité. Pour l'écrivaine, écrire un discours lesbien dans un entourage si opposé est un acte trop osé. Eu égard à cette condition délicate, les romanciers sont obligés de repérer une voix narrative qui formulera une aspiration prohibée tout en reconnaissant la nature inévitable de l'hétérosexualité.

Selon de Beauvoir²⁶, « la sexualité féminine peut s'exprimer autrement qu'à travers un rapport avec l'homme...c'est la voie de l'homosexualité par laquelle elle tente de concilier son autonomie et la passivité de sa chair ».

4.6. Une lecture de la violence sexuelle

La violence sexuelle consisterait à obliger quelqu'un à supporter, à réaliser ou à exécuter des actes sexuels sans son consentement. La littérature montre que quelques fois le domicile n'est pas un abri de tranquillité. La violence sexuelle est une infraction périlleuse qui entraîne avec elle de graves effets sur la victime. Elle peut changer la vie sexuelle en lui causant de la peine et du tourment. Ces effets peuvent effrayer la victime pour le reste de sa vie. La violence sexuelle sur les femmes se fait sous des formes variées, qui s'étendent de l'attitude offensive jusqu'au viol.

Après les funérailles de sa sœur, Tito sollicite Méréana de lui remplir son obligation matrimoniale, c'est-à-dire de faire des rapports sexuels. Cependant elle lui ordonne de porter une capote. Elle craignait le risque d'attraper la maladie comme sa sœur. Par cette représentation de la vie sexuelle, Dongala serait en train d'encourager les femmes à connaître leurs droits et à être déterminées à se protéger contre les maladies sexuellement transmissibles. Le texte offre ainsi un moyen d'inciter les femmes à utiliser des précautions pour se défendre. Il expose aussi les difficultés qu'ont les couples sur le plan de la santé sexuelle. Méréana est allée se réfugier chez sa tante étant donné que la femme ne peut pas recourir à la police ni à la justice pour intervenir dans les différends familiaux. Dongala, à

²⁶ Cité par Joachim de Dreux-Brézé (2006)

travers ce récit, voudrait montrer au lecteur la position difficile dans laquelle les femmes se trouvent. Elles n'ont pas où aller pour se réfugier mais elles sont obligées de satisfaire les besoins sexuels des maris, même au risque de leur vie comme dans le cas de Tamara. Dans ce cas précis, Tamara est morte lors des escapades sexuelles de son époux qui a fini par attraper le virus du SIDA et de contaminer sa femme par la suite. Selon le texte, dans la tradition africaine une femme ne peut jamais refuser de satisfaire le besoin sexuel de son époux.

L'écrivain, à travers cet exemple du texte, stigmatise les actes injustes qui mettent les femmes africaines en danger. Dongala use son roman comme dispositif de lutte contre les abus de toutes formes et particulièrement les violences sexuelles de toutes sortes que les femmes subissent en Afrique. Il les raconte pour que le lecteur s'en rend compte afin d'influencer d'une manière ou d'une autre les habitudes de sa société. La narration dévoile l'extrait qui suit : « Mais après ce qui était arrivé à ta sœur, échaudée, tu ne pouvais pas te laisser assassiner bêtement par un mari » (*PG*, 32).

Le viol est l'un des types d'anomalies sexuelles les plus dénoncés en littérature africaine. Chez Beyala, la femme est devenue un objet de passe-temps et d'amour. À ce sujet Gallimore dit ce qui suit : « L'acte de viol permet à l'homme de jouir des rapports sexuels sans que la femme n'éprouve ni le désir, ni le plaisir » (1997 : 94). Au cours de l'action de viol, l'homme s'amuse en éprouvant du bonheur au détriment de la femme. Par comparaison, les femmes violées chez Beyala ont une réaction différente par rapport à celles dépeintes par Dongala et Diallo. Chez Beyala, les femmes se révoltent pour établir une rupture définitive avec leur tyran. Chez le même auteur, dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba tue son assaillant. Par contre, chez Dongala et chez Diallo, les victimes de viol sont passives. Imaan est trop jeune et effrayée pour agir autrement. La narration présente la citation qui suit : « Il y arriva sans difficulté et vola à Imaan ce qu'elle avait de plus cher » (*AC*, 98). Elle a hurlé de mal pourtant ayant essoufflé par la bouche monstrueuse de Bouba sur la sienne, elle a fermé les yeux et a pleuré calmement. Bouba ne se sent pas coupable de cet acte car en la laissant, il dit sans émotion les mots suivants : « Je t'ai eue » (*CA*, 99).

Pour bien critiquer l'acte de viol, et disculper par conséquent le personnage féminin, Dongala dépeint l'innocence de la victime en la présentant au lecteur comme « vierge ». La narration avance l'extrait qui suit : elle [Batatou] s'était évanouie et saignait également du

vagin ...aucun homme ne l'avait touchée auparavant » (*PG*, 343). L'auteur multiplie une gamme de protections à l'endroit de la victime. Elle est tombée enceinte lors de cet épisode de viol et elle a enfanté des triplés. Batatou ne possède pas le courage pour défier son agresseur qui est un soldat de l'armée nationale. L'évocation d'un soldat, signe de la militarisation du crime, démontre les rapports des forces où la victime est d'avance condamnée à perdre devant un homme qui, selon sa profession est habitué à manier les armes. Imaan, comme Batatou, tombe enceinte, toutes les deux ont ainsi des cicatrices de ces actes cruels pour le reste de leur vie.

Zizina est aussi violée par son professeur. On peut lire ce qui suit : « Elle te révéla qu'elle avait une fille, un peu moins âgée que toi, qui avait été renvoyée de l'école à cause d'un abus sexuel de la part de son professeur » (*PG*, 67). L'écrivain analyse la violence sexuelle parce qu'en Afrique ces actes de violence sont monnaie courante. Baldi et Mackenzi (2007 : 78-93) révèlent que des recherches réalisées en Sierra Leone ont exposé que la paternité en soi n'apporte jamais des effets négatifs sur le rapport d'une mère et son enfant.

Selon un rapport présenté au Conseil de Sécurité des Nations Unies par Margot Wallström, des centaines d'armées ou de milices sont citées d'avoir perpétré des viols, notamment l'Armée de Résistances du Seigneur (ARS) en Uganda, en République centrafricaine et au Soudan du Sud, des troupes renforcées ainsi que les forces armées en Côte d'Ivoire, les Forces armées de la République Démocratique du Congo (RDC). (L'ONU, 2014).

Eu égard à ces représentations, on peut en déduire que les écrivains se battent contre des systèmes qui ne protègent pas la femme. Ils parlent au nom des femmes faibles pour lutter contre ces abus d'autorité. Il est ironique que les soldats qui sont censés protéger les citoyens violent ces femmes impuissantes. Chez Dongala, un des militaires a « forcé son sexe dans la bouche d'une femme » (*PG*, 342). Suivant le point de vue de Gallimore, il va sans dire que « le viol par fellation est non seulement une façon humiliante de soumettre la femme à ses désirs, mais c'est aussi le viol de tout discours émanant de la bouche de la femme » (1997 : 93). La violence initiale subie par la femme se modifie en puissance émancipatrice quand elle mord l'homme. Bien qu'elle entraîne sa disposition à agir à travers cette scène, l'écrivain l'utilise cependant pour illustrer la potentialité d'une révolte et d'une délivrance de la femme violée. Les effets de la violence vont au-delà de la santé et du bien-être d'une personne pour influencer le bonheur des communautés intégrales. En les

montrant aux yeux de tous, l'objectif des romanciers est sensibiliser le public sur la situation réelle qui se passe dans la société africaine d'aujourd'hui.

L'œuvre de Dongala montre que la femme qui est victime de viol n'est pas protégée par sa société. Selon la narration, après le mariage quand le mari d'Adama a appris qu'elle avait été violée, il l'a chassée du foyer conjugal (PG, 344). Dongala évoque cette coutume qui ne protège pas les victimes de viol ni les prend en charge. L'écrivain veut présenter au lecteur l'intensité de la peine infligée à la femme tout au long des siècles. Par contre, cette écriture de la violence n'a rien à voir avec un désir sexuel naturel. La littérature décrie haut et fort ce qui est en rapport avec la domination, l'assujettissement et l'exploitation intentionnelle de l'autre.

Dongala montre à travers son œuvre que la société dans bien des cas ne protège pas la victime de viol ; bien au contraire, elle la culpabilise davantage. De la radio dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, on entend parler d'une jeune fille somalienne de treize ans qui « avait été violée par trois hommes alors qu'elle était en route pour rendre visite à sa grand-mère » (PG, 371). Quand elle est allée se plaindre, on l'a accusée d'adultère et on l'a assassinée. Cette société islamique ne protège pas les droits des filles. Dongala résilie cette société qui ne voit pas de mal dans les actions des hommes mais qui incriminent de plus en plus les femmes.

Pour accentuer le manque d'intégrité et de responsabilité de la société, Beyala s'attaque même aux parents qu'elle considère et décrit comme violeurs (LP, 191). Une telle accusation contre Patrick dans *La Plantation* laisse le lecteur entrevoir la culpabilité de tous les hommes, car Rosa est violé par son propre père. Voyons ce que Patrick propose à sa fille : « T'es belle, ma mignonne, belle et généreuse. Pas comme ta salope de mère... aujourd'hui je vais te faire découvrir les magnifiques énigmes de la vie » (LP, 191). Cette critique acerbe de l'homme en général serait due au fait que plusieurs cas de viol ont été signalés dans beaucoup de pays en Afrique. Par exemple, une étude récente, commandée par Action Aid International Nigeria en 2004, démontre que les premiers mariages et les grossesses précoces ne sont pas rares au Nigeria. Selon ce rapport, ceux-ci prennent généralement un caractère forcé car ils sont pris en charge par des mouvements et des normes culturelles qui permettent le mariage des mineurs. Le viol est fortement sous-estimé au Nigeria en raison de la stigmatisation. Il est important de noter que plusieurs femmes sont violées dans le

Delta du Niger par les troupes fédérales au cours de missions de maintien de la paix. Ce rapport indique que les personnes mêmes qui ont la responsabilité de protéger les citoyens trahissent cette confiance selon Maticka-Tyndale *et al* (2007 : 183-186).

Par définition, et selon la déclaration des nations Unies de 1993, la violence sexuelle comprend « tous les actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée ²⁷ ».

4.7. Étude d'un cas : le mariage forcé

Un mariage forcé est toute alliance qui peut être civile, spirituelle ou traditionnelle arrangée par la famille où l'un de deux conjoints, parfois les deux, a enduré des compressions et ou des contraintes, morales ou physiques, afin de les y obliger. Il est évident que le mariage forcé détruit la vie de nombreuses femmes, des adolescentes jusqu'aux femmes plus âgées. Au Togo, par exemple, la fille est donnée en mariage autour de l'âge de 14-15 ans après un rite initiatique de préparation au mariage forcé. Le fondement de cette pratique est que les parents sont empressés de marier leur fille vierge avant que sa sexualité ne s'éveille. Le second souci est de l'habituer aux principes de soumission et de subordination à l'époux. Dans le roman de Diome, *Celles qui attendent*, nous sommes témoins au mariage contraint d'Arame à Koromâk. Le texte donne les propos qui suivent : « Elle avait à peine atteint sa dix-huitième année, lorsque, sans la consulter, on accorda sa main à Koromâk, un monsieur du même âge que son père » (CA, 15). Il est à noter que la famille d'Arame n'a même pas pu la solliciter avant cette union. Diome expose l'injustice faite aux femmes au nom de la tradition. Elle estime aussi que la pauvreté qui règne en Afrique pousse les gens à envisager des moyens, mêmes les plus inhumains, pour s'en sortir. Les parents d'Arame l'ont pressée à épouser Koromâk en croyant que sa vie s'améliorerait après son mariage étant donné que Koromâk s'était déjà établi. Diome veut combattre cette croyance qui existe dans la société africaine. À travers ce récit, Diome annonce que si la tradition et les coutumes ne respectent pas le bonheur des femmes, il y a la nécessité d'arrêter des mœurs qui ne servent qu'à nier la liberté des jeunes filles, notamment en détruisant leur futur dans des unions conjugales

²⁷ Sans page, article en ligne, voir le lien dans la bibliographie

imposées. Prenons le cas de la sœur d'Adama qui a été poussée à se marier à un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Voici ce que dit le texte : « Elle avait quatorze ans quand mon père l'a mariée à un vieux de quarante ans » (PG, 347). À quinze ans elle est tombée enceinte et pendant l'accouchement elle a vécu une expérience terrible pendant quatre jours. Finalement elle a accouché d'un mort-né à cause des complications qu'elle avait subies. Par cette description, Dongala cherche à sensibiliser le lecteur sur une situation qui existe en Afrique mais dont personne ne parle. L'auteur se sert de l'âge faible de la jeune mariée pour donner plus d'effet à son récit.

Les mariages concertés d'enfants font partie des procédés traditionnels qui sont nuisibles à la santé des enfants. Ce mariage est une violation des droits humains, car cet acte prive aux jeunes filles de se disposer entièrement de leur corps et de décider de leur vie sexuelle. Cette pratique est ainsi absolument contradictoire au fondement du mariage qui est par définition une alliance de deux personnes.

Fatoumata Keïta dans *Sous fer* évoque également le mariage forcé. À travers Fata et sa fille Nana, la romancière dépeint les coutumes en rapport avec des mariages qui assujettissent les femmes dans certaines cultures en Afrique. Le père de Fata lui tient les propos suivants :

D'ailleurs, tu n'es pas sans savoir que tu es déjà fiancée. Mon cousin Hama, tu le sais, a attaché depuis ta naissance un fils autour de ton poignet afin de te réserver à son fils Bouba. Considère-toi donc comme déjà mariée, Fata je ne veux pas que tu me couvres de honte parmi mes semblables. (Keïta 2013 : 12)

La romancière montre l'ironie de cette coutume où les parents réservent une épouse pour un fils comme on réserve un achat. Fata ne pouvait pas réagir autrement, mais elle s'est contentée de penser qu'un « jour viendrait où elle réussirait à briser toutes les pesanteurs sociales pour se marier avec son amoureux » (Keïta 2013 : 12). La fille de Fata a subi le même sort. À l'âge de dix-huit ans ses oncles l'ont mariée sans sa volonté. Lisons ce que Fata dit à sa fille un soir pendant la visite de ses oncles : « Ma fille ! Tes fiançailles avec Magandian ont été faites...tes oncles ont accordé ta main à Magandian. Parlant à son père Nana déclare ce qui suit : « Si la décision de mon mariage doit venir d'une personne autre que moi je serai prête à tout pour faire changer les choses » (*Ibid.* : 65). Nous avons confirmé que la marginalisation de la femme produit un effet d'affliction, de frustration et d'isolement. Pour Fata et Kanda dans *Sous Fer*, la démarche pour renverser les accords

préconçus ainsi que l'effort de se délivrer des coutumes patriarcales constitueraient une raison suffisante pour se faire désocialiser pour toujours par les villageois. L'isolement de ce couple se présente de cette façon : « À l'occasion du séjour de son mari à Muruba, aucun cadeau n'avait été suffisamment beau pour Fata pour forcer la sympathie de sa belle-famille... À son arrivée, Kanda fut reçu par les siens avec une froideur digne des Malinkés mécontents et déçus par leur frère » (*Ibid.* : 38). Ayant choisi un mariage monogame contre les us de cette société ce couple souffre aux mains de sa famille qui met en avant les unions polygames.

Les mariages d'enfants, selon l'écriture, sont une violation des droits de l'enfant, surtout les droits des jeunes filles. Elles sont dépossédées de leur enfance et elles n'ont ni la sagesse ni assez de conception pour autoriser et concevoir un tel contrat. Ces mariages ont des effets néfastes sur le bien-être de jeunes filles qui ne sont pas socialement préparées. Ceci implique qu'elles ne sont pas encore prêtes pour affronter les obligations qu'entraîne un mariage. D'un autre point de vue, ces jeunes filles ne sont pas disposées à supporter une grossesse et un accouchement. De plus, beaucoup d'entre elles enfantent prématurément, mettant au monde un enfant qui aura moins de possibilités de survivance. Le processus de l'accouchement peut être difficile pour la jeune mère et son enfant.

Le mariage forcé est inséparable du mariage précoce parce que les jeunes enfants y sont aussi impliqués. Par exemple, dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, après avoir été engrossée, Méréana ne pouvait plus continuer avec ses études. Pour éviter la honte elle a dû épouser Tito, son petit ami. Emmanuel Vangu-Vangu soutient que : « Dans le cadre des mariages arrangés, comme il est de coutume dans certaines tribus, on ne demande pas l'avis de futurs mariés » (2012 : 174). Les parents décident pour leurs enfants tous les procédés du mariage. Les mariés eux-mêmes ne prennent aucune décision.

L'acte de se marier avec un enfant est une infraction contre les droits de l'enfant et surtout les droits des filles. Enlevées de leur jeunesse, elles ne possèdent ni le discernement ni assez de faculté afin d'agréer et de concevoir un tel contrat. Ces unions ont des effets sérieux sur la santé des jeunes filles qui ne sont pas psychologiquement prêtes et ne saisissent pas tous les devoirs et les effets qu'entraîne un mariage. Elles sont également violées à partir de la nuit de mariage et elles sont proies de violences sexuelles pendant les rapports sexuels subséquentes.

Les enfants mariés sans leur consentement endurent un traumatisme mental ou physique qui place en péril leur croissance. Le mariage d'enfants est opposé aux droits humains et notamment aux droits de l'enfant tels qu'ils sont déterminés dans la Convention Internationale des Droits de l'Enfant. On serait tenté de croire que le romancier analyse le mariage prématuré afin d'améliorer la santé maternelle. L'objectif serait de diminuer le nombre de femmes qui meurent au moment de l'accouchement. Les jeunes filles qui deviennent mères pour la première fois, ont deux fois plus de risques de décéder durant ou après l'accouchement. Les très jeunes mères, âgées de moins de 15 ans, ont plus de risques de mourir que les femmes plus âgées.

L'auteur voudrait montrer que le mariage forcé entraîne pour la fille des lourds effets comme les relations sexuelles non consenties et les grossesses non désirables. Ceci implique que la fille est violée perpétuellement. La fille souffre aussi de dépression nerveuse due à l'arrêt des études. Par conséquent les attaques sur la fille brisent l'estime de soi. La naissance, le mariage et la mort composent les trois incidents primordiaux dans la vie des gens. L'un d'eux pourtant, le mariage, implique un choix. Tout le monde devrait avoir le droit de prendre une décision à ce sujet. Le droit d'accepter ou de refuser de se marier est clairement et absolument stipulé dans la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948.

4.8. La représentation d'une épouse étrangère

L'union mixte n'est pas phénomène nouveau. Dans *Celles qui attendent*, Diome expose deux femmes, une africaine et une européenne en concurrence pour l'amour d'un homme. Mais la compétition est inégale car la femme blanche a déjà gagné étant donné qu'elle vit avec l'homme presque toute l'année en Europe, et quand l'homme vient voir sa femme africaine la femme blanche l'accompagne. Diome dépeint l'hypocrisie de la femme blanche qui accepte la polygamie lorsqu'elle ne comprend pas encore de quoi il s'agit. De plus, il est ironique que la Blanche veuille la polygamie alors que les femmes africaines sont en train de lutter contre ce phénomène. On peut lire ce qui suit : « Laisser Issa dormir dans le lit de Coumba un mois sur douze, elle appelait ça partager, moyennant quoi elle affichait une posture de coépouse accommodante » (CA, 234). Si une européenne épouse un émigré qui a laissé une femme en Afrique, et par conséquent elle habite avec lui onze mois par an et dit

qu'elle comprend les exigences de la polygamie, le lecteur trouve la situation pareille vraiment individualiste et en contradiction avec la lutte des femmes contre la polygamie.

La femme blanche n'accomplissait pas les travaux domestiques avec Coumba qui faisait tout pour elle et ses enfants. Elle ajoute que « la polygamie n'est pas si terrible que ça » (CA, 234). Il est à noter que les Africaines à qui la tradition a imposé cette pratique, luttent pour sa suppression alors que la femme blanche qui a un choix dit que « ce dont elles se plaignaient était très supportable » (CA, 235). Elle fait abstraction des rivalités qui existent dans les foyers vraiment polygames et la frustration d'attendre un époux qui ne revient pas. Elle ose dire aux villageoises que ce qu'elles déclinent est complètement acceptable.

Au retour d'Issa, l'auteur montre une acceptation, des échos positifs de la part des villageois par rapport à sa femme blanche. Lisons ce qui suit : « Au lieu de lui reprocher son immense trahison, on le regardait, le scrutait, l'admirait comme on se laisse ébahir par ceux qui ont marché sur la lune » (CA, 233). Le texte révèle que personne ne lui fait des reproches pour avoir oublié sa femme, mais on l'admire en attendant les mandats qu'il avait apportés de l'Europe. De plus, comme le constate Cazenave, « les villageois ne réagissent pas avec hostilité envers l'épouse mais avec compassion et admiration. C'est donc le couple entier qui subit l'admiration constante » (1996 : 233). Ceci fait écho dans *Celles qui attendent*, Diome montre au lecteur que le mariage mixte est parfois contracté pour des raisons économiques. Le comportement d'Issa est caractéristique de ce phénomène. Il dit à sa femme Coumba : « Ne sois pas jalouse, ma femme, c'est toi ; regarde je suis revenu. Celle-là [la Blanche] nous avons besoin d'elle » (CA, 235). À travers le roman, la femme blanche est dépeinte comme riche. Issa aime sa première femme mais il ne peut pas faire autrement parce qu'il n'a pas de ressources financières. En Europe, Issa a pu s'en sortir grâce à l'Espagnole et le lecteur se demande s'il s'est attaché à cette femme pour l'amour ou pour sa dépendance économique sur elle.

D'après Cazenave, la femme blanche « apparaît comme une femme érotisée et légère, par définition arrogante mais aussi comme un être frêle, donc impropre à s'adapter à la vie africaine » (1996 : 37). Ceci est vrai par rapport à la deuxième femme d'Issa qui ne peut même pas « éplucher l'oignon quand elle a besoin d'une omelette » (CA, 237). Elle prenait sa coépouse comme sa bonne.

Le mariage mixte est dépeint comme problématique dans le roman de Diome. L'habillement de la femme blanche qu'Issa a amenée en Afrique, sa culture occidentale ainsi que l'ensemble de son comportement à l'égard des Africains sont visiblement des problèmes que l'auteur expose au lecteur pour décrier une telle union. Quoi qu'il en soit, l'image de la femme étrangère qui est dépeinte dans ce roman recouvre, selon Cazenave (1996 : 37), certains stéréotypes du portait qui apparaît dans les œuvres de littérature postcoloniale.

4.9. Conclusion

Dans ce chapitre nous avons vu que les romanciers ne désirent plus se cacher derrière les mots. Ils parlent visiblement et effrontément du thème de la sexualité, ce qui est couramment tenu secret. Nous avons cherché à montrer comment les romancières de notre corpus « violent » les interdits en représentant la sexualité, qui pourtant est un sujet tabou sur le continent africain, du moins à travers l'écritures. Ce chapitre a exploré un des traits les plus exceptionnels des nouvelles écritures africaines. Nous avons vu que la lutte contre les violences faites aux femmes est constante à travers les romans de notre corpus.

Dans ce chapitre nous avons essayé de présenter les différents visages de la sexualité en littérature africaine. Nous avons illustré comment les différents écrivains dénoncent les mœurs qui violent les droits de l'homme surtout les droits de la femme.

Nous avons exposé comment les personnages se servent de la sexualité pour exprimer leur autonomie. Nous avons démontré comment la sexualité est attachée à la nourriture, sur le plan symbolique et lexicologique. L'analyse de la prostitution a établi qu'il existe des hommes prostitués. Dans l'analyse de la violence sexuelle nous avons analysé plusieurs formes des violences faites aux femmes. Il a été établi que la violence sexuelle apporte des graves conséquences à court et long termes sur la santé physique de la femme. De ce fait toute contrainte entraîne avec elle le malheur et l'abaissement. L'étude de l'épouse étrangère nous a aidé à comprendre comment les étrangères conçoivent la polygamie.

Nous concluons ce chapitre avec les propos suivant tirés de *Femmes sans avenir* : « La vie est un choix. Il n'est pas dit qu'il faut obligatoirement finir ensemble ce qu'on a commencé ensemble » (2013 : 83). Dans le chapitre qui suit, nous analysons la relation entre une fille et ses parents.

CHAPITRE V : LITTÉRATURE ET REPRÉSENTATION DES INSTITUTIONS SOCIALES

5.1. Introduction

Visant à analyser les institutions sociales à travers l'écriture, ce chapitre se limite aux relations mère-fille et père-fille en littérature francophone, selon le corpus de notre étude. Cette étude dégage ces aspects détendus qui sont illustrés par des conditions touchantes où les membres de familles se cachent dans la quiétude et chaque personne a peur de s'exprimer. Dans *Amours cruelles, beauté coupable*, il y a d'une part la relation entre Imaan et sa mère et d'autre part celle entre Anna et sa mère. Ces deux couples sont différents par rapport à leur mode de communication et à leur comportement envers chacune. L'examen de ces deux cas est nécessaire pour arriver à comparer les deux filles qui viennent de familles dont les doctrines sont opposées et où les mères se comportent différemment. La relation mère-fille est un des thèmes importants dans les institutions sociales. Cette connexion est ambiguë et apporte souvent des tensions au foyer. Le lien mère-fille anime une partie de la vie de la fille même si cette relation est à la fois problématique, provocante, positive, dynamique, respectueuse, ou agréable. Elle détermine sa transformation émotionnelle et notamment une implication capitale par rapport à son ascension à la féminité. Quelques fois la mère peut se montrer comme modèle, comme guide ou comme un point de soutien pour la fille. Il y a des fois où la mère peut aussi se présenter absolument incompétente pour concevoir une affection avec sa fille et elle devient une mère froide et indifférente qui se fait un obstacle à l'évolution de sa fille. Du mélange total au combat ouvert, les rapports mère-fille changent d'un terminal à l'autre suivant les familles.

5.2. La relation d'Imaan et sa mère

La relation entre Imaan et sa mère est équivoque. Par conséquent, quand elle faisait le ménage « elle enviait tellement Anna qui était sûrement en train de dormir pendant qu'elle se tapait ce soleil ardent pour un aller-retour » (AC, 35). Imaan devait faire les corvées domestiques selon les ordres de sa mère. Anna, comme nous allons analyser plus tard, faisait la grâce matinée et ne faisait pas de tâches ménagères. Au fil de ce chapitre, la

juxtaposition de ces deux filles et leurs relations avec leurs mères facilitera la compréhension de l'essentiel de la relation d'une mère et sa fille. Pour réveiller sa fille le matin, la mère d'Imaan tapait à sa porte comme le montre la citation suivante : « Un bruit assourdissant tira Imaan de ses doux rêves. Elle sursauta. Pourtant, avec le temps elle aurait dû s'y habituer. Ce bruit, c'était sa mère en train de taper à la porte de sa chambre comme s'il y avait le feu à la maison, juste pour la réveiller » (AC, 33). Sa mère l'éveillait seulement pour l'envoyer à faire des achats et pour la réprimander. Elle ne pouvait même pas dormir tranquillement dans cette maison. Imaan et sa mère n'entretenaient pas de bonnes relations. Elle ne pouvait pas parler ouvertement à sa mère qui quant à elle l'insultait chaque fois à sa guise.

L'écrivaine désire montrer comment les mères peuvent avoir envie de créer une caricature d'elles-mêmes dans leurs filles. La mère d'Imaan voulait créer de sa fille à tout prix une femme travailleuse. Elle dit « tu te prends pour une princesse ou quoi ? Tu te permets de dormir jusqu'à ce que le soleil te brûle les fesses ! » (AC, 33). Cette citation montre l'impasse de la communication entre cette mère et sa fille. Selon elle, sa fille devait se lever tôt chaque jour pour faire le ménage. Diallo vise à dénoncer l'injustice qui est vécue de plusieurs façons dans le monde par certaines filles. L'objectif de la mère est noble mais elle ne sait pas comment le réaliser. Elle présente une image d'une mère attachée aux us traditionnels et elle se met à l'abri de toutes les fluctuations du monde moderne.

Le rapport d'Imaan et sa mère était si compliquée et si problématique qu'Imaan ne pouvait même pas regarder la télévision. Elle dit à Anna : « C'est parce que ma mère ferme le salon quand elle va au bureau » (AC, 46). Cet extrait dépeint la voix d'une fille saturée de tristesse mais elle ne peut rien faire puisque c'est sa mère qui la traite ainsi. La narration expose que pour utiliser le salon « il fallait faire une réquisition auprès de ses parents comme on fait dans une institution » (AC, 42). Pour regarder la télévision, il fallait avoir autorisation de ses parents d'abord. Elle dévoile à Anna que « sa mère fermait le salon à clé pour que les filles se concentrent sur les corvées domestiques » (AC, 42). Pour sa mère, le travail familial est l'essence de toute femme. Afin d'exécuter ses tâches ménagères, Imaan ne devait pas regarder la télévision. Ses parents ne changeaient pas d'avis. Le rapport aléatoire entre la mère et sa fille a encouragé Imaan à se retirer. Imaan n'avait pas droit à l'argent de poche ; par conséquent, elle « arrivait à se faire un peu d'argent de poche avec la différence » (AC,

35). Elle devait négocier au marché pour qu'elle puisse garder le surplus pour elle-même. Imaan ne figurait pas sur le budget de sa mère.

Diallo vise à montrer à quel point la puberté des enfants crée des épreuves et des confusions pour les parents. La fonction de parent se transforme. Les parents doivent être au courant de la naissance des aventures, des critiques et des stimulations de la part de leurs enfants. Il est ardu, mais inévitable et primordial que les parents et leurs filles se débattent souvent au sujet des sorties et des règles de la maison. Pendant leur croissance, ces controverses leur donnent l'opportunité de se distinguer de leurs parents et d'attester leur caractère afin de montrer à leurs parents qu'ils ont grandi.

L'écrivaine présente la conséquence du miroir sans tain entre mère et fille, chaque personne se trouvant d'un côté, regrettamment la mère ne voyait que son propre reflet en face d'elle. De l'autre côté, la fille ne voit que sa mère, mais la mère s'aperçoit elle-même en voyant sa fille donc elle veut créer une imitation d'elle-même. Elle se voit dans sa fille parce qu'elles ont des traits communs ; donc il y a harmonie entre mère et fille. Ce qui assombrit le lien d'Imaan et sa mère est qu'elle est pour sa mère l'objet du rêve parfait de femme. Elle veut produire son reflet en effaçant les désirs et les souhaits de sa fille. Rangira croit que « les besoins de la fille et ceux de la mère divergent d'une manière presque catégorique, voire conflictuelle » (1997 : 81). Les exigences de la fille et celles de la mère sont pourtant différentes à cause de leur âge et de leur génération. Le texte montre que même si la mère d'Imaan se voit en regardant sa fille, elle doit comprendre que les temps ont changé et que sa fille ne peut plus se comporter comme elle le faisait pendant sa jeunesse. Le dualisme entre les idées diverses de la mère et sa fille aide à reconnaître de manière symbolique les disparités qui se trouvent dans cette relation en famille. Il y a d'un côté l'envie de sortir et de rentrer qu'expérimente Imaan, et de l'autre une mère trop tyrannique. Imaan n'a jamais géré sa vie selon sa volonté parce que sa mère s'est avérée beaucoup intrusive par rapport à sa vie personnelle. Le texte montre que leur rapport est inconvenable. Le narrateur dit que « sa mère la fatiguait : elle la surveillait matin, midi et soir, l'empêchait de sortir tout le temps dans ses affaires » (AC, 180). Imaan était découragée parce qu'elle avait l'impression que sa mère ne changerait jamais même si elle faisait mine d'être malade pour attirer son attention. Pour Imaan, il était toujours pénible de se faire entendre. La fille doit comprendre que même si elle ne se sent pas accueillie par sa mère cela ne veut pas dire qu'elle ne l'aime

pas. Diallo montre qu'il y a des mères qui n'arrivent pas à s'exprimer avec leurs enfants. Elles affirment leur affection par le fait qu'elles reviennent tous les soirs à la maison, et que leur rémunération aide à soutenir les obligations de la famille. Elles ne savent pas faire plus. Le titre du roman *Amours cruelles, beauté coupable* illustre bien le comportement de la mère. Son amour devient « cruel » en forçant sa fille d'être son reflet. Cet amour cruel se transforme à la victimisation d'Imaan qui se manifeste aussi par la violence qu'elle subit comme l'indique la citation suivante : « Imaan ne revint de sa surprise qu'au son de la serrure tournée à double tour. À cet instant précis, elle prit toute la mesure de la gravité de la situation et du prix trop élevé de sa liberté clandestine. Elle allait être prisonnière » (AC, 81). Le comportement de sa mère envers elle se tourne à la violence domestique quand elle l'enferme dans sa chambre avec un pot pour se soulager. L'auteur décrit une violence portée à l'extrême au nom de la protection. Selon Ba Kalidou « la violence est souvent associée à la douleur qu'elle engendre chez les sujets sur lesquels elle s'exerce, mais elle est d'abord une forme d'expression » (2012 : 93). Ceci implique qu'au lieu de parler, il y a des gens qui se tournent vers la violence comme les parents d'Imaan. Cette dernière avait envie de découvrir des choses, comme l'amour, la rue et la jeunesse mais le comportement de sa mère l'empêchait de réaliser ses rêves d'adolescente. Diallo tente de montrer qu'il existe des filles qui sont victimes, obéissantes et faibles ; pourtant elles ne peuvent rien ordonner dans leur propre vie. Imaan était très belle, sa beauté devait susciter l'amour, la passion, l'obsession ainsi que l'envie ; mais elle reçoit l'inverse de sa famille.

L'auteur vise à montrer qu'entre mère et fille, les relations ne sont pas toujours simples. Elle illustre comment gérer cette relation en dépeignant les effets d'un rapport mal administré.

Même si Imaan désire plaire à sa mère et avoir sa reconnaissance autant que son amour, sa mère reste indifférente à ses sollicitations. À aucun moment du récit, la mère ne fait de compliments à sa fille qui se présente toujours disciplinée et obéissante dans sa conduite de femme. Tous les jours « Imaan prit les balais, sous les ordres de sa mère, et balaya la denture de la maison. Inutile de préciser qu'il était encore très tôt et que la plupart des jeunes de son âge profitaient encore du confort sans prix d'un lit » (AC, 93). Le texte dit ce qui suit : « Sa mère était contente d'elle mais n'exprimait jamais ouvertement sa satisfaction » (AC, 35). Étrangement elle pouvait montrer son insatisfaction. Sa mère était insensible aux émotions de sa fille. Il est important de souligner que la fille ne veut pas

comprendre pourquoi sa mère ne lui montre pas l'amour qu'elle souhaite voir d'elle. Les combats cachés se changent subséquemment au rapport d'indifférence à une relation aléatoire.

Imaan se posait souvent la question suivante : « Mais comment se souvenir quand on a l'impression de vivre dans un camp militaire et qu'on est traitée comme un esclave dès le lever du soleil ? » (AC, 36). Diallo souligne l'écart qui existe entre les parents et leurs enfants adolescents. Souvent basé sur leurs expériences personnelles qui ne sont pas constamment amusants, ils désirent défendre leurs enfants naturellement ; néanmoins, ils se servent de méthodes choquantes et bizarres. Imaan désirait parler et converser avec sa mère mais cela ne lui arrivait jamais comme le narrateur le mentionne dans la citation suivante : « Elle rêvait aussi que sa mère lui raconte sa jeunesse, qu'elles discutent comme le feraient deux copines, qu'elle donne ses avis sur ses préoccupations, sur le garçon qui l'intéressait » (AC, 38). Imaan désire l'affection et elle essaye de la trouver dehors, mais les résultats sont horribles. Ici la distance entre la mère et la fille conduit au sentiment de non identification de la part de la fille, ce que Diallo a déduit comme étant l'aspect important dans le lien mère-fille. La mère se présente comme un obstacle à l'évolution de la fille, celle-ci restant l'objet de sa mère qui ne la reconnaît pas comme un individu. La froideur et la fermeté qu'exerce la mère sont attachées à son milieu social et à son caractère.

L'auteur cherche à montrer que le manque de communication entraîne beaucoup d'antagonismes entre les deux générations. Pour y parvenir l'auteur préconise le dialogue afin d'enlever et d'éviter les faussetés, pour inciter la force intérieure à créer la confiance familiale. Quant aux enfants, il est nécessaire de savoir et de pouvoir s'ouvrir sans limite. Cependant pour y arriver les parents doivent être capables de se mettre à la place de leurs enfants puisque le contraire est irréalisable.

Les parents d'Imaan ignorent qu'ils ne vivent pas dans un vide mais dans un univers où il faut posséder des informations pertinentes pour s'en sortir. L'envie de protéger leur fille devient catastrophique. Même son amie ne comprenait pas ses parents comme l'indique le narrateur dans la citation suivante :

Anna n'en revenait pas. Elle n'arrivait pas à comprendre les parents d'Imaan. C'est vrai que personne ne peut détester ses propres enfants, mais eux, ils aimaient trop leurs enfants en fait voulaient tellement les protéger, en faire des personnes exemplaires qu'ils

en faisaient finalement trop. Elle rendit grâce à Dieu d'avoir une mère si gentille et si compréhensive. (AC, 46)

Le roman montre que les relations conflictuelles commencent souvent quand les filles, devenues adultes, se heurtent à l'incompréhension de leur mère, et qu'elles portent sur elles un jugement négatif. C'est alors que peut survenir ce moment de confrontation mère-fille. Dans les cas où la fille ne s'éloigne pas du modèle maternel et reste, en quelque sorte, fidèle à l'image de femme que sa mère lui a transmise, la relation semble pacifique. Quant à Imaan, « dans son irrépressible amour pour la musique, elle piqua à sa mère son poste-radio et attendit qu'ils partent pour mettre la musique à fond » (CA, 44). Il est étrange que juste pour écouter la radio, Imaan devait la voler de sa mère. Diallo vise à montrer qu'empêcher à ses enfants de faire des choses les plus élémentaires pourrait les amener à développer des traits indésirables. Pour Imaan, c'est l'adolescence dans la solitude. C'est pourtant un moment fort où apparaissent les ressemblances physiques entre une mère et sa fille. Étrangement la mère d'Imaan ne joue pas le rôle de guide et se montre au contraire très réservée, voire totalement absent auprès de sa fille. Quand Imaan tombe amoureuse, sa mère ne fait pas la routine initiatique où elle donne à sa fille les premiers savoirs féminins. Ainsi Imaan ne sait pas à qui se livrer.

Pour l'énième fois « elle se demanda encore une fois quand tout cela allait finir. Quand elle serait libre de sortir » (AC, 71). Le résultat de ce comportement est un écartement permanent dans les rapports entre les bonnes intentions de la mère et les répliques gelées et déplacées de la fille. Imaan sait qu'elle ne va pas se comprendre facilement avec sa mère. Par conséquent, elle dit : « Je vais te dire une chose, on ne vit qu'une seule fois petite sœur et la vie est trop courte pour souffrir. Si j'ai l'occasion d'échapper même pour cinq minutes de cette... prison, je n'hésiterai pas une seule seconde » (AC, 39). À la moindre occasion Imaan s'en va de chez ses parents. Elle appelle leur maison une prison à cause du mauvais traitement qu'elle y subissait. Imaan subit par conséquent une enfance sans affection comme le montre la citation suivante : « Tiens, va acheter le petit déjeuner et fais vite. Tu dois aller au marché pour préparer le déjeuner, sinon il n'y aura plus rien, les marchandes seront rentrées » (AC, 33). Il n'y a jamais de conversation polie entre Imaan et sa mère. La mère soit lui donne des ordres soit elle l'insulte. Cette situation agrandit l'écart entre elles.

Quand les parents d’Imaan ont reçu la lettre anonyme au sujet de ses escapades, sa mère a pris des décisions sévères et a commencé à l’enfermer à clé dans sa chambre. La situation est devenue si mauvaise qu’ « insatisfaite d’emprisonner chaque soir sa propre fille, sa mère avait fini par lui remettre un pot où elle ferait ses besoins la nuit en cas d’urgence » (AC, 83). Même si la mère d’Imaan « sut instinctivement que sa fille n’allait pas bien. Elle ne sut pas trop comment la consoler ni lui demander ce qui n’allait pas » (AC, 92). Leur relation était devenue si aliénée qu’elles ne pouvaient pas se parler sans méprises. L’auteur dévoile que les mères tyranniques ne se comportent pas différemment avec leurs filles quand elles deviennent plus âgées. Malheureusement, il existe « la pire situation d’un parent, celle de croire tout savoir sur ses enfants alors qu’en vérité, on ne savait rien » (AC, 106).

Plus tard, la mère d’Imaan est pleine de remords envers sa fille mais elle ne sait pas comment lui parler. La narration résume cette situation dans l’extrait suivant :

Celle-ci souffrait atrocement, se posait mille questions, mais se rendait compte qu’entre elle et sa fille ce lien filial n’existait plus ou peut-être, n’avait jamais existé. Elle essaya de se souvenir de la dernière fois où sa fille et elle avaient eu une conversation agréable, sans nuages et se rendit compte qu’elle s’en souvenait vaguement. (AC, 108)

Les relations entre Imaan et sa mère se sont empirées au point qu’ « Imaan avait dressé un mur de glace devant elle, et elle ne savait pas comment le briser. Chaque fois qu’elle lui demandait ce qu’elle avait, elle répondait par un invariable ‘rien’ » (AC, 142). Le refus de communication semble être prescrit par la mère, Imaan qui n’a jamais été la bienvenue auprès de sa mère, se dénie d’aborder les émotions. Par conséquent, la communication avec sa mère devient trop ardue, d’ailleurs, ce n’est qu’après l’hospitalisation d’Imaan que la mère arrivera à s’exprimer. Par exemple, lorsque le médecin annonce la gravité de la condition d’Imaan, sa mère soudain a les mots pour s’exprimer envers elle en lui disant comment elle est désolée de ne l’avoir pas écouté antérieurement.

Le texte cherche à montrer que la passivité d’Imaan est spécifique aux femmes obéissantes qui ne peuvent pas s’exprimer et dire leur opinion. Elles pensent aussi que personne n’est intéressé par ce qu’elles font ou disent. L’adolescence ne constitue pas un moment favorable et absolument convoité par les filles quand il est évoqué mais il ne conduit pas à la réalisation de la féminité.

L'auteur, en écrivant ce roman de cette manière, voudrait s'exprimer et éveiller la conscience des parents pour dévoiler les sentiments des jeunes qui désirent converser avec leurs parents. Diallo s'efforçait de sensibiliser les gens pour qu'ils sachent comment ils doivent se comporter avec leurs enfants. On n'ordonne jamais les choses en les fermant ou par la violence. Diallo dénonce les mauvaises habitudes qui se passent dans la société.

La mère inquiète est présentée à l'hôpital. Ce n'est que lorsque la mère d'Imaan est seule avec sa fille inconsciente qu'elle se sent à l'aise et capable d'avouer son amour pour elle. L'auteur essaie de révoquer, de sensibiliser et d'accentuer ce qui se passe réellement avec les jeunes filles. Il y a une injustice qui est vécue de plusieurs façons dans le monde. Mais il faut tout d'abord que les esprits se changent. Étant donné que le monde se métamorphose, les raisonnements doivent aussi se transformer. L'auteur se propose d'éveiller les gens pour qu'ils sachent se confier avec leurs enfants et vice versa. Même si c'est une période importante où naissent les ressemblances corporelles entre mère et fille, la mère ne joue jamais le rôle de mentor ; elle est au contraire très réservée et absente de la vie de sa fille.

La relation mère-fille est une union essentielle parce que les mères transmettent des valeurs à leurs filles. Dans les romans, il y a des pères qui ne pourvoient pas aux besoins financiers de leurs enfants, et la fonction de l'éducation des enfants tombe sur les épaules de la mère. La mère prend la responsabilité totale pour les enfants. Il est vrai que l'harmonie entre une mère et sa fille indique également qu'il nécessiterait produire une relation d'égalité entre les femmes elles-mêmes, comme le souligne Irigaray :

Il nous faudra en quelque sorte faire le deuil d'une toute-puissance maternelle (le dernier refuge) et établir avec nos mères un rapport de réciprocité de femme à femme, où elles pourraient aussi éventuellement se sentir nos filles. C'est une condition indispensable à notre émancipation de l'autorité des pères. La relation mère/fille, fille/mère constitue un noyau extrêmement explosif dans nos sociétés. La penser, la changer, revient à ébranler l'ordre patriarcal. (Irigaray, 1989 : 86)

En clôturant nous faisons référence à un extrait de Ba Kalidou qui dit :

L'apparition de la langue marque sans doute, dans l'histoire de l'humanité, la véritable naissance de la civilisation. Car en s'inventant ce moyen de communication, l'être humain se donnait le choix de convaincre autrement que par la coercition ; choix qui le place de facto dans une autre espèce de règne animal, il passe alors du statut de simple animal à celui d'animal intelligent. (2012 : 94)

Il ressort de cette citation que la communication est un élément primordial dans une famille, et qu'il faut s'en servir pour surmonter des obstacles dans la vie. Le silence est un obstacle à l'émancipation de la femme. En guise de conclusion, nous faisons référence à Gallimore qui pense que « toute l'éducation de l'enfant repose sur la mère. Elle lui inculque les habitudes et les notions matérielles ou morales de la société » (1997 : 81). Ceci implique qu'il faut la communication dans ce couple sans laquelle il n'y aurait jamais transfert de valeurs entre les deux. Suivant cette pensée il est possible de déduire que la mère d'Imaan fait partie des femmes qui forment un obstacle primordial à l'émancipation de la femme.

5.2.1. La relation d'Anna et sa mère

Dans le roman *Amours cruelles, beauté coupable*, nous remarquons qu'Anna joue un rôle indispensable dans la vie d'Imaan. Elle est son amie qui a une vie complètement différente à la sienne. Elles font tout ensemble. Son père est mort et elle vit avec sa mère qui est plus compréhensive. Anna se trouve finalement dans une calamité, parce qu'elle est évidemment trop autonome. Elle se met dans une histoire de sorcellerie où elle s'est mariée étrangement à un homme qui ne l'aimait pas. Imaan et Anna sont restées amies malgré tout ce qui se passe dans leurs vies. L'auteur voudrait montrer que quelquefois deux personnes peuvent avoir des caractères contraires mais décident de rester attachées.

La mère d'Anna pense que les temps ont changé et elle ne pousse pas sa fille à se comporter comme elle le faisait pendant sa jeunesse. Elle a changé son attitude vis-à-vis de sa fille comme le montre la citation suivante :

C'est vrai que dans notre temps, on était très coquettes et on adorait les minijupes et les coiffures extravagantes. Je te montrerai les photos la prochaine fois. Mais, vois-tu ma fille, nous, nous n'osions pas sortir à cette heure-ci. Nos soirées commençaient à 18 heures et finissaient à 23 heures au plus tard ! Mais il est vrai que les temps ont changé et ça, on n'y peut rien. (AC, 21)

L'auteur ajoute qu'« il était 0h45 quand elles sortirent de chez Anna » (AC, 22). La mère d'Anna laisse sa fille partir de la maison à cette heure-ci sans le moindre souci de ce qui peut lui arriver. La mère d'Anna est une femme capable d'évoluer, elle devient un modèle de femme affranchie pour sa fille. Elle soutient toute seule ses enfants et elle veille aux nécessités de toute la famille après la mort de son mari. L'image de cette mère puissante

face aux dangers de la vie s'oppose avec le caractère de la mère d'Imaan. Elle montre l'affection envers Imaan qu'elle ne reçoit pas de sa propre mère. Elle sollicite même passer quelques temps avec elle en regardant ses photos, quelque chose que sa mère ne fait jamais. En juxtaposant ces deux mères, l'auteur vise à montrer les effets d'enfermer sa fille d'une part, et d'autre part de la laisser sortir à sa volonté.

Imaan enviait Anna parce que sa mère était très compréhensive. Mais cette compréhension a poussé sa fille à devenir paresseuse et incapable de même ranger ses affaires comme le montre la citation suivante : « Elle entra dans la chambre d'Anna. Elle ne savait pas par où poser les pieds, tout le désordre était indescriptible. Ana était au milieu de ses effets personnels : habits, chaussures, sacs, boîtes à bijoux, jetées çà et là » (AC, 21).

Dans le roman *La plantation*, la mère de Blues est une femme traditionnelle : une femme qui a suivi son mari en Afrique et dont le seul but est d'être une mère et une épouse qui s'occupe de sa famille. Au contraire, Blues est une fille indépendante qui ne veut pas le même destin que sa mère. Comme le dit Larrier (1997 : 197), les filles comme Blues construisent leur identité à part, leur identité est basée sur la société qui a changé et souvent ces filles ne veulent pas ressembler à leurs mères.

5.3. La relation père-fille

Cette partie se préoccupera d'analyser la nature de la relation père-fille en littérature et les implications de ce rapport sur la fille et le père. Étudier la relation père-fille comme un moyen littéraire semble être un procédé typique de concevoir la littérature et de comprendre le contexte culturel du roman. Être père est une évolution qui se fait face à l'enfant. Dans *Amours cruels beauté coupable*, Diallo désire montrer qu'être procréateur d'un enfant n'est pas assez pour devenir son père. Il existe des capacités qu'un homme doit posséder pour être père. Le lien père-fille, qui est plein d'affection à la naissance de la fille, se transforme en une autre dualité qui est chargée de la brusque étrangeté de l'autre. Au fil du temps il s'établit un écart entre les deux. Ceci crée des problèmes familiaux que cette recherche vise à explorer.

5.3.1. La relation d'Imaan et son père

Après un repas le père d'Imaan lui dit : « C'est vraiment délicieux ma fille. Continue comme ça, tu seras très bien chez toi » (AC, 35). Son père pouvait la complimenter pour les tâches qu'elle réalisait bien. Avec cette relation père-fille Diallo désire montrer que les choses ne s'arrangent pas toujours comme on veut :

Elle rêvait que ses parents plaisaient avec elle, que son père lui donne des conseils et qu'elle puisse lui expliquer ses problèmes personnels. Elle rêvait de courir sur la plage, jouant avec son père, riant, s'amusant. Elle aurait échangé volontiers son école privée contre une école publique, les beaux habits qu'il lui achetait et tout le reste contre cette affection paternelle dont elle était en manque. (AC, 38)

La vie d'Imaan était pleine de rêves non réalisées. Elle ne pouvait que méditer mais elle n'oserait jamais communiquer ses souhaits à son père. On déduit que le rapport père-fille est une relation qui se transforme continuellement. Le père a une influence dans de nombreuses facettes de la vie de sa fille, ce qui explique les attitudes qu'elle aura. Le père d'Imaan passe vite du chaud au froid. Quand Imaan entre dans le salon pour lui parler, il dit « qu'est-ce qu'elle veut ? » (AC, 62). Le père d'Imaan lui parle à la troisième personne comme s'il discutait avec quelqu'un d'autre. Il crée une distance entre les deux. On déduit que les rapports qui joignent les pères et leurs filles sont très mystérieux. Quand la fille est encore plus jeune, il s'agit généralement de l'adoration. Cependant à l'adolescence, les choses se compliquent et l'affection devient plus rigide. Ce malaise laisse place à la peur comme le cas d'Imaan qui avait peur de son père : « Autour d'Imaan le temps s'était comme arrêté et la terre avait comme cessé de tourner. Les battements de son cœur étaient le seul son qu'elle entendait, le seul mouvement qu'elle sentait » (AC, 62). Elle ne pouvait pas même se comporter naturellement autour de son père. Le narrateur révèle que « son père était un homme très attaché à ses traditions et qui ne tolérait en aucune manière la façon de vivre et de voir les choses de la génération d'Imaan » (AC, 92). Étant enraciné dans ses coutumes il ne pouvait pas penser ou bien se comporter dans une manière agréable à sa fille. Sa mère savait que quelques fois il était trop extrémiste ; pourtant elle ne pouvait pas le dire.

Le père d'Imaan évoque les propos qui suivent : « Mais qu'est-ce que tu attends pour le faire ? Tu ne bous pas de cafetière toi ! Plus idiote que toi, tu meurs ! Fiche le camp d'ici, va faire tes ablutions et viens prier ici devant moi » (AC, 53). Plusieurs formes de violence, à savoir verbale, physique et psychologique, peuvent caractériser cette relation. Au fur et à

mesure « le fossé était bien trop grand entre Imaan et ses parents. Mais la communication ne passait pas, il n'y avait donc aucune chance qu'un jour il se rétrécit et qu'ils se retrouvaient » (AC, 93). Avec le temps, Imaan ne rêvait plus de conversations civiles avec ses parents surtout avec son père. Étrangement à l'hôpital son père trouve finalement les mots pour exprimer ses sentiments envers sa fille un peu trop tard. Il dit « Imaan, c'est ton papa. J'aimerais juste te dire combien je suis désolé pour tout ce qui s'est passé, tout ce que je t'ai fait. J'ignore ce qui s'est passé, mais l'important pour le moment, c'est que tu nous reviennes, saine et sauve » (AC 155). Le père ne savait pas ce qui est arrivé à sa fille à cause du manque de communication entre les deux. L'auteur montre un père différent de celui qui avait exprimé les mots ci-dessous :

Jamais nos sangs ne se mélangeront, jamais ! Tu as intérêt à oublier toute cette histoire et te concentrer sur ton avenir ! Enterre-moi cette histoire, je ne veux plus jamais en entendre parler ! Tu ne dérogeras pas à cette règle, tu as compris ? Jamais ! Nous ne nous mélangeons à aucune caste ! Chacun sa place, un point c'est tout ! Sors d'ici. Tu me fais honte ! Je ne sais pas ce que j'ai fait au Bon Dieu pour mériter un enfant pareil ! (AC 130)

La citation ci-dessus montre que le père d'Imaan était autoritaire, il ne comprenait pas la génération de sa fille. Imaan et Karim s'aiment mais ils ne peuvent pas se marier. Généralement les histoires d'amour s'achèvent bien. Il ne s'agit pourtant pas d'une conduite cultivée par la faiblesse cependant d'une réponse exprimée par l'entourage familial. La tyrannie des hommes est présentée ici comme un destin auquel les femmes doivent de s'habituer. Considérant l'enfance d'Imaan, il est surprenant, qu'elle tombe amoureuse avec un homme mal considéré par son père. Vivant dans une société atypique, la religion et les coutumes y coexistent de manière remarquable. Karim laisse une empreinte de rupture dans l'évolution particulière de la fille. Pour plaire à son père Imaan doit abandonner ses ambitions personnelles. Cette distinction par rapport aux points de vue montre l'hypocrisie que les gens adoptent. Le père d'Imaan a choisi la coutume musulmane, ses valeurs et même le mode de vie, cependant il n'a pris que ce qui lui plaît. Originaire d'une famille croyante Imaan ne peut pas épouser Karim et fonder un foyer parce que la famille d'Imaan se croit parfaite au regard de la famille de Karim.

L'auteur, à travers cette histoire, dénonce de nouveau le manque de communication entre les parents et leurs enfants. Diallo encourage le dialogue pour sortir des situations familiales

difficiles. Dans *Amours cruels, beauté coupable*, l'accès à la communication est rejeté par le père qui questionne sa fille seulement pour laisser tomber le sujet. La fille ne révèle pas la raison pour laquelle elle veut se marier si vite. Le dialogue est arrêté sans accéder à l'essentiel. La position du père est indispensable pour repositionner l'enfant qui commet des erreurs. Cet emplacement est perçu comme loi, et elle s'impose par les interdits.

Imaan n'avait pas de copains et « de toute façon, elle n'en aurait pas eu la possibilité, elle vivait dans un monde où avoir un copain constituait plus un poids qu'autre chose » (AC, 58). Même pour sortir avec ses copains elle devait mentir pour trouver autorisation. Quand elle voulait aller fêter à la plage avec Anna et les garçons, il fallait inventer une histoire. Elle dit « voilà en fait, il se trouve qu'elle vient de perdre sa grand-mère » (AC, 62). Il est étrange que le père ne puisse pas remarquer que sa fille est en train de mentir.

L'auteur désire montrer que les parents doivent prendre connaissance que leurs enfants sont différents d'eux. Si les parents savaient que leur perception est différente de la réalité selon leurs enfants, la compréhension entre eux s'améliorerait. Le monde de leurs enfants est formé par leur conception de la vie parce qu'ils ont aussi leur propre vision du monde. Imaan vivait dans une famille largement gardienne des valeurs ; pourtant elle restait enfermée par ses parents. Par conséquent, elle a décidé de se libérer de cet encadrement pour avoir expérience de la réalité. Comme toute jeune fille, Imaan voulait aussi découvrir l'amour, la rue, l'adolescence et l'indépendance. Il existait un écart entre ce qu'elle désirait et ce que ses parents voulaient pour elle.

Quant à la discipline, « le père d'Imaan croyait que tout se réglait par la violence et par la froideur. Le texte dit « jamais il n'avait manifesté de l'amour, de la chaleur de l'affection, en dehors de la chambre conjugale » (AC, 153). Diallo encourage aussi que les membres de famille communiquent chacun sa perception d'une idée. Même si les gens de deux générations différentes ne se comprennent pas souvent très bien, il y a des batailles qui apparaissent et qui se présentent habituellement indépassables, jusqu'à ce qu'on puisse parler de fossé en famille.

Il existe plusieurs raisons de débats qui animent généralement les rapports parents-enfants. La différence des points de vue est la cause fondamentale. De nos jours, les jeunes se contredisent avec leurs parents au sujet de leurs études, leurs métiers ou l'amour. Il faut que les parents comprennent que les temps ont changé et que les jeunes ne sont plus, comme au

passé, discrets, compréhensifs et soumis. L'expérience d'Imaan éveille les autres parents et leurs enfants adolescents. Le père d'Imaan se sert de la combativité pour se certifier mais étant ancien adolescent lui-même il sait très bien qu'au fond sa fille doit grandir. L'étude de la relation d'Imaan et son père démontre que les liens d'amour et d'affection sont pénibles à gérer.

Étant donné que la sympathie du père envers sa fille va lui ouvrir les portes vers la femme qu'elle va devenir, ce comportement doit donner à la fille un sentiment de confiance. L'image que le père présente de lui-même détermine les relations amoureuses de sa fille. Il est primordial que la fille lui dise ce qu'elle déteste. L'objectif est de se dégager de la colère, des réprimandes, de calmer la relation et de récupérer la quiétude.

Au Sénégal Julie Cassagne et Odile Reveyrand-Coulon ont étudié les relations parent-enfant chez le peuple Manding. Par rapport à la relation entre les parents et les enfants, lisons la citation qui suit :

La relation à l'autre est réglée selon des codes précis tels que le principe de séniorité : tout sujet doit respect et obéissance à son aîné. A fortiori, la génération âgée a autorité sur la génération plus jeune. Les interactions subjectives, comme les salutations, sont fonction de la place des sujets au sein de cette hiérarchie sociale. (Cassagne et Reveyrand-Coulon 2004 : 17)

Il est intéressant de noter que dans cette population, il existe un code social qui dirige les interférences. Il y a un règlement de marche qui contrôle les relations parmi les gens de la communauté. Les gens plus âgés disposent de pouvoir sur les plus jeunes. Les écrivaines soulignent les mots d'un adolescent qui dégage sa position par rapport à son père. Le rapport est fondé sur la révérence de l'enfant pour son père.

Dans *La Plantation*, lors du retour de son père Blues lui dit « où étais-tu, papa ? J'étais si inquiète ! » (LP, 143). Elle s'inquiète de la sécurité de son père à cause du climat politique qui anime la Rhodésie à cette époque-là. De sa part, Fanny dit « j'ai essayé en vain de te téléphoner ! Où étais-tu passé, papa ? » (LP, 143). Quant à Thomas, il aimait ses filles, surtout Blues. Le narrateur l'atteste dans l'extrait suivant :

Sa fille cadette le subjuguait. Il l'idolâtrait, la qualifiait de huitième merveille du monde. Quand il avait constaté que la jeune fille avait été renvoyée de tous les collèges, que plus un lycée ne l'acceptait comme élève, il avait choisi de lui prodiguer lui-même les connaissances nécessaires pour passer son bac.... (LP, 19)

Blues dit « je compte devenir ingénieur agronome, papa d'amour, dit-elle. Je pourrais t'aider dans la gestion de la Plantation. Qu'en penses-tu » ? (*LP*, 146). L'auteur montre une relation civile entre un père et sa fille où ils peuvent discuter des choses importantes de leur vie. Il est possible de communiquer avec ses filles afin de savoir ce qu'elles pensent.

5.3.2. La relation d'Assia et son père

Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, en introduisant sa fille à l'éducation, le père d'Assia l'installe au carrefour de deux mondes différents, le monde européen et le sien. Elle trouve le sien écrasant à l'égard du monde occidental. Chez elle, il y a trop d'interdits. À chaque étape la narratrice se heurte au clivage omniprésent entre européens et natifs. Entre autre cet épisode à Césarée où son père a jeté par terre les pancartes plantées sur la plage, en disant « interdit aux arabes » (*NP*, 47). Son amie Mag l'initie à la pratique des actes prohibés par son père. Quand son amant lui écrit une lettre, son père la déchire. La narratrice décide de se suicider mais elle ne réalise pas cette idée. Duvignaud pense que « cette vie psychique individuelle ou collective qui ne peut plus trouver son expression et son épanouissement dans le cadre d'une société en voie de dissolution, trouve son chemin vers l'imaginaire et l'invention des formes » (2010 :108). Quand elle va vers la plage d'Alger, pour se tuer elle dit « c'est l'ombre du père que je fuyais, dont je craignais le diktat ». Quand elle était plus jeune elle l'admirait beaucoup. Son père était sévère uniquement envers elle et non envers sa mère. À propos de son père et de sa mère, elle dit : « Les livres, les fictions, les théories, tout ce bouillonnement ne t'aurait donc servi ni à te stimuler, ni à t'alerter, ni à t'épurer... seulement à t'assoupir, à te faire fuir dans les fumées de l'imaginaire, à te dissoudre (...) oublie : le père vrai, le faux fiancé, les témoins, la mère aimée du père, oublie les autres, mais pas toi-même ».

Il y a de la part de la narratrice, un reproche contre le père, voire une rancune. Il s'avère nécessaire d'évoquer un passage de *L'amour, la fantasia*, dans lequel, la querelle avec le fiancé provoque la fuite et l'attentat au suicide. Elle se trouvait dans une rue à Paris pleurant visiblement sans se préoccuper des passants. Il y a donc de ce fait, l'image du père à la fois aimé, mais aussi détesté à cause de sa sévérité.

Dans *Nulle part dans la maison de mon père* l'épisode qui provoque la colère du père est celui de la bicyclette que la narratrice tente d'apprendre à rouler, « aidée du fils de

l'institutrice » (NP, 54), un Français qui habite dans le même bâtiment que ses parents. Le père est furieux : « Je ne veux pas, non je ne veux pas, répète-t-il très haut à ma mère, accourue et silencieuse, je ne veux pas que ma fille montre ses jambes en montant à bicyclette ! » (NP, 55). Mais à l'âge de cinq ou six ans la jeune fille ne comprend pas encore beaucoup de choses.

En écrivant cette scène, l'écrivaine désire montrer sa peine vis-à-vis de la fermeté de son père. Elle juxtapose deux cultures pour illustrer comment la sienne subjugue les filles. On rencontre le même scénario dans *Ombre Sultane* avec la différence que la bicyclette est substituée par une balançoire, et que le partenaire est le cousin au lieu d'être un voisin français. Dans l'*Ombre Sultane* nous trouvons cet extrait :

Percevant enfin ses mots débités à voix basse, j'écoutais un inconnu, non, pas mon père, (pas mon père me répétait-je)...c'était, je le devinais lentement, le fait que sa fille, sa propre fille, habillée d'une jupe courte puisse...montrer ses jambes...Ce jour-là, je m'exilai de l'enfance...projetée ailleurs...plus haut que la balançoire. (Djebar 2006 : 197-198)

C'est le même scénario où le père étant trop ferme et rigide ne supporte pas de voir sa fille montrer ses jambes.

En effet, l'existence du père et le rapport très compliqué qu'il avait avec sa fille prévenaient la personnalité de cette dernière de se faire remarquer totalement. Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, Djebar raconte le deuil du père et tente de retracer son portrait. La narratrice dit : « Cette image de l'aïeule dont mon père ne m'a laissé aucune trace, je n'osai la brandir comme si, après tant d'absences, je risquais devant lui de tenter le sort, pressentant sans doute cruellement que je serais, à mon tour, bientôt orpheline. » (NP, 40). Lors de la mort de son père, elle pleure pour la personne le plus cher dans sa vie, elle ajoute que « moi qui n'ai pas pu pleurer, hélas ... le père tombé d'un coup ... sur la terre des Autres » (NP, 36). Puis, une envie impraticable lui arrive quand elle désire revivre son père. Elle dit : « Je l'entends encore nous raconter, au village, ces scènes de Césarée qu'il trouvait désormais « puériles » (NP, 42). Il semble que son père est toujours vivant en elle. Parce que « pendant une ou deux générations encore, les morts habitent leurs enfants, les soutiennent pour les calmer, peut-être, surtout pour les redresser » (NP, 45). Parlant à son père, refusant d'admettre son trépas, elle le rend à la vie. Elle ajoute les mots suivants : « C'est étrange que je me mette à parler de toi au passé ! Est-ce parce que tu es vraiment mort ? » (NP, 89).

Parfois le roman se présente comme un hommage au père déjà mort. La fille dit : « L'image idéale du père que malgré moi – sans doute parce qu'il est irréversiblement absent – je compose » (NP, 47). Cette représentation est justement au centre de l'œuvre. Elle décrit son père en ces termes : « Mon père était un jeune homme très grand, aux larges épaules. Il avait les yeux bleu-vert de son père, ou peut-être de cette grand-mère maternelle que je n'ai pas connue. » (NP, 43). En se servant des moments mélancoliques la narratrice invoque l'émotivité du père. La narratrice dit « je l'ai regardé. Peut-être avait-il éprouvé [...] un soudain accès de timidité pour s'être laissé aller : à sa tendresse pour sa femme, à sa propre peine, redoublée par celle de ma mère » devant qui il faudra éviter à jamais l'évocation du premier fils ! » (NP, 75). La sensibilité du père s'explique généralement par une affection implorée par la mère de la narratrice : « Quelque chose d'elle (de sa chair, de son cœur) a crié : « *bla didates* » - plus de mains pour caresser, pour tenir, pour se tenir ! [...] Car [...] il devait être tendre, mon père, dans la chambre des épousailles, tendre et austère à la fois ! » (NP, 93-94).

Auprès de l'illumination externe, elle sent, à cause de la quiétude qui lui est exigée, à cause du rideau de la langue française recouverte de cet amour paternel, qu'elle ne jouit pas tout à fait de cette autonomie qui lui est proposée ainsi que ses sœurs algériennes « demeurent incarcérées » (NP, 308). Le manque de la langue maternelle se manifeste jusqu'à son amour pour Tarik, en qui elle a adoré de préférence les poètes des Mo'allakates qu'il lisait. Elle met pourtant en garde : « Cette langue dite « maternelle », j'aimerais pourtant tellement la brandir au-dehors, comme une lampe ! » (NP, 308). Oscillant entre sa passion pour la langue maternelle de quoi elle se sent abandonnée et son affection pour la langue française que lui a instruite le père. La narratrice souligne que « il me sait 'loyale', mais à quoi donc, au fait : à lui, le père-gardien, le père-censeur, le père intransigeant ? Non, le père qui m'a résolument accordé ma liberté ! » (NP, 178). Converser du père en son absence donne pourtant au roman une autre dimension où la rédaction de quelques scènes enfantines ou d'adolescence se transforme généralement à la confession.

L'histoire met à jour des épisodes qu'elle n'aurait jamais relatés lorsque son père était encore en vie. Elle étaye ses escapades au lycée tous les samedis en disant « moi ..., grâce à la complicité de Mag, je m'échappais, libre ! Le samedi, nous remontions ce boulevard devant les casernes sans que mon père, que je savais rester au village, pût lui-même

concevoir l'échappée si gratuite que je m'offrais... » (NP, 149). Ces escapades font écho aux escapades nocturnes d'Imaan dans *Amours cruels, beauté coupable* qui s'en fuit chaque soir pour se promener dans la rue avec ses amis. Les écrivains annoncent qu'être sévère de la part de parents ne garantit jamais l'obéissance de leurs filles ; par contre les enfants deviennent rebelles. Si Bouba n'avait pas écrit une lettre anonyme pour les parents d'Imaan, elle n'aurait jamais révélé ses sorties de nuit. De même Djebbar n'aurait jamais annoncé ses aventures rebelles pendant la vie de son père. Elle avoue ses escapades dans l'extrait ci-dessous :

Mon premier péché est ... de curiosité : lire la missive qui a déclenché la rage de mon père. ...Je décidai qu'à la rentrée de septembre je lui répondrais pour lui signifier que j'acceptais cette correspondance. Mon second péché fut de désobéissance préméditée : réfléchissant à cet incident pourtant sans lendemain, je me dis, à propos de mon père : « Son manque de confiance envers moi est révoltant ! ... Je demandai, en post-scriptum, à mon correspondant de faire figurer au dos de l'enveloppe le nom d'une camarade qui poursuivait ses études à Alger Mon troisième péché fut ainsi de paraître user de stratagèmes, en intrigante avertie. (NP, 252-253)

À partir de cette confession, il est vrai que la communication, refusée par le père, est la conséquence d'une décision bien réfléchie. Ceci est subséquent un signe d'insoumission et de rébellion. Elle l'affirme en disant « j'avais pris cette décision, froidement, en guise de riposte à l'injustice, ... oui, vraiment, à l'injustice de mon père à mon endroit » (NP, 255). Relatant ses balades d'étudiante avec son amant dans les rues d'Alger en 1953, elle admet ses mensonges d'adolescente. Comme tous les enfants de son âge, la narratrice ajoute à ces confessions en disant « je le quittais ; l'heure était tardive, la nuit tombait vite. Je n'aurais, en arrivant chez mes parents, que le prétexte de m'être oubliée à la grande bibliothèque de l'université, ce qui n'était la vérité qu'une fois sur trois » (NP, 322).

Par conséquent, la mort du père change le « silence de l'écriture » en écriture-confession. À l'exclusion de doute, l'ombre du père-lecteur, l'ombre du père proscrivant toute écriture amoureuse destinée à sa fille ; sans doute cette ombre escorte-t-elle la main de la narratrice-auteure des antérieurs œuvres autobiographiques : le père, déniait tout discours amoureux destiné à sa fille, n'aurait absolument pas enduré de lire l'écriture d'amoureuse de cette dernière. Elle se devait ensuite de se changer en personnage de fiction pour protéger sa

chasteté face à une éventuelle vengeance du père. Il y a indubitablement, de la part de la narratrice, un reproche à l'égard du père, voire une rancune.

5.3. Conclusion

L'objet de ce chapitre était d'analyser les relations dans la structure sociale en littérature postcoloniale. Nous avons analysé les relations mère-fille et père-fille. Concernant la relation mère-fille, nous avons juxtaposé le couple Imaan et sa mère et Anna et sa mère. L'analyse de ces deux couples nous a permis d'établir les effets d'une mère sévère et celle qui est plutôt compréhensive. Comme nous avons montré dans ce chapitre que certains traits de confluence sont frappants dans la relation mère-fille. Dans ce cas précis, la mère ne doit être vue ni comme un miroir de soi, ni comme une personne à laquelle on se projette, mais comme une femme différente. Seule l'acceptation de la différence peut résulter en une bonne compréhension de l'autre. Les textes analysés montrent que l'adolescence correspond à un âge d'or au cours duquel tout est encore possible. Les filles que nous avons vues dans ce chapitre montrent leur attachement à leur mère. Cependant cette affection est le plus souvent l'équivalent de tourment étant donné que l'amour que les filles éprouvent pour leur mère n'est pas réciproqué. Il y a des mères qui n'ont pas su aimer leurs filles, les reconnaître et leur donner une place dans la vie. Souvent, ces mères sont froides et lointaines. Elles se maintiennent à distance, n'accordant jamais à leurs filles aucune intimité et aucun échange visible. Par conséquent, cette attitude, comme nous l'avons déjà démontré, pousse les filles à se dissocier de leur mère. Pourtant cette recherche est fréquemment vaine. Les conflits incessants avec les mères marquent leur seule reconnaissance de leur existence. L'analyse de ces romans montre que les auteurs ne se sont pas seulement satisfaits de stigmatiser la situation, ils ont aussi donné quelques conseils dont la société peut se servir. Le point le plus important est la communication qui réglera toute impasse et toute incompréhension entre les parents et leurs filles.

À travers la relation d'Imaan et ses parents, la romancière a montré les effets du manque de communication entre les parents et leurs filles. Même si Imaan avait de problèmes elle ne pouvait pas communiquer avec ses parents.

Pour la relation père-fille nous avons étudié les relations d'Imaan et son père et celle de Djébar et son père. Les deux cas étaient semblables étant donné que les pères étaient stricts et autoritaires.

CHAPITRE VI : LA SÉMANTIQUE

6.1. Introduction

Afin de faciliter la compréhension des thèmes du corpus, ce chapitre vise à réaliser une étude sémantique des romans. Il s'agit de déchiffrer la signification des mots utilisés dans les romans. Les faits rhétoriques analysés dans ce chapitre portent principalement sur les figures de discours répétitifs dans le corpus, y compris les figures de style et la formation des images dans les textes littéraires, ce qui constitue le point d'arrivée de cette analyse. Ceci puise sur l'examen de la forme de l'expression que sur son contenu. De plus, la création esthétique sera analysée au niveau des métaphores, des proverbes ainsi que la valeur sémantique des mots et les relations sémantiques qu'ils entretiennent avec d'autres termes. Selon Musanji Ngalasso-Mwatha, « la langue est ce qui nous attache le plus solidement à un groupe social, à une communauté d'intérêts et de besoins, à une culture, c'est-à-dire à la terre qui nous a vu naître » (2011 : 34). Nous allons donc analyser comment la littérature s'insère dans la communauté par la manière dont la langue se présente dans les romans.

Notre approche s'inscrit dans la théorie des actes de parole de Grice ²⁸ (1967) étant donné qu'il propose l'étude la plus détaillée et la plus pertinente pour les fonctions des proverbes. Les actes illocutionnaires démontreront l'objectif du romancier en attribuant ces propos à son personnage. Les actes perlocutoires indiquent les actions que le personnage doit adopter comme réponse aux proverbes utilisés. L'impact de proverbes démontrera le lien avec les thèmes déjà analysés dans les chapitres précédents. Cette partie se penchera sur les paroles des subalternes, et en les examinant le lecteur comprendra mieux les effets de lois patriarcales à travers les propos des personnages.

Dans ce chapitre nous étudions les emprunts, les proverbes, les métaphores et les comparaisons comme procédés stylistiques qui facilitent la conception du contenu déjà analysés dans les cinq premiers chapitres. Nous visons non seulement à établir pourquoi les écrivains de notre corpus font recours aux techniques langagières spécifiques, mais aussi à évaluer l'impact de ce choix dans la compréhension des thèmes.

²⁸ Cité par Austin (1982: 1-7)

6.2. Les proverbes

En guise d'introduction, il faudra noter qu'en Afrique « le proverbe est un merveilleux outil de communication qui en dépit de son caractère oral et ancien est encore quotidiennement utilisé ». Yao, Kouadio (2008 : 01). On dirait que c'est pour cette raison que les romanciers du corpus font recours aux proverbes. Selon Chiku Malunga (2008 : 2) « l'héritage africain, par sa richesse et sa diversité, peut contribuer de manière importante à fournir des réponses aux défis » dans la société. Les proverbes constituent une partie essentielle de la tradition africaine. Dans un entretien en ligne, Diome tient les propos suivants :

J'aimerais qu'on revoie le cadre, les règles de la polygamie au Sénégal. Les gens invoquent souvent le Coran pour justifier, mais celui-ci est pourtant clair. Il autorise les hommes à prendre jusqu'à quatre épouses mais sous certaines conditions... il lui est interdit d'imposer à ses épouses de vivre sous le même toit et il doit leur garantir avec leurs enfants une vie décente. (Fabien Mollon²⁹ 2010)

Ceci implique qu'au Sénégal, le pays natal de Diome, le mariage polygame est sous-tendu par la religion. De ce fait, l'image de la femme présentée dans le discours proverbial des œuvres de notre corpus est marquée par la polygamie. La femme est dépeinte comme un être faible. Dans *Celles qui attendent*, à l'arrivée de Bougna, la première épouse « n'était pas différente, loin de là, mais elle savait qu'aucune de ses colères ne changerait la couleur du ciel » (CA, 43). Au Sénégal ceci veut dire que la première épouse savait que même si elle se fâchait, rien n'améliorerait la situation ; donc elle devait accepter le fait que son époux avait épousé une deuxième femme. Quand Wagane s'était rendu compte que sa première épouse valait mieux que Bougna, la narration met en avant les propos suivants : « Quand le flacon est brisé, seuls les effluves du parfum demeurent » (CA, 45). Dans la situation polygamique, ce proverbe implique que quand la période pleine d'amour entre Wagane et Bougna s'est terminée, il a découvert que la vie avec la première épouse était mieux qu'avec la seconde. L'écrivain veut dire aux époux polygames que leurs premières épouses les aiment vraiment sans condition.

Les proverbes sont l'une des formes de la littérature qui ont le plus de force. Les us et coutumes de la société sont tous ancrés dans les proverbes. Les proverbes montrent aussi les références de conduite pour les différentes dispositions de la vie quotidienne, contribuant ainsi à marquer la direction et à expliquer les valeurs que les membres de la communauté

²⁹ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

doivent suivre. À ce sujet Kesteloot écrit ce qui suit : « Dans la littérature, la parole joue un rôle fondamental dans la transmission des valeurs socioculturelles d'une génération à l'autre » (2001 :13). Une autre empreinte caractéristique de l'énoncé proverbial est que le dit et le non-dit s'entourent. C'est-à-dire que les gens peuvent dire les choses taboues. Le proverbe est donc un mode de communication à l'aide duquel les personnages formulent un message implicite pour laisser entendre un avis inexprimé. Parlant de proverbe, Crispin Maalu-Bungi pense comme suit :

Considéré à juste titre comme un jugement de valeur, l'énoncé proverbial se présente comme le moyen privilégié par la tradition pour édicter les règles de comportement ou de vie en société, devenant ainsi pour l'ensemble des membres de la communauté un code, un code de savoir-faire, de savoir-vivre et de savoir-être auquel tous doivent se conformer. (2006 : 149)

Par définition, un proverbe est un « court énoncé exprimant un conseil populaire, une vérité de bon sens ou une constatation empirique et qui est devenu d'usage commun » (Hervé 2001 : 06). De plus, Yusuf³⁰ évoque ce qui suit:

Les proverbes sont de courtes déclarations, de croyance intelligemment construits qui sont utilisés pour des fonctions différentes dans la société. Une de ces fonctions est d'aider les utilisateurs à dire des choses désagréables d'une manière largement améliorée. Ils sont capables de faire cela parce que les proverbes sont souvent associés à la sagesse ou à l'attitude commune ou traditionnelle. [Notre traduction de « short cleverly constructed belief statements which are used to perform different functions in society. One of such functions is to help users to say unpleasant things in an ameliorated way. They are able to do this because proverbs are often associated with common traditional wisdom or attitude ».] (Idem)

Kesteloot définit le proverbe dans les lignes suivantes :

La source inépuisable des interprétations du cosmos, des croyances et des cultures des lois et des coutumes ; des systèmes de parenté et d'alliance ; des systèmes de production et de répartition des biens ; des modes de pouvoirs politiques et des stratifications sociales ; des critères de l'éthique et l'esthétique ; des concepts de représentations des valeurs morales. (2001 : 13)

³⁰ Yusuf, K.Y. (2004) citant Grigas *et al.*

L'analyse que nous présentons au sujet des proverbes doit clarifier la position de la femme à travers une perspective sémantique. Les proverbes sont fréquents dans les romans choisis et permettent aux écrivains de renforcer le registre de l'oralité et de l'imaginaire des coutumes africaines. L'usage du proverbe est une disposition animée très répétitive dans l'existence classique africaine. Les proverbes du corpus se groupent en deux classes. Les proverbes informatifs et les proverbes éducatifs. L'analyse commence par les proverbes informatifs.

6.2.1. Les proverbes informatifs

En guise d'introduction, il est primordial de noter la localisation du Sénégal sur le continent africain. C'est un pays qui détient des côtes marines à l'ouest et qui donne sur l'océan Atlantique. De ce fait, dans la narration de Diome il y a souvent des proverbes qui font référence à la mer. Dans l'écriture de Diome la présence de proverbes renforce l'africanité du roman comme on peut le percevoir dans sa rédaction. Elle utilise les proverbes pour dénoncer quelques pratiques à Niodor, comme nous l'avons montré dans l'analyse ci-dessous. Diome préfère réaliser un usage largement spécifique des proverbes, fréquemment montrés comme caractéristiques de l'oralité africaine. Ils ont une fonction essentielle dans l'économie de l'intrigue.

La première fonction des proverbes est d'informer. Sachant que le proverbe est un intermédiaire de formation et de communication du raisonnement traditionnel, c'est à travers la femme que la tradition se conserve. En parlant une langue, on réalise des actes de langage. Selon Sebastien McEroy, « un acte de langage est un acte accompli moyennant un énoncé » (1995 : 110). Nous visons donc à démontrer comment les auteurs réalisent les actes de langage en utilisant les proverbes. Virginie Dardier pense que « compte tenu du fait que les actes de langage sont sous-tendus par des actes sociaux, il est probable que l'environnement socioculturel ait une influence sur les actes de langage produits » (2004 : 56).

Pour bien cerner le but illocutoire que vise le recours aux proverbes dans les romans du corpus, nous faisons référence aux actes de langages de Grice qui se base sur le principe que l'acte de parler équivaut à réaliser des actes comme : donner des ordres, des conseils, affirmer, demander étant donné que c'est l'usage de la langue qui attribue aux énoncés une signification. Les proverbes informent les gens à propos des croyances de la communauté.

Ainsi les proverbes transmettent les valeurs culturelles car ils jouissent d'une position de privilège dans la culture africaine. La liste non exhaustive ci-dessous donne un aperçu des proverbes tirés du corpus :

Occurrence	Idée dénotée	Acte illocutionnaire réalisé par l'écrivain et l'acte perlocutoire destiné au locuteur
Pourtant elle savait bien qu'il y aura toujours des mouchérons pour voyager sur le dos du lion. (CA, 27)	Il y a des gens qui aiment profiter des autres. Dans l'intrigue, la femme d'Abdou sait déjà qu'il y aura constamment des gens qui déjeunent avec son époux tous les midis sans rien acheter de sa boutique.	L'auteur désire avertir les gens de se méfier de ceux qui ne font aucun effort pour se développer mais qui veulent profiter du travail des autres.
Le cabri passe où passe la chèvre (CA, 59)	L'enfant se comporte comme son parent. Koromâk souligne le fait que Lamine se tient comme sa mère.	L'auteur prévient les parents de se conduire bien selon les règlements de la société car leurs enfants se comporteront comme eux. Acte perlocutoire Ils doivent laisser tomber toutes les mauvaises attitudes. Ainsi ils doivent se conduire de manière décente.
La nature ne donne jamais sans prendre quelque chose en échange (CA, 13)	Il faut faire des sacrifices pour avoir ce qu'on veut. Dans le récit, Arame et Bougna recevaient des lacérations sur les corps pendant qu'elles prenaient des bois dans la forêt.	L'auteur propose que celui qui veut obtenir quelque chose doive être prêt pour offrir avant de recevoir. Acte perlocutoire Il faut donner d'abord avant de prendre quelque chose.
Une calebasse de mil	Ce qu'on a ne limite pas la	L'auteur désire montrer la méprise

n'empêche pas le bélier de sortir de son enclos, mais elle peut lui donner envie d'y revenir. (CA, 80)	liberté, mais donne le désir de retourner. Dans le roman, les mères croyaient que marier l'émigré lui donnerait la nostalgie de rentrer au pays pour rejoindre sa femme. Ceci renvoie aux effets de l'immigration clandestine et du mariage arrangé.	de cette société. Le romancier dépeint les stratégies qui ont été prises par les mères des émigrés clandestins pour assurer leur rentrée. Il paraît que même les mères n'ont pas de foi dans leurs fils qu'ils vont rentrer ; donc elles les manipulent en facilitant leurs mariages. Acte perlocutoire Pour Arame, elle doit persuader son fils de se marier pour qu'elle ait la garantie qu'il rentrera un jour. Cette crainte souligne l'absence de soutien social en Afrique où les parents ne comptent que sur leurs enfants pour un meilleur futur.
Le ventre ne dévoile jamais son contenu. (CA, 38)	On ne sait jamais la pensée d'un individu s'il ne le dit pas. Arame ne veut pas entendre ses petits-enfants se plaindre à cause de l'état de la nourriture. Il suffit de manger ce que la grand-mère fournit.	L'écrivain vise à informer la société que si on se tait au sujet de sa situation familiale, personne ne va savoir la condition réelle dans son foyer. Ici l'écrivaine montre les inégalités qui pèsent sur la femme africaine. Arame doit fournir à manger à ses petits-enfants sans soutien de son mari. Son fils qui est à l'étranger n'envoie pas assez d'argent. Acte perlocutoire Il faut garder ses secrets à soi-même.

Eu égard aux proverbes ci-dessus, on peut conclure que les écrivains abordent une problématique capitale dans la théorie du langage et de la communication. Les proverbes sous-tendent à l'arrière-plan une répartition des rôles sociaux au sein de la famille.

Les auteurs usent les proverbes comme gardien d'un raisonnement commun imbibé dans la tradition orale. Selon Germaine Noumssi, il s'agit « d'une réponse au problème de communication socioculturelle et au besoin qu'éprouvent les (écrivains) négro-africains de transmettre et de pérenniser leur culture et leur sagesse ancestrales » (2002 : 48). Suivant la pensée d'Ursula Baumgardt et de Jean Dérive, on constate que dans les romans, « à l'instar de ces personnages qui ont fait recours aux proverbes, le narrateur se désigne lui aussi comme appartenant à l'univers de la culture patrimoniale dont il se sert pour commenter les épisodes de son récit » (2013 :86).

Les romanciers ont fait recours aux proverbes dans leurs romans parce que les proverbes ont plusieurs fonctions dans la société coutumière africaine. Diome, en particulier, croit qu'il ne faut pas se taire au sujet des calamités qui corrodent la culture africaine. Mollon (2010)³¹ ajoute ce qui suit : « Les écrivains ne cessent pas d'épicer leurs romans avec des proverbes qui permettent au lecteur de découvrir et d'apprécier la beauté ainsi que les riches et diverses images que véhicule la langue ». C'est une narration parfaitement ancrée dans les coutumes que les romanciers se servent des proverbes pour faire circuler leurs communications. Pour Diome, le recours aux proverbes dans son écriture se justifie par le désir de revenir à la philosophie de sa communauté. Soumare Zakaria³² propose l'extrait qui suit :

Quand il y a brassage de deux cultures, il y aura forcément domination linguistique d'une des cultures sur l'autre. La culture linguistiquement dominée va toujours essayer de trouver un moyen lui permettant de résister et de préserver une part de son authenticité.

Ceci implique que les romanciers reconnaissent et redonnent à une culture sa dignité. Les proverbes exposent le raisonnement commun en indiquant le mode de vie et les valeurs des gens. L'emploi des proverbes dans la communication, surtout pour interpréter les questions

³¹ Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

³² Sans page, article en ligne, voir le lien sur le nom de l'auteur dans la bibliographie

sociales, représente de ce fait un dispositif opérant dans la recherche d'un accord africain véritable.

Le proverbe divulgue en cachant. Réfléchissant sur les proverbes, Marie-Dominique Popelard écrit ce qui suit :

La vérité de mœurs, des traditions, rappelée dans l'énonciation des proverbes, ne relève pas d'une argumentation rationnelle mais d'un autre ordre, celui de l'affirmation des valeurs qui favorisent la vie et l'organisation du groupe. Ainsi, la palabre ne donne jamais franchement tort à telle personne et raison à telle autre, mais réaffirme l'importance du lien et de la cohésion sociale. (2007 : 23)

Les proverbes redonnent à une culture sa distinction. Ils établissent les règles sociales conçues sur la répétition d'expérience. Pour Kleiber, les proverbes sont « des dénominations et ils dénomment un état de chose générique ». De plus, il existe, selon lui, « un sens proverbial et une structure sémantique générale de proverbes » (2000 : 39).

Kleiber pense qu'« on aurait d'un côté les arguments d'autorité proverbiale qui donnent lieu à une dénomination et renvoient au sens commun, à la sagesse des peuples, et de l'autre, les arguments d'autorité personnalisés fondés sur le prestige de quelqu'un » (1990 : 34). La destination du proverbe est commune et son articulation est non-modalisée. L'image et la métaphore transposent la signification d'un élément concret, qui sert comme affirmation d'une valeur abstraite, et le lie à la sociologie ou à la culture de la société qui l'a conçu. Sa portée est une vérité commune mondialement acceptable à cause de sa valeur régulière qui l'installe en liaison avec des faits de la communauté.

6.2.2. Les proverbes éducatifs

Ces proverbes ont pour caractéristique fondamentale de viser à l'enseignement d'un comportement dans une situation bien donnée. Ils visent à inculquer une conduite sociale fondée sur les règles de vie acceptées et pratiquées dans la communauté. Il existe aussi des proverbes qui ont pour objectif d'éduquer et par conséquent conseille la communauté par rapport aux croyances de la société. Les proverbes ci-dessous en donnent un bref aperçu :

Occurrence	Idée connotée et acte perlocutoire	Acte illocutionnaire réalisé par l'écrivain et acte perlocutoire visé pour le

		lecteur
On ne dédaigne pas le son quand on n'a pas de mil ! (CA, 38)	Quand on n'a rien il faut être content de ce qu'on a. Arame s'adresse à ses petits-enfants qui ne sont pas contents du repas qu'elle leur a préparé.	La romancière demande au lecteur d'être satisfait de sa condition actuelle. Acte perlocutoire Il ne faut pas envier les autres sans savoir la source de leur richesse.
On ne râle pas avant le repas, cela coupe l'appétit à tout le monde et n'accélère pas pour autant la cuisson des aliments (CA, 123).	On ne peut pas applaudir avant le succès d'un événement. Dans la narration, Bougna parle à Arame à propos de la cuisson de la belle-fille de sa coépouse.	L'écrivain vise à avertir le lecteur de réaliser ses objectifs avant de fêter car on n'atteint pas toujours les résultats escomptés. Acte perlocutoire Ainsi le lecteur doit anticiper n'importe quel résultat comme réponse à sa situation. Il faut se patienter.
L'aveugle ne prête pas ses yeux (CA, 59).	On ne donne jamais ce qu'on n'a pas ou ce qu'on ne peut jamais réaliser. Dans le roman, Lamine était au chômage donc il ne pouvait pas subvenir aux besoins de la famille. Ce proverbe sert à souligner le taux de chômage qui règne dans ce pays.	L'écrivain conseille aux gens d'arrêter de promettre ce qu'ils n'ont pas. Le proverbe indique les limites des capacités humaines. Acte perlocutoire Pour Lamine il doit chercher du travail.
On ne propulse pas une barque avec une rame cassée (CA, 187).	Sans formation on ne peut rien faire ou quelques fois on prend de mauvaises décisions. Ayant comparé	L'auteur vise à encourager les gens à se former. L'écrivain renvoie les gens sur les fardeaux de la réalité dans la vie.

	son mari aux marins qui se trouvaient sur place, Coumba a conclu que son union avec Issa était meilleure.	L'existence de ce monde a sa force et son inaction. La langue transmet les croyances traditionnelles et joue de ce fait la fonction de doter la communauté du savoir. Acte perlocutoire Le personnage doit éviter des controverses.
--	---	---

Dans le tableau ci-dessus, comme nous l'avons déjà invoqué dans l'introduction, l'acte illocutionnaire démontre l'objet de l'écrivain et l'acte perlocutoire indique le comportement du locuteur en réponse à l'acte illocutionnaire réalisé par le romancier.

Un écrivain peut insérer des proverbes dans sa narration sans propos introductoires. Mais chez Diome on trouve souvent une phrase qui introduit le proverbe comme l'indique la citation suivante : « **En s'en remettant à la sagesse de leur village**, le gibier pousse les chasseurs à se disperser en forêt, mais cela ne change rien à leur amitié » (CA, 230). Plus loin dans le texte, Lamine dit : « Tout ce qui pousse dans la ferme appartient au fermier, **disent les anciens** » (CA, 269). Les textes en gras montrent que les proverbes font partie de la vérité générale qui a comme origine la sagesse des anciens d'une société. Selon Baumgardt et Dérive une épouse peut utiliser des proverbes pour « déprécier sa rivale... c'est une façon pour l'énonciatrice de l'insulter, de donner plus de poids à sa position en mettant la culture patrimoniale de son côté » (2013 : 83). Cette culture exprime la vérité générale de la société. Nous avons remarqué ceci à travers les proverbes que Bougna utilise envers sa coépouse. Les écrivains ont fait recours aux proverbes éducatifs parce qu'ils facilitent la transmission du savoir d'une génération à une autre. Ce savoir fait partie de la culture. À ce sujet, Christian Ahihou dit :

La culture est ce qui détermine la vie des hommes en société. Elle comporte les codes de bonne conduite admis dans une société donnée, autant que les grilles des interdits de cette

même société. C'est sur elle que se basent les hommes et les femmes d'une même communauté pour coordonner leurs activités. (2013 : 50)

Suivant la pensée de Noumssi, les proverbes sont « des faits d'expérience et permettent de véhiculer la sagesse séculaire à partir du symbolisme des actants mis en scène. Quel que soit le cas, leur emploi constitue une technique d'expression servant à éclaircir une situation » (2009 : 56). À ce sujet, Germain Kouassi dit ce qui suit : « Avec les proverbes moraux nous entrons de plein pied dans le domaine des mœurs et de la psychologie tant ces énoncés sont à cheval sur l'éthique communautaire » (2007 : 374). Ceci implique que les proverbes sont des énonciations remplies de sagesse qui concèdent à la vie habituelle, et disposent des fonctions plus ou moins diverses. Le proverbe est exprimé comme un procédé pour soutenir une évocation adéquate afin de décrypter des nouvelles et pour définir la population africaine en tant qu'une entité linguistique et culturelle. Le proverbe, entant que récipient de la culture, constitue le fondement de la pensée africaine. En utilisant les proverbes, les romanciers se présentent comme les gardiens de la sagesse collective imbibée dans la tradition orale. Un proverbe devient un discours elliptique et occulte quand on ignore le cadre culturel et social auxquels il appartient ainsi que les circonstances de son énonciation. Le proverbe est inévitablement non seulement une production linguistique mais aussi un propos social et culturel. Le rôle véridique du discours proverbial pourrait restreindre celui-ci des autres types de discours.

Suivant la pensée d'Oteng, on déduit que « voulant garder l'héritage du passé sans tenir compte de la dynamique de la transformation de toute tradition, les Anciens de la tribu se heurtent aux intérêts des Jeunes... » (2010 : 46). Les vieux veulent garder et passer la sagesse coutumière mais les jeunes s'adaptent au monde moderne. Selon Marie-Dominique Popelard, les proverbes « jouent un rôle social, qui est aussi de critiquer au cœur de la solidarité et fondement du lien social » (2007 : 29). Denise Coussy croit que l'écrivain utilise le proverbe dans son récit « comme un procédé stylistique pouvant traduire un état social ou mental » (2000 : 152). En Afrique il y a eu déjà une tentative d'utiliser les proverbes au sein d'une organisation dans le cadre de la consolidation des aptitudes organisationnelles.

En guise de conclusion, reprenons ce que déclare Kesteloot : « La parole véhicule beaucoup de valeurs dans la société traditionnelle africaine. Son importance est grande, son étude

ouvre des perspectives immenses sur le terrain de la connaissance, de la sagesse et l'état des techniques en Afrique noire... le poids de la parole se manifeste généralement à travers les proverbes » (2001 : 13).

6.3. Les expressions figurées

Cette section se limite aux expressions figurées que les romanciers utilisent dans leurs romans. Il y a recours au langage figuré dans les romans du corpus. L'auteur ne crée pas les expressions figurées. Elles existent déjà dans le domaine public. Le tableau ci-dessous donne un bref aperçu :

Occurrence	Idée dénotée	Impacts des expressions figurées
Tu peux me croire, je ne vais pas me gêner pour lui faire cracher le prix d'un savon. (CA, 33)	Bougna parle avec son amie Arame et elle dit qu'elle ne va pas faire beaucoup d'efforts pour que son mari puisse lui donner l'argent pour acheter du savon. Son mari qui est au chômage n'a pas assez d'argent pour satisfaire aux besoins de ses femmes.	Cette expression souligne les effets de la polygamie. Le mari ne peut plus soutenir sa famille financièrement car il ne travaille plus mais il a trois femmes et beaucoup d'enfants. Il n'attend que le soutien de son fils qui travaille dans le gouvernement.
Ya Moukietou dit : « Ce n'est pas à lui de me dire la couleur du slip que je dois porter demain parce que c'est mon slip. » (PG, 299)	Elle voulait dire que le président n'avait pas le droit de décider le prix de leurs cailloux.	Ceci montre la prise de conscience de la femme. Cette expression implique la naissance d'une nouvelle femme révoltante. Maintenant que la femme connaît ses droits, elle désire prendre ses décisions. La femme

		marginalisée prend la parole.
Tu te permets de dormir jusqu'à ce que le soleil te brûle les fesses. (AC, 33)	Tu te lèves trop tard. Tu te couches trop.	L'objectif est de montrer l'existence d'un ordre préétabli par la société où une fille a des corvées qu'elle doit réaliser chaque jour. De ce fait, elle doit se lever tôt chaque matin. Cette expression exalte la fonction de la femme comme ménagère du foyer. La femme est symbolisée comme un être assujéti et renfermé dans les quatre murs de son foyer et du dévouement au mariage.
Mais elle savait qu'aucune de ses colères ne changerait la couleur du ciel. (CA, 43)	Elle savait que son opinion ne servait à rien. Même si elle s'exprimait, rien ne changerait.	L'effet est de souligner la permanence des lois patriarcales imposées à la femme africaine. Aucun comportement ne changera l'existence de la polygamie. De ce fait le personnage savait déjà qu'elle devait accepter la nouvelle situation car elle n'y pouvait rien modifier.
Si cette femme était une bâtisse à rénover, il faudrait tout démolir. (CA, 57).	Le personnage montre son souhait de voir la destruction de sa coépouse.	Cet extrait souligne la jalousie et la haine qui animent le foyer polygame.

		Les coépouses supportent mal la réussite de l'autre au point de souhaiter la mort de l'autre.
Ses lèvres ne couvrent plus ses dents jaunes. (CA, 57)	Elle est très contente mais ceci suscite la haine de sa coépouse.	L'expression montre de nouveau la jalousie qui règne entre les coépouses. Coumba n'aime pas le fait que les fils de la première épouse ont obtenu des bourses pour aller en Europe. La joie d'une coépouse est mal reçue.
Ils peuvent vous revendre votre slip sans que vous vous rendiez compte. (PG, 107)	Les autorités sont si corrompues qu'ils peuvent vous vendre vos affaires. Ils se développent au détriment des citoyens.	Cette expression montre la prise de conscience de la femme africaine car elle possède des informations utiles pour se libérer. Maintenant que la femme sait le comportement des autorités, elle peut agir de manière pertinente.
Maintenant, elle n'avait plus besoin de prendre ses jambes à son cou. (CA, 30)	Auparavant quand ils avaient des problèmes domestiques, Arame fuyait son mari ; mais présentement, elle ne le fuit plus car il est vieux. Sa vieillesse lui a donné une forme de sécurité.	C'est pour montrer les effets de mariage forcé. Auparavant Arame ne pouvait pas agir contre son époux à cause de son âge étant donné qu'il était plus âgé qu'elle. Maintenant que le mari est vieux, elle est libre.

Les statues de marbre ne pleurent pas. (CA, 150)	Il ne faut pas montrer ses émotions au public.	Cette expression accentue les effets du poids de la tradition. Le personnage doit présenter une mine agréable, même si les circonstances sont pires.
--	--	--

La narration évoque aussi les expressions figurées par rapport à l'image de l'océan pour développer les caractères d'Arame et de Bougna. Nous faisons une brève analyse dans les lignes qui suivent. Arame, dont le premier fils est mort dans un accident maritime, souffre désormais de l'éloignement de Lamine qui est parti pour l'Espagne. Elle évoque une faiblesse incroyable, forcée d'étaler toutes les résolutions pour défendre les siens, mais collectivement rapprochée à la culpabilité d'avoir approuvé le départ de son enfant. Les repères générationnels s'en trouvent dès lors agités, ce qui amène la narratrice à dire ce qui suit : « Tout se brouilla en elle, elle se recroquevilla sur sa natte et sanglota comme une petite fille terrorisée par ses propres pensées. » (CA, 127). Au contraire, Bougna, présente une approche différente de l'absence. Elle est un personnage au caractère proche de celui de l'île, elle s'apparente aussi aux périls des fonds marins. L'écrivaine nous révèle que « si Bougna n'était pas coiffée comme un cocotier, elle l'aurait volontiers comparée au grand requin blanc, car elle ne lâchait prise qu'une fois le morceau arraché » (CA, 80). Ceci implique que si Bougna décidait de faire quelque chose, elle ne s'arrêterait tant qu'elle ne l'aurait pas réalisé.

6.4. La métaphore

La métaphore est liée à l'analyse des proverbes. Cette partie du chapitre se consacre à l'étude de la métaphore en vue de comprendre pourquoi les romanciers font recours aux métaphores et comment la présence de la métaphore dans le texte facilite la compréhension des thèmes des romans. Cependant pour se questionner sur la mesure ardente des métaphores, on ne doit pas se contenter à la contrariété de l'explication de considérer le groupement de ces métaphores afin de bien déchiffrer leurs significations. Les métaphores de notre corpus se divisent en trois groupes qui seront analysés en détails dans les sections

qui suivent. Il s'agit des métaphores substantivales, adjectivales et verbales. Commençons l'analyse par les métaphores substantivales.

6.4.1. Les métaphores substantivales

Les métaphores substantivales se manifestent couramment avec l'objectif de se servir d'une image. Généralement la situation permet la conception et l'éclaircissement de cette - représentation. Pour comprendre la métaphore, le locuteur doit se séparer non seulement du sens littéral mais il doit à tout prix exploiter aussi les indices qui lui permettent de déduire la prédiction qui coïncide avec l'intention du locuteur. Les métaphores comblent souvent les lacunes sémantiques. Le tableau non-exhaustif ci-dessous présente un aperçu des métaphores substantivales de notre corpus :

Occurrence	Comparé	Comparant	Idée dénotée et impact des métaphores
Sa cervelle d'escargot ne lui permettait pas de se rendre compte que seul son argent la rendait supportable au sein de cette famille dans le besoin. (CA, 235)	Sa cervelle	Escargot	Elle ne comprenait pas la situation réelle. Elle était lente à y parvenir. Cette métaphore sert à décrire la famille d'Issa ; elle tolère la présence de l'épouse étrangère sans qu'elle ne soit vraiment la bienvenue. Ceci démontre le désespoir de cette famille. La famille désire son argent et Issa a besoin d'elle pour être capable d'habiter en Espagne.
Dire qu'il avait eu le toupet de laisser une telle perle derrière lui. (CA, 188)	Une épouse	Perle	Il avait le courage d'émigrer et abandonner une si belle femme. Le comparant 'perle' démontre la vulnérabilité de la femme qui attend un mari

			dont le retour est incertain. Il établit aussi que sa femme est précieuse.
Ouais, vous voulez me faire croire qu'une bande de femmes analphabètes, des petites tâcheronnes qui vivent à la petite semaine... (PG, 243)	Les femmes analphabètes	Des petites tâcheronnes	La première dame ne peut pas comprendre que des femmes illettrées puissent entrer en grève pour défendre leurs droits. Les subalternes commencent à prendre la parole et à réagir contre les lois et les situations qui les exploitent. Ceci démontre la prise de conscience des femmes marginalisées par la société patriarcale. Elles commencent à se libérer.
Son naturel silencieux était une coque sur laquelle venaient ricocher inutilement les flèches de Bougna. (CA, 43)	Son naturel silencieux	Une coque	À cause de son silence, Bougna n'arrivait pas à provoquer la première épouse. Ceci montre la rivalité entre les coépouses et une des stratégies qu'une épouse adopte contre l'autre. Pour la survie dans cette famille il faut des stratégies.
Son cœur était une forteresse et seul qui en détenait la clef pouvait accéder (CA, 188)	Son cœur	Une forteresse	Coumba ne voulait pas se donner à n'importe quel homme. L'effet est de montrer la fidélité de Coumba à son époux qui est parti pour l'Espagne. La société exige

			d'elle la fidélité totale.
C'est qu'il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre, dit la grosse crevette. (LP, 23)	La femme	Grosse crevette	La femme était très grosse. L'impact est de démontrer que la femme était laide.
La première chose qu'elle remarqua c'est que Karim avait une voix extraordinairement douce, une voix d'ange. (AC, 27)	Sa voix	La voix d'ange	Karim avait une voix douce qui était agréable à entendre. Cette voix est le contraire des voix qu'elle est habituée à entendre chez elle où tout le monde crie.

En dehors du corpus, les métaphores substantivales existent aussi dans *Femmes sans avenir* de Hanane Keita. La tante de Kady, par exemple, dit : « Depuis que cette **vipère** a déménagé chez moi. Je n'ai pas eu la paix » (2012 : 28). Plus loin encore, Kady dit : « En plantant, comme tante Awa disait, **une peste** dans sa maison » (2012 : 98). Nous avons marqué les métaphores substantivales en gras. Les deux mots font référence à la deuxième épouse. En l'appelant « vipère » et « peste » les personnages font allusion à son objectif qui est celui de détruire le mariage de Kady. La métaphore est ainsi un acte de langage indirect correspondant à un acte primaire d'assertion littérale qui est doublé d'un acte secondaire de déclaration métaphorique. À partir de l'interprétation littérale, le locuteur conclut que cette affirmation textuelle n'est pas l'acte illocutoire mentionné et qu'il faut chercher ailleurs l'intention du locuteur. En utilisant les métaphores, l'objectif du locuteur est d'imaginer son raisonnement en vue de la rendre compréhensible. Le locuteur s'intéresse à constituer pareillement d'autres résultats avec sa communication, soit révéler un sentiment, un avis ou une opinion soit convaincre en recherchant à persuader une personne de quelque chose.

6.4.2. Les métaphores adjectivales

Par rapport aux métaphores adjectivales des phrases métaphoriques construites plutôt sur la base syntaxique, reliant l'adjectif qualificatif à son support nominal, ont été identifiées. Le

tableau suivant donne une liste incomplète des métaphores adjectivales du corpus. Nous avons mis en gras les adjectifs métaphoriques.

Occurrence	Idée dénotée	L'impact des métaphores
Il remarqua soudain une larme se frayer un chemin sur ce visage angélique (AC, 71)	Elle était très belle. Sa beauté est aussi impliquée dans le titre du roman « beauté coupable »	La métaphore « visage angélique » indique sa compassion envers la fille. Imaan est émotionnel, naïve et vulnérable à cause de la situation dans sa famille.
Une peur glaciale s'était infiltrée en elles. (CA, 152)	Elles avaient très peur.	Après avoir reçu des nouvelles d'une pirogue qui s'est renversée en mer, l'expression « peur glaciale » démontre à quel point les femmes se sont trouvées désespérées pour trouver des informations au sujet de leurs fils émigrés. Elles croyaient que leurs fils s'étaient noyés dans la mer. On rencontre un des désavantages de l'émigration clandestine.
Koromâk, excédé par cette complicité qui l'écartait ouvertement, jeta ses phrases assassines à leurs trousses. (CA, 105)	Koromâk insultait sa femme.	Ici la métaphore sert à démontrer l'abus verbal comme l'un des effets des mariages d'une jeune fille à un vieil homme dans une union forcée. Le vieil homme assume le rôle du père et non pas du mari. Il est autoritaire. Ceci souligne les poids de traditions qui pèsent sur les femmes.

À partir de notre analyse nous pouvons déduire que les raisons de l'emploi de la métaphore sont variées. Henderson (1993 : 87) pense que la métaphore possède un rôle essentiel dans

la stylistique. Ce rôle concerne, entre autres, l’instruction, l’ordre de la langue, l’énonciation des hypothèses, l’argument et l’exposé. Skorczinsk et Deignon (2006) soutiennent que la métaphore a soutenu également l’évolution du lexique normalisé de l’économie. Selon eux, l’utilisation des métaphores est un dispositif précieux pour véhiculer des conclusions à une condition. La métaphore livre le personnage plus convaincant pour stimuler les lecteurs, les encourager à prendre l’action et à échanger leurs pensées. Les métaphores représentent des concepts complexes. Pendant la lecture, les métaphores produisent des images vives dans la tête du lecteur. L’analyse des exemples des métaphores du corpus montre que, de manière globale, les différents sens d’un même terme se concordent. Les écrivains ont fait recours à la métaphore parce que, selon Le Guern, la métaphore « offre au langage des possibilités d’économie en fournissant la formulation synthétique des éléments de signification » (1973 : 71). La métaphore s’intéresse à illustrer un concept abstrait au moyen des expressions qui facilitent cette illustration.

Dans la partie qui suit nous analysons les métaphores verbales et leurs relations avec les thèmes déjà étudiés.

6.4.3. Les métaphores verbales

Les métaphores verbales se construisent à partir de la relation du verbe et ses arguments. Le verbe se définit « à la fois par des propriétés intrinsèques qui sont celles du procès, et par des propriétés relationnelles ou liées qui l’associent selon les cas à une, deux ou trois classes d’actants ou arguments. » (Noumssi 2002 : 235). Ceci implique que l’importance du verbe réside dans sa capacité de créer une relation figurée dans une phrase donnée. Le tableau ci-après fournit quelques exemples rencontrés lors de la lecture du corpus.

Occurrence	Idée dénotée	L’impact des métaphores
Le soir déroulait déjà sa traîne de velours (CA, 189)	La nuit tombait déjà. La métaphore montre l’état de la nuit. Il faisait déjà sombre.	La nuit accentuait la solitude pour les épouses qui gardaient des chambres vides. Ceci impliquait une autre nuit sans leurs époux. Pour les mères cet état signifiait que leurs fils ne mangeraient pas le dîner ce

		soir-là.
Il vomit son cœur et le déposa à ses pieds. (<i>LP</i> , 15)	Il lui a dit ce qui n'allait pas.	La métaphore démontre l'état désespérée du personnage.
Bougna libera les papillons qui battaient déjà des ailes dans sa bouche. (<i>CA</i> 56)	Bougna a commencé à faire des commérages.	La métaphore souligne les effets négatifs d'un foyer polygame. Une coépouse ne veut pas voir l'autre coépouse monter les échelons de vie. Elle va chez ses voisines pour parler de sa coépouse.
Tu ne veux pas te donner en spectacle au cas où ses propos, une fois de plus te feraient grimper au cocotier. (<i>PG</i> , 294).	Méréana craignait qu'elle se comporte d'une manière rebelle auprès de son ex-mari.	Cette expression illustre bien que Méréana est en train de se transformer d'une femme obéissante à une femme révoltante et indépendante de lois patriarcales. Elle subit une prise de conscience de son état. Mais elle doit se ralentir un peu pour qu'elle n'arrive pas à se fâcher à cause de ses mots envers elle.
La pauvre chèvre sautillait hardiment sur un champ de mines qu'elle prenait pour des patates douces. (<i>CA</i> , 235)	La femme blanche d'Issa ne comprenait rien de la polygamie	La métaphore établit l'ignorance de la femme blanche envers les us de la communauté africaine.

Le Chef du clan abonda dans le sens de Bougna, mais Issa resta de marbre. (CA, 237)	Issa n'a pas changé d'avis même si le Chef du clan partageait la même idée que sa mère.	Ceci souligne qu'Issa a changé son comportement en vue des croyances de sa famille après son séjour à l'étranger. Il exhibe les conséquences de l'émigration à l'étranger. Les jeunes perdent leurs mœurs.
Les ombres nappaient maintenant toutes les ruelles du village. (CA, 264)	Le soir tombait. La métaphore montre qu'une nouvelle sombre activité commence, celle de la nuit.	Chaque nuit qui se passait augmentait la longueur de l'absence des émigrés qui étaient partis pour l'Espagne.
Coumba allait déverser sa bile chez sa mère. (CA, 237)	Coumba est allée se plaindre chez sa mère. On voit ici que « le roman met en opposition deux points de vue féminins : d'un côté, le pont de vue de la femme blanche bourgeoise, incarnation du féminisme occidental, et de l'autre, celui de la femme noire... » (Dého 2013 : 99)	La métaphore met en évidence les effets des calamités amères qu'éprouve Coumba comme belle-fille et comme coépouse. Après sept ans son époux est revenu avec une deuxième femme qui ne l'aide pas à faire le ménage, et elle doit tout faire toute seule. Cependant son mari passe toute la journée avec la deuxième femme. En parlant avec sa mère elle cherchait du soutien dans son calvaire mais elle est déçue.

D'après les extraits ci-dessus, il est certain qu'une métaphore est une figure de substitution selon laquelle un mot généralement attendu est remplacé par un autre suivant une association de similitude.

D'après le dictionnaire *Larousse en ligne*³³, une métaphore est « une figure de rhétorique, un procédé de langage, qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison ». Ainsi, selon Pierre Diarra et Cécil Leguy (2004 : 74), la métaphore implique que « les mots peuvent signifier autre chose que ce qu'ils disent clairement. La métaphore figure ainsi l'altérité, elle invite à inventer l'identique au-delà du différent ». Ceci suppose que la métaphore se produit sur la transformation par association où elle aide le discernement d'une locution difficile à exposer. Elle construit un lien de relation qui suppose l'imaginaire. Elle est une sorte de comparaison. La métaphore repose sur la juxtaposition, ou la fusion de deux champs sémantiques différents en un unique terme ou en une locution. Il s'agit d'un maniement sémantique qui comprend l'utilisation d'un terme dans un sens autre que son sens courant, sans que cette modification de perception retire entièrement la signification initiale du terme. Rappelons que les métaphores sont de nature substantivale, adjectivale et verbale. Bally (1944)³⁴, pense que la métaphore « relevant de l'hypostase lexicale ou mode de transposition implicite [...] n'est marqué que par l'entourage symptomatique ». La métaphore est subséquemment une comparaison implicite entre deux termes, le comparé et le comparant où le comparé est exprimé sous forme d'image.

6.5. La comparaison

Nous n'analysons ici qu'une liste des dispositifs de comparaison rencontrés dans les romans de notre corpus. Par rapport à la comparaison nous constatons que certaines énonciations établissent une juxtaposition entre deux réalités distinctes en faisant appel aux procédés de comparaison tels que 'comme' et 'plus que'. Pour définir la comparaison, lisons ce que dit Detrie :

L'affrontement de deux notions, qui se donne à voir tel quel. Les deux notions sont maintenues à distance et la fusion des deux est rendue impossible par la syntaxe comparative : la comparaison n'est ainsi jamais un procédé de nomination, c'est un procédé intellectuel qui s'affiche comme mise en parallèle délibérée. Il n'y a substitution

³³Sans page, article en ligne, voir le lien dans la bibliographie

³⁴Bally 1944, cité par Noumssi (2002)

d'aucune entité fictive dans le processus comparatif alors que la métaphore permet de construire une nomination nouvelle. (2001 : 75)

D'après Marc Eigeldinger, la comparaison « permet d'établir le plus souvent des ressemblances ou des analogies et elle assume dans l'esprit du lecteur une valeur explicative par le champ de suggestions qu'elle contient » (1987 :75). En premier lieu, nous analysons les fonctionnels non-proportionnels.

6.5.1. Les fonctionnels non-propositionnels

La comparaison peut être introduite par la préposition « comme », comme le montre les exemples suivants :

Occurrence	Idée dénotée	L'impact des comparaisons
Elle répondait à ces questions comme le ferait une secrétaire (AC, 48)	Cette comparaison démontre le type de communication entre Imaan et sa mère. Il n'y a pas d'alliance affective.	Ceci établit le fossé qui se trouve entre Imaan et ses parents. Ils se comportent comme les employeurs d'une usine.
Une aurore, Bougna fureteuse comme un chien truffier, s'était ruée chez Arame (CA, 216).	Bougna s'est précipitée furieuse chez son amie Arame.	Cette comparaison met en évidence les effets d'un foyer polygame. Une coépouse doit trouver des amies loin de ses coépouses à cause de la jalousie et la haine qui règnent entre elles.

6.5.2. Les fonctionnels propositionnels

La comparaison est aussi signalée par des connecteurs. Le tableau ci-dessous en donne un aperçu :

Occurrence	Connecteurs	L'impact des comparaisons
Ta fille est certainement aussi jolie que toi mais espérons qu'elle sera plus sage. (CA, 245)	Aussi... que, plus	Le personnage vise à comparer Daba à sa fille en utilisant une expression qui se moque d'elle.

		Cet énoncé renvoie à l'obligation d'une femme africaine de rester chaste avant son mariage et fidèle pendant le mariage, soulignant ainsi les poids de la tradition qui pèse sur la femme. Daba n'a pas pu attendre son mari qui est parti pour l'Espagne. Elle se trouve enceinte de son vieux petit-ami.
Les jours suivants se déroulèrent tel un rêve pour Imaan. (AC, 75)	Tel	La comparaison illustre l'état sombre d'Imaan après le viol. Les événements semblaient être irréels. Elle ne faisait pas partie de l'entourage de sa famille à cause de ce qu'elle était en train de subir. Comme on ne peut pas partager l'expérience d'un rêve, Imaan ne pouvait pas aussi partager ses expériences du viol avec sa famille.
L'attente d'un repas plonge n'importe qui dans une détresse similaire à celle qu'on éprouve un enfant, en guettant une mère qui n'arrive pas. (CA, 124).	Similaire à	L'extrait souligne les manques de ressources dans cette famille polygame. La belle-fille chargée de la cuisson n'arrive pas à cuisiner vite parce que la famille est grande et il y a peu de ressources. Pourtant comme belle-fille, elle doit réaliser ses corvées sans aide. Ceci souligne aussi les poids de traditions qui pèsent sur les belles-filles. Bougna se moque

		de la belle-fille de la première épouse.
La chaleur n'était pas seule à pousser Arame dehors, la présence de Koromâk dans la pièce lui paraissait encore plus suffocante que la canicule. (CA, 37)	Plus... que	La comparaison ici met l'accent sur les effets d'un mariage forcé où les partenaires ne sont pas à l'aise dans la présence de l'autre. Arame ne supportait plus la présence de son époux dans la même pièce.
Son silence est pire qu'un mensonge. (CA, 189)	Pire.... que	La comparaison accentue l'inquiétude de Coumba à cause de sa solitude par rapport à l'absence d'Issa et le manque d'informations de sa vie à l'étranger. Coumba ignore la nature de la vie que son mari mène en Europe. Le manque d'argent de la part du migrant clandestin implique le manque de communication. Il n'a pas de moyens pour faire un coup de fil. La femme est désespérée. Elle aurait préféré recevoir même des mensonges de lui plutôt que le silence.
Tel le fleuve Sénégal, la vie du village coulait ininterrompue en charriant ses événements ordinaires (CA, 46)	Tel	La vie dans l'île ne s'est pas arrêtée. Les événements continuaient normalement sans les émigrés. La vie n'attend jamais les absents.

6.5.3. Les verbes

La comparaison peut être aussi exprimée à l'aide des verbes tels que « ressembler » ou « paraître ». Le tableau qui suit démontre quelques exemples du corpus :

<u>Occurrence</u>	<u>Idée dénotée</u>	<u>L'impact des comparaisons</u>
Imaan ressemblait à un cadavre ressuscité. (<i>AC</i> , 108)	Imaan n'était pas en bonne santé. Elle semblait être malade.	Cette comparaison accentue les effets du viol sur Imaan qui se sent comme déjà morte à cause du traitement qu'elle est en train de subir. Elle ne pouvait pas échapper de cette situation.
Si Bougna n'était pas coiffée comme un cocotier, elle l'aurait volontiers comparée au grand requin blanc, car elle ne lâchait prise qu'une fois le morceau arraché (<i>CA</i> , 85).	Si Bougna décide de faire quelque chose, elle ne se repose jamais avant la réalisation de son rêve.	La rivalité entre les coépouses est soulignée avec cette comparaison.
Il paraissait encore plus en colère que nous, ne cessant de répéter que ce n'était pas comme cela que l'on devait traiter des citoyens, surtout des femmes (<i>PG</i> , 105).	Le personnage est fâché à cause des effets du mauvais traitement des femmes par la société.	Cet extrait souligne l'objectif du romancier qui est celui d'éradiquer la violence et le mauvais traitement des femmes. Le romancier attribue ces propos à un homme pour montrer la participation de l'homme dans la lutte pour l'émancipation de la femme.

La comparaison renforce l'imagination de ce qui est peint en se soutenant sur ce qui est prétendu connu du lecteur. Elle affermit aussi l'éclaircissement d'une explication en

réalisant des juxtapositions entre des liens cohérents permis par le lecteur et d'autres moins admises ou inconnues. La comparaison cherche à convaincre en maintenant des similitudes entre ce qu'on cherche à faire comprendre et ce qui est déjà perçu par le lecteur. Elle aide aussi à formuler les actions des personnages. La comparaison donne l'occasion aux écrivains de s'amuser avec les mots et les idées. François Mensbrugghe (2003 : 6) dit que « la comparaison est une forme spontanée de la pensée et un fait de langage. Consciemment ou non, nous l'utilisons tous les jours pour connaître, convaincre et pour agir dans la vie domestique ou dans la vie professionnelle »

Mensbrugghe propose ce qui suit : « La comparaison a une vertu heuristique. En droit comparé, l'accent est souvent mis sur sa fonction critique, voire subversive. Dans une perspective d'harmonisation du droit, la comparaison a une fonction constructive. Il faut être attentif à la raison de la comparaison » (*Ibid.* : 5). Ceci implique que la comparaison est une activité importante du fonctionnement d'une langue. On utilise la comparaison dans la vie quotidienne, comme lorsqu'on compare les prix des articles à acheter. Selon Rousseau, « c'est ainsi que nous apprenons à considérer ce qui est sous nos yeux, et que ce qui nous est étranger nous porte à l'examen de ce qui nous touche » (1993 : 84).

6.6. Les emprunts

L'emprunt est un concept social qui est une réflexion de l'influence culturelle d'une société sur une autre. D'un point de vue linguistique, le concept de l'emprunt s'annonce à trois étapes : phonétique, grammaticale et lexicale à travers le vocabulaire. Pour les emprunts, il s'agit « des éléments qui passent d'une langue à une autre, se mélangent à la composition lexicale, phonétique et grammaticale de la nouvelle langue et se fixent dans un emploi généralisé des usagers, que ceux-ci soient bilingues ou non » (Ngalasso 2001 : 16). Les mots empruntés sont assimilés dans la langue française. Un emprunt est un mot ou une expression qu'un locuteur ou une société emprunte d'un terme d'une autre langue sans le traduire en l'ajustant fréquemment aux règles de sa langue. Le dispositif de l'emprunt présuppose des contacts entre les langues et entre les personnes venant de communautés différentes. Par définition, un emprunt est un « processus par lequel une langue s'incorpore un élément significatif (généralement un mot) d'une autre langue ; le terme ainsi incorporé ». (*Larousse en ligne*)

Les romanciers utilisent les emprunts pour présenter un procédé nouveau qui est issue d'une culture différente et qui n'est pas encore présente dans la langue française. L'apparition des emprunts dans la langue française montre qu'aucun système linguistique ne peut survivre en complète autonomie et faire face aux progrès du peuple sans se parler avec d'autres systèmes linguistiques. L'emprunt chez Noumssi est « une substitution des items de la langue française par des termes de la langue source » (2009 : 219). Ceci implique que les termes de la langue source peuvent être le pastiche d'une dialectique ou d'une expression qui caractérise une couche sociale.

Les écrivains ont fait recours aux emprunts dans les romans pour parler du phénomène de l'immigration. L'emprunt est en général sous-tendu par l'immigration et un certain enthousiasme pour le pays d'origine du mot. Ne pas utiliser les emprunts impliquerait en fait fermer les yeux devant une transformation de la langue. De plus, les emprunts montrent le niveau de formation d'une société. Être capable d'utiliser un mot emprunté d'une autre langue reviendrait à comprendre sa signification et son emploi dans une société donnée.

Il existe plusieurs emprunts dans les romans de notre corpus. Les emprunts constituent l'un des résultats de la migration qui contraint la langue française à adopter des mots issus d'autres langues. On distingue des emprunts d'origine locale et des expressions d'origine européenne comme dans le tableau ci-dessous :

Occurrence	Mot emprunté	Origine	Impact des emprunts
Vous n'aurez rien, vous m'entendez, rien ! Nada. (PG, 62)	nada	Portugais	Les sociétés doivent réagir au sujet de la mondialisation actuelle, à la croissance de l'immigration et à tous les types d'influence d'autres communautés. Quand le temps se transforme, la nouvelle ère doit s'appropriier sans arrêt à l'évolution du monde
Qu'ils déguerpiissent illico presto. (PG.63)	Illico presto	Italien	
La famille de Mâ Bileko battit en retraite et Bileko fut introduite manu militari dans un taxi qui la conduisit chez ses parents. (PG, 64)	Manu militari	Italien	
Elle était consciente que sur la	Botox-lifting-	anglais	

planète Botox-lifting-zapping, la vieille chair est jugée peu ragoutante, voire toxique. (<i>IN</i> , 19)	zapping		entier. Les emprunts linguistiques créent des rapports ordinaires et les alliances économiques, voire politiques, entre les pays. De ce fait les emprunts créent des locuteurs bilingues, ou multilingues selon le cas. Selon Sophie Alby, « le contact des langues est aussi celui des cultures, et les communautés concernées par ce phénomène sont dans des situations de construction ou de reconstruction identitaire dont le changement linguistique est un des signes » (2001 : 58). Ceci implique que quand on emprunte des mots d'une langue on emprunte également sa culture parce que les mots n'existent pas dans un vide.
La dame dormait dans son rocking-chair. (<i>IN</i> , 17)	Rocking-chair	Anglais	
Je vois que je ne suis pas la seule gourmande, lève tard à vouloir m'acheter un kugelhof, la veille pour le lendemain. (<i>IN</i> , 18)	Kugelhof	Estonien	
Le fougou, que tu malaxais dans une marmite bien calée avec tes pieds, ne fût pas assez ferme. (<i>PG</i> , 36)	Fougou	Yoruba	
Mais le mot « Europe » fut son meilleur talisman. (<i>CA</i> , 73)	Talisman	Anglais	
Comme si pisser dans nos WC pouvait rayer leur marbre. (<i>IN</i> , 55)	Water Closet	Anglais	
C'était son SOS d'amour. (<i>CA</i> , 191)	SOS	Anglais	

Dans *La Plantation*, l'intrigue se déroule au Zimbabwe qui est un pays anglophone, ceci pourrait donc expliquer la présence des mots anglais. Plaçant l'intrigue au Zimbabwe,

Calixthe Beyala ne pouvait pas ignorer les coutumes linguistiques dans cette vieille colonie anglaise. L'écrivaine utilise, entre autres des mots dans les exemples suivant : « shame » (*LP*, 54), « who's who » (*LP*, 83). Ce fardeau du contexte référentiel à la parole ne se limite pas à Calixthe Beyala car, dans *Amours cruelles beauté coupable* et *Celles qui attendent* de Fatou Diome même si les intrigues se déroulent dans des lieux différents, il y a une présence forte de la culture musulmane, ce qui explique la présence du lexique arabe comme la narration révèle dans l'extrait suivant : « Alhamdoulilahi » (*CA*, 33). Il existe d'autres formes des mots empruntés par les romanciers qui font partie des emprunts standardisés, ce qui veut dire que les mots ou les expressions étrangères ont été parfaitement incorporés dans la langue française. Pour utiliser un emprunt linguistique, il faut une maîtrise suffisante de la langue française. Par exemple, chez Rabia Diallo, le choix des mots ne connaît pas de limites linguistiques. On découvre des mots français mélangés aux mots d'autres langues africaines et ceux d'anglais. Quelquefois elle use des formules entières des expressions ou des phrases en langue africaine ou en anglais. Comme le montre les citations suivantes : « Donc, don't care ok ? » (*AC*, 29), « sama rakk yangui gaagn han! Mais yow yaa moo! Amoul noo toyèwoul » (*AC*, 16). Ces phrases sont traduites dans le roman parce que l'écrivaine désire que le lecteur comprenne le texte entier. La romancière fait recours aux expressions africaines même si elles « pourraient avoir des équivalents français, mais les connotations qui en constituent le trait le plus intéressant seraient perdues » (Nzete 2008 : 55). Rabia Diallo utilise aussi la langue familière. On peut lire ceci, par exemple : « En plus, elle allait se 'taper' et le déjeuneur, pesta-t-elle intérieurement » (*AC*, 66 ». Parlant à Imaan, le personnage de Karim dit : « Quelles sont donc ces petites choses qui te font bobo ? » (*AC*, 71). Pour comprendre les deux citations il faut une compréhension de la langue familière du milieu. En empruntant des expressions de la langue familière, Diallo vise à incorporer les jeunes dans son récit.

Dans *Femmes sans avenir*, Hanane Keita fait recours aussi aux emprunts de sa langue maternelle. Karim dit : « An b'an chi k'o la wa ? » (2013 : 69). Il y a une traduction de cette phrase dans le roman afin que tout le monde comprenne l'intrigue. À propos des emprunts des langues africaines, Nzete écrit ce qui suit : « L'auteur tente de réhabiliter ces langues à côté de la langue française afin que le lecteur s'y retrouve. Il met en équivalence l'oralité africaine avec l'écrit » (2008 : 48). Un peu plus loin il affirme qu'il « est certain que ces

segments en langues africaines sont une forme de prise en compte de ces langues. Leur insertion est quelque chose de positif pour ces langues, pour la culture et la civilisation » (Nzete 2008 : 49). Gassama³⁵ abonde dans le même sens lorsqu'il écrit l'extrait qui suit : « Il y a, en effet, dans nos langues, des termes intraduisibles en français ; les termes français correspondants ne satisfont pas toujours le romancier : si le terme français parvient à transmettre le contenu notionnel, il sacrifie les valeurs évocatrices du terme africain ». À cet effet les romanciers font recours aux termes en langues africaines qui se rapportent à des spécialités africaines comme la nourriture.

Pour conclure cette partie, notons ce que dit Ahmed :

Il est évident que les procédés d'enrichissement lexical (emprunt et néologisme) permettent la modernisation, l'enrichissement et la diversité du vocabulaire de la langue quel que soit son origine, son statut ou sa valeur. L'emprunt lexical est considéré souvent comme le résultat logique du contact langues et du bilinguisme. Car toute étude portant sur ce phénomène suppose une rencontre tant linguistique qu'extralinguistique entre au moins deux systèmes linguistiques. (2012 :73)

6.7. Conclusion

L'objectif de ce chapitre était de montrer l'assimilation linguistique dans la littérature francophone. Pour y parvenir nous avons étudié les proverbes, les expressions figurées, les métaphores, la comparaison et les emprunts.

Pour les proverbes, nous avons montré qu'ils possèdent une valeur sociale, et c'est ce qui leur attribue leur valeur et leur signification dénotative. Pour analyser les proverbes, nous les avons divisés en deux groupes. Nous avons étudié les proverbes informatifs et éducatifs. Ce chapitre a démontré qu'il existe toutes sortes des proverbes qui touchent tous les domaines. Nous avons utilisé les actes de parole de Grice pour analyser l'impact des proverbes. L'analyse des proverbes a souligné les effets de la polygamie et d'autres thèmes analysés dans la première partie de cette thèse par rapport à la société dépeint dans les romans. En cherchant l'acte illocutoire de chaque proverbe étudié, nous avons établi l'objectif visé par le romancier en insérant le proverbe cité. Notre analyse des proverbes était limitée à l'image de la femme dans les proverbes. Beaucoup de proverbes suscitent une solide résonance de la représentation de la femme dans la société africaine.

³⁵ Gassama (1978) cité par Nzete (2008)

Nous avons étudié aussi les métaphores qui ont été divisées en trois groupes, à savoir les métaphores substantivales, adjectivales et verbales. L'étude des métaphores a établi les effets des métaphores sur le développement thématique.

Ce chapitre a examiné aussi la comparaison comme procédé sémantique qui facilite également la compréhension des thèmes déjà étudiés dans la partie thématique. Nous avons divisé la comparaison en trois groupes afin de faciliter l'étude des effets de chaque comparaison citée dans le développement et la compréhension de la thématique. Concernant les emprunts, il a été démontré qu'il y a des écrivains qui traduisent les emprunts qui se trouvent dans leurs romans. Les connotations socioculturelles transfèrent au lecteur l'entendement de la communauté en question.

Dans le chapitre qui suit nous analysons la cohésion.

CHAPITRE VII : LA COHÉSION

7.1. Introduction

Le concept de la cohésion est au cœur des préoccupations de la linguistique textuelle. Nous visons à démontrer comment la cohésion est utilisée par les romanciers pour éclaircir les thèmes romanesques. Tout au long de ce chapitre nous démontrons comment les auteurs s'en servent pour atteindre leurs objectifs. Korkut et Onursal estiment que « la cohésion du texte s'évalue en fonction de l'organisation sémantique interne » (2009 : 59). De ce fait, nous avons analysé l'organisation des significations des mots dans les romans et les rapports de ces mots entre eux-mêmes.

L'analyse de la cohésion s'avère nécessaire afin de comprendre le développement des thèmes différents ainsi que les objectifs et les choix des auteurs. Maingueneau (2002 : 47), dans le *Dictionnaire de l'analyse de discours*, présente la cohésion comme « l'ensemble des moyens linguistiques qui assurent les liens intra et inter phrastiques permettant à un énoncé oral ou écrit d'apparaître comme un texte ». Nous pouvons en retenir que les procédés linguistiques qui garantissent les rapports entre les phrases sont essentielles à tout développement d'un texte qui est jugé finalement cohésif.

L'analyse de la cohésion s'avère importante pour étudier en profondeur les propos de la « subalterne » et comment les romanciers la décrivent. Nous analysons l'anaphore, le jeu de pronoms, les analepsies, les prolepses et l'intertextualité.

7.2. L'anaphore

L'anaphore fait partie de la cohésion d'un texte. Avant d'entrée dans le vif du sujet, il est primordial de définir quelques termes clés. Dans un texte, « il existe des relations, pas forcément explicitées, qui le rendent cohérent. On peut donc dire que des relations pragmatiques font la cohérence d'un texte » (Carter-Thomas 2000 : 29). La notion de cohésion « est généralement mise en rapport avec la linéarité du texte, les enchaînements entre les propositions et les moyens formels dont dispose l'émetteur pour assurer ces enchaînements » (*Ibid.* : 29). La cohésion, selon Halliday et Hasan, est « l'ensemble de moyens linguistiques mis en œuvre qui assurent les liens intra et inter phrastiques permettant à un énoncé oral ou écrit d'apparaître comme un texte ». L'anaphore garantit le progrès thématique dans les romans. Les anaphores effectuent le progrès en garantissant le

rapport thématique entre les phrases. L'objectif de cette étude est d'analyser à quelle point l'anaphore transforme le développement du sens du texte. L'anaphore joue une fonction primordiale dans les romans. Les anaphores mènent le lecteur dans la continuation des phrases et hâtent l'évolution de lecture.

L'anaphore aide à maintenir la cohésion dans un texte. Constant Matthieu (2009 : 187) définit l'anaphore comme « un segment de discours est dite anaphorique lorsqu'il fait allusion à un autre segment, bien déterminé du même discours, sans lequel on ne saurait lui donner une interprétation ». Cette étude est restreinte uniquement à l'anaphore lexicale infidèle.

7.2.1. Anaphore lexicale infidèle

L'anaphore lexicale infidèle facilite la cohésion dans les romans du corpus. De plus, l'anaphore infidèle met en lumière les thèmes déjà étudiés auparavant. Nous avons décidé d'analyser l'anaphore infidèle parce que selon l'étude qui a été menée par Skytte et Korzen (2005 : 73-91) l'usage de l'anaphore infidèle est répandu dans la langue française. Dans *Celles qui attendent*, l'auteur se sert de l'anaphore infidèle afin de créer la cohésion dans son récit. Analysons l'extrait qui suit :

Dîner express ! Seule la délectation prend du temps. **Dîner express** ! Pourquoi durer à table, quand il s'agit seulement **d'avalier de quoi** tenir debout ? **Dîner express** ! Ce n'est pas la **gastronomie** qui retient à table, mais la joie de vivre. Parfois, névralgique, on **abrège le repas**, on glisse sous la couette, comme on appose un pansement sur une plaie ». (CA, 115)

Les anaphores infidèles impliquent le remplacement des quelques mots par les synonymes. Dans l'extrait ci-dessus les anaphores infidèles sont en gras et ils font référence à une chose, le dîner. En répétant les expressions « dîner express » et « on abrège le repas », l'écrivaine désire montrer le type de la nourriture que cette famille mange. Ceci souligne le désespoir qui est issu de manque de ressources de la part des femmes qui attendent les émigrés qui sont partis pour l'Espagne. Un peu plus loin, on peut lire ce qui suit : « **cuisine de peu d'ingrédients, plat rapide, pas le temps** de jouer l'artiste en cherchant la meilleure présentation. Quand il s'agit de **simplement** tenir la carcasse d'aplomb, les repas nécessitent **peu de préambules. C'est cuit, c'est servi, c'est tout** » (CA, 115). Les mots en gras désignent le type de repas, qui est d'une qualité basse, qu'Arame sert sa famille. L'écrivaine

visé à montrer que la cuisinière a très peu d'ingrédients ; donc elle ne s'occupe pas de la présentation, mais seulement du résultat final, que la famille soit nourrie. Tout se passe vite, même la durée du dîner est courte. L'auteur utilise même les mots « de quoi » pour montrer la valeur attribuée au repas. Ce repas est mangé uniquement pour vivre. Sans moyens financiers, le personnage d'Arame doit pourtant nourrir sa famille. L'écrivaine désire illustrer la démoralisation de cette femme qui attend un fils qui est à l'étranger à la recherche d'un emploi mais qui n'envoie que très peu d'argent. Les choix lexicaux de l'auteur sont une critique contre la migration clandestine qui n'a rien à offrir aux femmes qui sont restées au Sénégal. Avec un fils à l'étranger, Arame devrait jouir de ce statut mais elle doit porter son calvaire chaque jour pour nourrir sa famille. De l'autre côté ces anaphores, servent comme un hommage rendu aux femmes opprimées par la société, ces femmes qui luttent avec leur sueur pour le bien-être de leurs familles sans attendre de récompense.

Dans l'extrait suivant, nous avons marqué également en caractères gras les formules qui, d'une manière ou d'une autre, renvoient anaphoriquement au contexte antérieur :

Imaan écoutait, entendait, mais son esprit avait **sombré** dans **un flou total**. Son cœur avait fait un bond brutal et elle n'arrivait pas à discerner ces mots : **test, enceinte, grossesse**. Petit à petit, elle recoupa tous les éléments, repensa à **ce monstre** qui l'avait **violée, à cette douleur** et aux conséquences de **cet acte odieux** dont elle avait été **victime**. Là, elle **attendait un enfant** de l'homme qu'elle **détestait** le plus au monde. (AC, 115)

Les choix lexicaux dans l'extrait ci-dessus apportent des nouvelles informations et contribuent ainsi à la progression de l'intrigue. Il s'agit d'une reprise d'un nom ou d'un groupe nominal avec changements lexicaux. L'écrivaine utilise l'anaphore pour décrire les calamités qu'Imaan subit à cause du viol dont elle a été victime. En s'appuyant sur l'anaphore, l'écrivaine dénonce la violence sexuelle en présentant ses effets sur la victime dans le personnage d'Imaan. En montrant les résultats du viol, l'écrivaine dénonce aussi les relations étendues entre les parents et leurs filles adolescentes. La reprise ne s'effectue pas au moyen d'éléments identiques mais des synonymes. Considérons les exemples suivants :

Ça va mieux, Méré, mais c'était horrible quand **je me suis mirée**. Je n'ai pas eu de chance ! Ma **blessure** est en plein milieu de mon front, avec plein de points **de**

suture. Je suis devenue laide, Méré, **défigurée**. J'aurais préféré mille fois avoir un bras cassé plutôt que de porter une si vilaine **balafre** sur mon visage. C'est pire que **celle** d'Anne-Marie ! Est-ce que **la cicatrice** disparaîtra une fois la plaie guérie ? (PG, 133)

Dans le paragraphe ci-dessus, la relation anaphorique infidèle se réalise entre les éléments en gras. Méréana ignorait des informations sur l'accident de Moyalo. Le fait qu'elle s'est mirée est une nouvelle information pour Méréana. Les mots « ma blessure, balafre, cicatrice et je me suis mirée » paraissent dans la partie thématique de l'énonciation. Les mots anaphoriques transportent subséquemment une grande contribution informationnelle. Le thème est enlevé de l'énoncé préliminaire par la voie de la progression linéaire. Ici Dongala désire dénoncer le mauvais traitement des femmes par les forces d'ordres. Il révoque également les pays où les droits de la femme ne sont jamais respectés. Au lieu de protéger les citoyennes de ce pays, les forces de l'ordre tirent sur les femmes désarmées. Il montre aussi les sacrifices que les femmes font pendant leur chemin vers l'émancipation. La femme dans l'extrait ci-dessus a sacrifié sa beauté pendant son chemin de libération.

Dans *Celles qui attendent*, Diome utilise l'anaphore pour mettre en évidence la solitude, comme dans l'extrait suivant :

Mais il y avait aussi les heures sans **les remue-ménage** des enfants, **des heures vierges de visite**, où même les voisines les plus collantes **restaient tapies** au fond de leur lit. **Ces heures muettes** étaient **les plus longues, les plus lourdes**, les plus insoutenables. Couchée **sans trouver le sommeil**, elle finissait par se redresser, soupirant profondément, puis ajustait son oreiller. (CA, 185)

Les mots en gras dans l'extrait ci-dessus expriment l'inactivité qui règne dans ces foyers à cause de la solitude. Tout mouvement s'arrête, même les enfants sont calmes. Les femmes ne reçoivent plus de visite de leurs voisines à cause de la faim dans leurs foyers. Cela dépeint la tristesse dans cette communauté qui attend les hommes qui sont partis pour l'Espagne. Les mots anaphoriques dans l'extrait ci-dessus montrent les conséquences de la solitude telle que le manque de sommeil qui indique l'incertitude de ces femmes qui attendent les émigrés.

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, la narration met en garde ce qui suit :

Écoute, ce type, le Béninois de passage, t'a **engrossée** du premier coup, c'est que tu es **féconde** ! Que tu **n'es pas stérile** ! Fatou, tu connais nos hommes : si pendant tout ce temps ton mari n'a pas **fait d'enfants** hors du foyer conjugal, s'il n'a pas **engrossé** son deuxième bureau, ce n'est pas par amour pour toi, c'est tout simplement parce qu'**il en est incapable**.... (PG, 205)

Les termes anaphoriques sont en gras. Ils accentuent l'importance de la maternité dans la communauté africaine. Comme nous l'avons évoqué dans l'analyse thématique, une femme africaine doit tomber enceinte lors de son mariage. La maternité est primordiale dans la société africaine. Si une femme ne tombe pas enceinte, le mari cherche une autre femme qui pourra lui donner des enfants. À travers l'anaphore dans l'extrait ci-dessus le romancier révoque la promiscuité démontrant que les hommes peuvent être stériles aussi.

L'anaphore existe aussi dans les romans hors du corpus, par exemple dans *Femme émancipée* et dans *Femmes sans avenir*. Chez Jean-Claude Fourth dans *Femme émancipée*, l'écrivain écrit : « Comme il fallait s'y attendre, **les éclats de voix** ne tardèrent pas à se faire entendre et à rompre l'harmonie qui régnait entre les deux époux. Des **discussions assez houleuses** révélèrent des profondes **divergences**... » (Fourth 2012 : 12). Ici l'auteur utilise la juxtaposition pour accentuer la désharmonie qui régnait dans ce foyer. Les expressions éclats de voix et « des discussions assez houleuses » sont synonymes mais le mot « l'harmonie » est l'antonyme de ces expressions. Cette juxtaposition éclaircit la situation de cette famille due au fait que la femme travaille beaucoup d'heures et qu'elle n'a plus de temps pour sa fille. L'écrivain dénonce le poids de traditions sur la femme africaine où elle est obligée de rester à la maison pour s'occuper des enfants. Il démontre ainsi la naissance d'une nouvelle femme travailleuse. Lisons l'extrait suivant : « C'est vrai que le comportement de Karim n'a pas été digne d'un chef de famille, mais ce n'est pas une raison pour **divorcer. Détruire ton foyer. Abandonner tes enfants**. Si ton mari, par un tel acte a prouvé qu'il n'a pas de **sagesse**, il t'appartient de montrer que tu es plus **réfléchie** » (Keïta 2012 : 55). Selon cet extrait, l'introduction du sujet de la polygamie a amené la discorde dans cette famille qui était auparavant en paix. Le choix lexical de l'écrivaine souligne l'encadrement de la femme africaine sous les poids de traditions. Les expressions anaphoriques ne promeuvent pas l'émancipation de la femme. Kady doit penser à ses enfants avant de penser à son propre bonheur. Elle dit : « J'étais comme dans **un mauvais rêve : un cauchemar** que je vivais continuellement de jour comme de nuit » (Fourth 2012 :

74). Ici l'auteur utilise des synonymes qui ont fonction anaphorique pour exprimer les effets de la polygamie sur la femme africaine. De cette manière, l'écrivaine vise à dénoncer cette société qui met en avant la polygamie. Dans cette famille la polygamie rompt la paix qui régnait auparavant.

7.3. Jeu de pronoms

Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, l'écrivain utilise le pronom 'tu' pour parler de l'héroïne. Il dit : « Tu te réveilles le matin et tu sais d'avance que c'est un jour déjà levé qui se lève » (PG, 11). En utilisant le pronom 'tu', l'auteur s'éloigne de l'histoire et de tous les événements. Ceci donne une grande autorité aux propos. Il semble aussi que l'auteur veuille se supprimer pour qu'il puisse abandonner clairement la parole aux femmes. Cet aspect est d'ailleurs fascinant. Néanmoins, ce tutoiement est raisonnablement incantatoire et il est une disposition notamment anormale pourtant originelle qui donne l'impression d'être spectateur et qui produit brusquement un lien entre le lecteur et le protagoniste. User le pronom « tu » véhicule un certain repli et un raisonnement plus léger sur les événements. Il permet d'ailleurs de placer un peu d'ironie et d'humour voire laisse aller la franchise de ces femmes. Tout cela allège le roman et l'empêche de trébucher dans une emphase émétique. Elles valent mieux que cela. Ce « tu » permet de saisir l'intimité de Méréana et de la côtoyer dans sa vie quotidienne. Le lecteur est obligé d'absorber l'histoire à travers la pensée de l'écrivain qui s'adresse à son protagoniste. Selon Salé, « les unités d'une même séquence sont rompues. L'histoire est saccadée, heurtée, hachée...on note l'absence de transition entre une première histoire et une seconde à travers l'insertion des unités nouvelles venant d'autres séquences » (2005 :44).

7.4. Les analepses

Par définition « les analepses sont des récits de rétrospection des séquences antérieures qui servent à éclairer le lecteur sur la vie du personnage ou d'un ' antécédent' » (Salé, 2005 : 58). Dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, l'écrivain oscille beaucoup entre le présent et le passé. Le roman est formé sur une suite de flash-back qui souscrivent de réétudier les maux du passé. L'analepsie la plus récurrente dans l'œuvre est celle qui a trait à la jeunesse de Méréana. Cette analepsie sur laquelle Dongala est toujours revenue, divulgue une

enfance pitoyable. Méréana semble ici comme la référence à travers laquelle le lecteur peut parcourir toute l'enfance dans la communauté africaine. Cette analepsie est importante dans la mesure où elle nous dévoile cette communauté. À travers l'analepse, Dongala lutte avec détermination contre les us qui créeraient dans la société africaine une « jungle » pour les enfants. Occasionnellement ces analepsies brisent l'entendement complet du texte ; mais la cohésion dans le texte se réalise quand les analepsies comblent les manques d'information dans la vie de Méréana. L'insertion des analepses dans ce roman est accomplie avec facilité, créant une oscillation continue entre le passé et le présent qui « flotte de souvenir en souvenir ». Dans *Photo de groupe au bord du fleuve* les analepsies sont une opportunité pour énoncer les mémoires des protagonistes et rendre un schéma de l'histoire. Dongala se sert du terme « vagabonder », « pensées vagabondes » (PG, 76) quand son protagoniste est en train de dévoiler son passé au lecteur au moyen de l'évocation d'une analepsie. Dongala utilise plusieurs formes introductoires pour annoncer les analepsies comme le montre la liste ci-dessous :

- « Tout d'un coup ta colère monte et te fait sortir de tes ruminations » (PG, 156).
- « Assez de souvenirs... » (PG, 218).
- « La chaleur qui te brûle les jambes te fait soudain revenir à la réalité du chantier ». (PG, 37)
- « Tes pensées vagabondes semblent avoir raccourci le chemin puisque au détour de la rue tu aperçois déjà ta maison... » (PG, 76).

Il y a aussi les analepses dans *Amours cruels, beauté coupable*. À l'hôpital quand Imaan était inconscient, le narrateur à travers le père d'Imaan dévoile les propos suivants :

Je me souviens encore du bonheur que j'ai ressenti lorsque ta maman est venue m'annoncer qu'elle attendait un bébé. Je me rappelle le jour de ta naissance. C'est moi-même qui ai accompagné ta maman à l'hôpital...je t'ai aimée dès le premier regard qu'on a échangé...certes on t'aimait toujours autant, mais il fallait bien qu'on te protège et cela signifiait aussi te priver de certaines choses. (AC, 155)

L'écrivaine se sert de cette analepse pour dévoiler les raisons du comportement des parents d'Imaan. L'analepse ici a pour but de montrer que les parents d'Imaan, surtout son père, l'aiment beaucoup ; mais ils ont montré leur amour d'une manière étrange. L'objectif de cette analepsie est de juxtaposer la relation entre le personnage d'Imaan et ses parents avant et après l'accident.

Il y a aussi des analepses dans des romans hors du corpus comme dans *Femmes sans avenir* où Kady dit : « Je revoyais ma vie comme un film, une longue mémoire. Je revoyais les premiers jours de mes noces avec Karim. Les promesses que celui-ci m'avait faites » ne jamais aimer, ne jamais chérir aucune d'autre » (Keïta 2013 : 44-45). L'écrivaine se sert de l'analepsie pour dévoiler la vie de Kady qu'ignore le lecteur. Pour marquer la fin de l'analepse, l'auteur utilise les expressions comme dans l'extrait qui suit : « Je sortis soudain de ma rêverie » (Keïta 2013 : 45).

7.5. Les prolepses

Les prolepses aident le lecteur à discerner l'idée prophétique de l'auteure. Une idée prémonitoire fait de *Photo de groupe au bord du fleuve* un roman engagé à dresser les fautes du passé, pour un futur plus humain, où seul persistera le langage de l'amour. Dans la citation suivante, par exemple, Méréana parle à Anne-Marie de la sorte :

Tu es jeune et décidée, Anne-Marie, tu lui dis. Tu réussiras. Et si d'aventure le salon de coiffure ne marche pas, viens me voir, je demanderai à tantine Turia de te prendre dans son atelier de couture et de broderie. Comme tu le sais elle est renommée comme couturière. (PG, 438)

Avec cette prolepse, Méréana propose un futur plein d'espoir pour Anne-Marie. L'écrivain utilise la prolepse pour prédire le futur de cette fille, montrant qu'il est possible d'avoir un meilleur avenir. Dongala prophétise l'avenir de Méréana quand il dit : « Que feras-tu alors ? Ne serait-ce pas de passer du jour au lendemain du statut de casseuse de pierres à celui de membre d'un cabinet ministériel ? » (PG, 439). Ainsi il est possible de conclure que les prolepses donnent une fin à une société anémique qui est « un état de déséquilibre social, une situation au sein de laquelle les échelles de valeurs et la configuration normative changent et deviennent indéfinissables » (Gallimore 1997 : 47).

Selon Salé, « la prolepse chez Beyala revêt une importance capitale à travers les idées qu'elle véhicule, puisqu'elle nous donne un avant-goût du modèle de société projetée par l'auteure » (2005 : 60). Dans *La Plantation*, ayant peur de sa situation comme femme blanche au Zimbabwe, Gaia décide de quitter le pays ; elle dit « moi, je vais emmener mon petit Ignazzio avec moi en Italie [...] Je ne peux pas le laisser ici tout seul » (LP, 362). L'écrivaine prédit l'ambiance future de ce pays que les Blancs commencent à partir.

Gaia dit : « Mon pauvre chéri ! Qu'advient-il de toi lorsque je ne serai plus là ? » (LP, 361). Plus loin, Gaia « tourna vers les deux frères et leur demanda :

- Quels sont vos projets ?

Ils haussèrent leurs épaules.

- On ne sait pas, dit Jacques. On a des études à terminer, des expériences à vivre. Après on verra (LP, 402).

Quand les grands se disputent la terre, Jacques et son frère pensent aussi à leur futur. L'exemple ci-dessus est démonstratif de ce sujet en parlant de lui-même et de ses plans, il se jette dans la société éventuelle.

En effet, les romans ne peuvent pas courir le risque d'avertir la fin de l'histoire, sous peine de couper l'intérêt du lecteur. Les prolepses suscitent l'envie du lecteur. Les prolepses dans *Photo de groupe au bord du fleuve*, nous donnent un avant-goût de l'archétype de société imaginée par l'écrivain. Les prolepses visent à mettre en cause la société africaine qui est pleine d'imperfections et des traditions. Méréana se propulse dans la société éventuelle. De la sorte, elle rompt avec son passé. Le personnage s'attache dans son reniement et décide de tout transformer autour de lui. Elle en est si persuadée que l'espoir du changement se manifeste en elle comme on le voit dans ces serments et cette proclamation pour le futur.

D'après Yvan Bourquin, « les prolepses permettent une progression de l'intrigue dans la mesure où elles préviennent le lecteur de ce qui se trame » (2005 : 60). Les prolepses jouent le rôle d'annonce. Godeau estime que « les prolepses mettent en valeur la dichotomie entre une ère de la naïveté et de l'aveuglement, et une ère de la reconnaissance, de la relecture éclairée des signes du réel, laquelle est elle-même emblématique du mode de lecture de la recherche » (1995 : 30). Selon Bourquin, les prolepses « permettent une progression de l'intrigue, dans la mesure où elles préviennent le lecteur de ce qui se trame. » (2005 : 60). Pour Marie Parmentier, les prolepses « modifient considérablement le registre du texte, tout en diminuant l'effet de surprise pour le lecteur » (2007 : 220).

7.6. Intertextualité externe

Kristeva estime que « tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité et le langage poétique se lit au moins comme double » (1978 : 85). En plus, Pierre-Marc De Biasi définit l'intertextualité comme « l'élucidation du

processus par lequel tout texte peut se lire comme l'intégration et la transformation d'un ou de plusieurs autres textes ». (2001 :389). L'intertextualité externe « rattache un texte à l'histoire des formes symboliques d'une culture » (Le Calvez 1997 : 194). Ceci implique que l'intertextualité est une relation inhérente d'un texte à tout type de discours. Il est important de noter que « dans la pratique de l'intertextualité, la référence consiste pour l'écrivain, à envoyer son locuteur à un autre texte sans le convoquer littéralement » (Roger Tro Deho 2005 : 103). Eigeldinger pense que « l'intertextualité est essentiellement un phénomène d'écriture ou de réécriture, qui revêt la valeur de déchiffrement du sens en instituant une interaction entre deux textes par l'insertion de l'un dans l'autre. Elle établit des corrélations, auxquels il se réfère » (1987 : 10). D'après Gérard Genette, l'intertextualité est « une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes...et le plus souvent...la présence effective d'un texte dans un autre » (1982 : 08).

L'idée d'intertextualité a été vulgarisée dans les années soixante par Julia Kristeva. Elle porte subséquemment sur la théorie du texte, « le volume de la sociabilité », comme l'écrit Barthes, et permet de réintroduire dans les études littéraires une dimension plus directement politique, voire idéologique. Selon Véronique Diané « l'intertextualité est un rapport qui existe entre un texte et un autre texte » (2013 : 9). L'intertextualité est une alliance de genres qui se présente comme un processus de créativité original. Ceci permet aux romancières d'exprimer quelque chose d'autre puisque la forme est signifiante. Eigeldinger ajoute que « l'intertextualité quel que soit le champ auquel elle fait ses emprunts, ne se définit pas seulement par l'acte de réécriture et par ses modes d'insertion, elle remplit à l'intérieur des œuvres sur la trame desquelles elle s'est greffée un certain nombre de fonctions qu'il importe de préciser » (1987 : 16).

Pour cette étude nous n'analysons que le coran comme forme d'intertextualité parce que la plupart des romans du corpus font référence au Coran. Les sociétés dans notre corpus suivent les règles et les ordonnances du Coran.

7.6.1. Le Coran

Dans *Amours cruelles beauté coupable* le docteur cite le Coran en disant : « Dans la Sourate, « Baqara », verset 286, Allah n'impose à aucune âme une charge supérieure à sa capacité. Elle sera recomposée du bien qu'elle aura fait, punie du mal qu'elle aura fait »

(AC, 169). Le docteur désirait encourager Imaan qu'elle pouvait s'en sortir malgré les poids de ses fardeaux. Étant donné qu'Allah savait déjà sa disposition en consentant qu'une telle modalité lui arrive, ceci implique qu'Imaan pouvait les surmonter. Il a aussi une fonction argumentative qui apparaît quand le narrateur se trouve dans une situation de dilemme où il doit justifier les actions des personnages pourtant, en même temps, il doit les condamner. Dans *Amours cruels beauté coupable*, il y a deux générations de croyants en Allah qui se substituent sans se synchroniser. L'oncle d'Imaan et ses parents musulmans fidèles restent assidus de leur religion submergée des idées traditionnelles africaines. En utilisant les conduites des interlocuteurs qui prétendent être croyants de cette religion, les romanciers essaient de présenter comment se présentent de manière brusque, des précarités dans l'esprit des adorateurs d'Allah. De l'autre côté, Diallo en faisant référence au coran et ses préceptes désire montrer la relation mère-fille et la relation père-fille dans une famille musulmane.

Dans *Amours cruelles, beauté coupable* l'oncle Soulemaye dit : « Ce mariage serait caduc ! Il ne serait pas légal selon l'islam. Tu aurais vécu dans le concubinage et vous auriez abusé tout le monde. Et tu as osé m'impliquer dans une farce pareille ? » (AC, 137). Ceci implique que les habitudes quotidiennes de cette société sont codifiées par le règlement du Coran. Dans ce cas la personne qui cite le Coran apparaît comme un personnage essentiel et résolu par son argumentation parce que tous ces récits confirment sa condamnation. Dans *Nulle part dans la maison de mon père*, Djebbar fait recours aussi au Coran quand la narratrice répond à la directrice qui lui refuse un cours d'arabe en ces termes « Je voudrais apprendre littérairement la langue de ma mère, celle de mes aïeux- par ses poètes et ses textes anciens, et non comme au village où j'allais à l'école coranique et où le Coran s'apprend par cœur, donc sans vraiment comprendre ! » (NP, 121).

L'intertexte coranique se limite à l'extrait des versets. Dans *Nulle part dans la maison de mon père* la narratrice, raconte que pendant son deuxième mariage, une fois déroutée, dans une condition très difficile, elle ouvrit ce verset du Coran : « Nul ne peut porter la charge de l'autre » (NP, 423). Comment s'en sortir ? Comment s'élancer ? Comment retrouver essor et légèreté, et ivresse de vivre- même en sanglotant » (NP, 424). En se référant au Coran, les écrivains montrent que les romans reflètent la vie et les mœurs de la société.

Pour réguler le comportement de la femme, les personnages s'appuient sur la religion. La formation spirituelle a pour but d'imprimer dans les gens le respect absolu pour la Parole de

Dieu qui est « censée révéler la vérité. Cette éducation religieuse devrait rester marquée dans l'esprit de Kady. La foi en Allah stabilise la vie de Kady en la rassurant que seul Dieu est responsable du bien ou encore c'est lui qui gratifie de la grande chance. Kady dit « l'Islam n'a jamais dit cela à personne. La femme n'a jamais été inférieure à l'homme en islam. Au contraire c'est la seule religion. Je dis bien la seule qui a rehaussée la femme et qui l'a mise au même pied d'égalité que l'homme » (Keïta 2012 : 129). Keïta donne l'occasion à son protagoniste de faire référence à un autre livre pour donner des pistes sur sa grandeur intellectuelle et sur ses lectures. Cet extrait du Coran s'avère nécessaire et importante car il encourage l'émancipation de la femme ce qui est visée par l'écrivaine. Le verset dénonce les inégalités dans la société. L'auteur peut faire la référence aux dépens de son protagoniste. Étant donné que toutes les valeurs sociales sont renversées, la référence au Coran donne l'espoir pour le rétablissement de l'ordre dans la société.

Holder précise qu'enseigner « le Coran en Afrique de l'Ouest, tout au moins dans le monde Mâlikî, a été établi selon le principe d'un model physique, corporel, personnifié incarné. Cette tradition cherche non seulement à former des esprits, mais aussi à reformer les mouvements et les membres du corps » (2009 : 135).

Les romanciers font recours au Coran pour montrer que tous les actions et comportements des villageois de cette communauté sont réglés par l'islam. Le Coran donne aux villageois une piste à suivre. La présence du Coran explique au lecteur les genèses des inégalités sociales comme la polygamie parce que le Coran accepte le mariage polygame. La famille de Wagane l'encourage de prendre une deuxième épouse. Quand Issa apporte sa deuxième femme de l'Occident il ne reçoit pas de reproches de sa famille étant donné que la polygamie était acceptable chez eux. De plus, le recours au Coran renforce le besoin de la chasteté que la religion exige. De ce fait, le lecteur comprend pourquoi les parents d'Imaan sont stricts envers elle.

7.7. Conclusion

Dans ce chapitre nous avons démontré comment la cohésion illumine les thèmes déjà étudiés à travers le jeu de pronoms, les analepsies, les prolepses, l'anaphore et l'intertextualité.

Concernant les anaphores, nous avons montré que les informations sont réparties en deux segments d'articulation communicative du texte. Le thème pouvait apporter de nouvelles informations et modifier ainsi l'état de connaissance du récepteur du message. L'anaphore dans toutes ses formes a une valeur translinguistique, car elle permet de rendre compte des phénomènes de continuité discursive, quelle que soit la langue envisagée. Nous avons démontré comment l'anaphore accentue les thèmes comme la solitude et la stérilité. Nous avons démontré aussi que l'anaphore souligne l'obsession. Cette étude s'est limitée à l'anaphore infidèle. Les anaphores ont renforcé les thèmes analysés dans la première partie de cette thèse.

Concernant le jeu de pronoms, nous avons étudié les effets d'utiliser le pronom 'tu' pour faire référence au lecteur comme Dongala l'a fait. En utilisant la seconde personne, il a été montré que le romancier désirait s'éloigner du roman tout en laissant le protagoniste réaliser l'intrigue. Ainsi il donne la parole à la femme marginalisée. L'analyse des analepsies a établi comment l'auteur fournit des informations du passé au lecteur. Les analepses nous ont aidés à bien connaître l'histoire des personnages. Les prolepses nous ont permis d'envisager les prophéties du romancier par rapport à l'avenir du personnage femme, tout en lui donnant l'espoir en rapport avec son statut. Nous avons montré comment les écrivains donnent également des clefs essentielles pour comprendre l'apport de la tradition africaine à la modernité.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Dans le cadre de notre recherche, nous avons mené une étude portant sur la condition de la femme en Afrique postcoloniale. Nous avons comparé et analysé le portrait de la femme dans quelques romans, mais aussi dans la société africaine. Pour y parvenir nous avons analysé cinq romans écrits par des romanciers africains. La référence aux romans hors du corpus a certifié l'existence des thèmes étudiés dans la banque de données. Notre objectif était de présenter les moyens littéraires que les romanciers utilisent pour illustrer l'enfermement de la femme africaine et ses démarches pour sortir de cette limitation. Dans les romans, on voit que les différents modes d'opposition et de résistance sont principalement mis en scène dans les institutions qui gèrent le pays, à savoir le gouvernement, le système d'éducation, la politique d'immigration, la famille et le mariage. La question de Spivak « les subalternes peuvent-elles parler ? » est la problématique autour de laquelle cette thèse s'est articulée. Pour parvenir à répondre à cette problématique, nous avons utilisé la théorie de Simone de Beauvoir de la conscience de l'oppression et la théorie marxiste. Pour appliquer cette théorie à notre corpus nous avons considéré ces romans comme étant une société. La pensée de Simone de Beauvoir « on ne naît pas une femme, on le devient » a facilité la compréhension de la genèse des problèmes des personnages femmes. Nous avons déduit que la société a créé la femme à travers les inégalités et les attentes de la communauté. C'est un travail qui avait pour objectif d'analyser comment les écrivains sensibilisent la conscience de la société au sujet des calamités que subit la femme en Afrique. Nous avons divisé cette thèse en deux parties, à savoir, l'analyse thématique et l'analyse stylistique. Pour l'analyse thématique, nous avons choisi les thèmes qui ont rapport avec la femme africaine. Dans l'analyse stylistique nous avons étudié la sémantique et la cohésion littéraire pour faciliter et pour expliquer les thèmes explorés dans la première partie. Nous avons divisé cette étude en sept chapitres.

Nous avons consacré le premier chapitre à l'introduction de cette thèse où nous avons présenté le contexte, les objectifs, la problématique, la méthodologie, le plan ainsi que les romans du corpus. Dans la méthodologie nous avons élaboré toutes les démarches et les théories que nous avons utilisées dans cette thèse. La formulation des objectifs nous a facilité à répondre à notre problématique. Pour mener à bien ce travail, il a fallu élaborer un plan que nous avons exposé dans l'introduction.

Dans le premier chapitre, relatif à la migration clandestine, il a été démontré que la réussite d'une personne ne se trouvait pas dans le déplacement à l'étranger mais dans ses efforts pour se développer. Le cheminement d'Issa et de Lamine, par exemple, a illustré à suffisance cette position. Nous avons également étudié comment les femmes et les mères qui restent souffrent et doivent affronter la vie sans soutien financier et émotionnel. Naturellement, les femmes des romans analysés sont patientes et invincibles. Cependant leur persévérance a ses limites. Concernant l'immigration clandestine, il a été établi que les filles ont tort quand elles pensent qu'en se mariant à un migrant elles ne posséderaient plus de contrariété physique. Daba a servi d'exemple pour montrer le contraire. Les hommes qui sont partis pour l'Europe et qui ont amassé la richesse sont loin d'être nombreux, alors que le rêve d'une vie meilleure en Occident continue à battre son plein. Il a été démontré dans cette étude que toute croissance passe par la prise de conscience et que les femmes devraient réaliser leurs rêves sans compter sur les autres. Les romanciers ont promu la lutte pour les droits de la femme africaine en encourageant la défense des droits de la femme rurale.

Dans le deuxième chapitre, nous avons analysé les inégalités qui existent dans la société africaine envers la femme. Nous avons examiné les poids de la tradition, à travers le veuvage, le lévirat, la dot, le mariage, l'accès à l'éducation et la polygamie comme des coutumes qui entravent le développement de la femme africaine. Dans cette thèse il a été démontré que la littérature n'est pas qu'un usage esthétique de la langue visant simplement à plaire au lecteur ; elle est dans bien de cas un reflet de la vie sociale. Il a été démontré que la réponse aux inégalités sociales dont la femme est victime en Afrique réside dans le manque d'instruction de la fille. Ce manque d'éducation s'imbibe dans les attentes de la société patriarcale qui ne valorise pas la formation d'une fille. Le cheminement de Méréana a établi que l'éducation scolaire est la clé primordiale qui permet à la femme de s'en sortir. À travers Méréana, nous avons illustré que l'éducation permet aux femmes de prendre conscience de la défense de leurs droits. Il a été confirmé aussi que la marginalisation de la femme crée une dévastation et une frustration dans la conscience de la femme. Pour les héroïnes du corpus, le fait de renverser les coutumes préétablies accentue une animosité perpétuelle dans la communauté. Il a été annoncé également que les romanciers considèrent l'écriture comme une thérapie aux conditions inhumaines qu'endure la femme en Afrique.

Par la suite, dans le troisième chapitre, nous avons examiné la fonction de l'éducation formelle dans l'évolution d'une prise de conscience pour la femme avec l'objectif de mettre fin aux inégalités sociales qui l'étouffent. Pour y parvenir nous avons étudié le rôle que Méréana mène au chantier avec les casseuses de graviers. Les romans mettent également en discussion la lutte que la femme noire a dû mener pour gagner une instruction et se façonner un espace dans le système. Cette étude a exploré aussi le champ de la littérature féminine postcoloniale en général. D'un autre côté, nous avons démontré qu'il y a des hommes, comme Dongala, qui luttent pour les droits de la femme africaine, parfois même mieux que les femmes elles-mêmes.

Nous avons étudié également la solidarité des femmes comme exemple de bouleversement de l'ordre préétabli par la société patriarcale, ce qui devient la clé de l'affranchissement de la femme africaine parce que le continent tout entier ne peut pas se développer en absence de la collaboration de la femme. Notre analyse des œuvres sélectionnées a montré que même si certains personnages parviennent à s'épanouir au niveau individuel, ces œuvres soulignent le fait qu'une émancipation totale de la femme ne pourra se réaliser que lorsqu'elles réussiront à s'assembler de manière unifiée contre leur ennemi commun ainsi que contre les valeurs et modes de canonisation du système patriarcal. L'étude de Mereana a facilité la compréhension de cette notion. Pour analyser l'éveil féminin dans les romans du corpus nous avons fait référence à la théorie Marxiste. Cette notion a facilité la compréhension des actions entreprises par les femmes afin de se libérer de coutumes oppressives de la société.

Dans le quatrième chapitre de cette thèse nous avons étudié l'image de la sexualité féminine africaine dans la littérature. De ce fait, les romans analysés ont tenté d'éclaircir le besoin de protéger la sexualité féminine de façon qu'elle puisse s'épanouir avec bonheur dans un couple. La sexualité est un fait qui est fréquemment vu comme un acte fondamental aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Dans les romans étudiés, la sexualité est représentée comme une chose que les femmes également aiment beaucoup et qu'elles voient comme une source de bien-être physique. Ces romans ont montré que les femmes peuvent aussi user de leur sensualité comme un dispositif pour dominer l'homme. Il a été également montré que la violence sexuelle est un problème de santé qui touche les femmes et les filles en Afrique. Dans cette étude nous avons établi que la délinquance peut aussi promouvoir la violence sexuelle comme Abdou qui viole Imaan. Dans le même ordre d'idées, il a été

confirmé que la femme peut lutter elle-même pour se libérer des inégalités sociales. Pour Fanny, dans *La Plantation* en choisissant d'être lesbienne, elle conçoit elle-même la règle qui accommode sa sexualité et de ce fait, elle brise aussi le stéréotype contre les femmes. Nous avons démontré comment la société traditionnelle maltraite la femme stérile, pensant également que la polygamie en est un remède. Les femmes de notre corpus n'ont pas préféré la polygamie mais elles se sont pliées aux désirs des leurs époux et de la société. Cette vie est à la base de leur tragédie. C'est auprès cette convocation à la quiétude que se lance le roman de Diome qui à travers l'analyse de la tradition, elle souligne la réalité de la polygamie et son enchainement de tourments envers la femme.

Au cinquième chapitre, nous avons étudié la relation mère-fille et la relation père-fille. Pour mener à bien notre analyse nous avons juxtaposé la relation d'Imaan et sa mère avec celle d'Anna et sa mère. Ce choix était pertinent étant donné que les deux couples offrent deux images différentes puisque les deux mères ont des avis opposés dans la manière d'élever leurs filles. La mère d'Imaan est conservatrice alors que la mère d'Anna se sert d'une approche laissez-faire. Nous avons découvert à partir de cette analyse que la relation entre une mère et sa fille facilite ou apporte des problèmes dans l'intégration de cette dernière dans la société. Même si les parents sont très stricts envers leurs filles, cela ne garantit jamais leur protection dans la communauté. Imaan est violée malgré les procédés de sécurité mise en place par ses parents. Il paraît que si les parents sont très stricts, les filles se révoltent contre les parents.

Dans la partie consacrée à la stylistique, notre objectif était d'analyser les moyens linguistiques que les romanciers utilisent pour illustrer les vicissitudes qui touchent la femme africaine. Pour y parvenir, nous sommes partie de l'analyse sémantique vers l'analyse de la cohésion littéraire. Nous avons analysé la fonction et la condition de la femme à travers les métaphores et les proverbes parce que les proverbes ne sont pas des expressions détachées du contexte socioculturel. Ils sont ancrés dans les us et les attentes de la société où appartient la femme. Nous avons examiné le rôle que joue des actes de langage dans les proverbes afin de dégager la fonction de la femme africaine dans les œuvres comme dans la société. Nous avons étudié la figure de la comparaison aussi dans la construction de la condition de la femme. Au terme de cette étude, par rapport aux emprunts linguistiques, nous avons démontré que les langues africaines ont une place significative dans le discours

littéraire. Nous avons analysé l'impact des emprunts linguistiques dans les romans du corpus.

De plus, nous avons analysé la fonction des différents éléments anaphoriques en présentant l'existence de ce fait stylistique dans le discours littéraire. Notre objectif était d'étudier le rapport entre le fonctionnement anaphorique, qui contribue à la cohérence intérieure de la narration, et le discours critique. Concernant l'analyse anaphorique, il a été démontré que le système anaphorique qui participe à la cohésion interne du texte contribue à spécifier l'écriture littéraire. Nous avons limité ce travail à l'analyse de l'anaphore lexicale infidèle parce que les anaphores infidèles offrent plus d'informations que les anaphores fidèles. Plusieurs thèmes comme la solitude, le désespoir et la prise de conscience ont été éclairés par l'analyse des anaphores.

L'analyse que nous avons présentée des proverbes a clarifié le statut de la femme par le biais d'une vision transdisciplinaire, assimilant particulièrement les visions, aussi bien énonciative que féministe. Les actes de langage de Grice nous ont permis d'analyser les objectifs des locuteurs à travers les actes illocutionnaires. Les conclusions de notre étude nous ont permis au bout de cette analyse de fournir des réponses à notre problématique que nous avons posé au début et qui était la fondation de cette thèse, à savoir : les subalternes peuvent-elles parler ? Nous avons analysé ainsi les propos des subalternes. Pour soutenir ainsi notre analyse, nous avons choisi de présenter les proverbes selon les catégories spécifiques, notamment les proverbes informatifs et éducatifs.

Dans cette thèse nous avons montré que la littérature contribue beaucoup à l'évolution de la culture. Elle s'avère comme un atout important dans les débats culturels visant à transformer la société.

Notre recherche a contribué à donner des informations pertinentes dans la banque de données à travers les œuvres analysées. Nous avons exposé l'évolution de la solidarité féminine en analysant la solidarité entre les femmes avant et après l'indépendance. Nous avons démontré comment les subalternes (les femmes) prennent la parole et se défendent contre l'injustice sociale. Nous avons enfin démontré que l'émigré n'est pas la seule victime de ses rêves brisés, mais aussi que les femmes et les enfants qui restent au pays d'origine en souffrent davantage.

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvres littéraires des auteurs à l'étude

- Beyala, Calixthe. 2005. *La plantation*. Paris : Albin Michel.
- Diallo, Rabia. 2012. *Amours cruelles Beauté coupable*. Paris : L'Harmattan.
- Diome, Fatou. 2010. *Celles qui attendent*. Paris : Flammarion.
- Djebar, Assia. 2010. *Nulle part dans la maison de mon père*. Paris : L'Harmattan.
- Dongala, Emmanuel. 2010. *Photo de groupe au bord du fleuve*. Paris : Babel.

2. Autres œuvres littéraires citées

- Aïssa, Abdelfattah. 2003. *Les bonnes épouses*. Paris : L'Harmattan.
- Bâ, Mariama. 1980. *Une si longue lettre*. Dakar : NEA.
- Bebey, Francis. 1969. *Le Fils d'Agatha Moudio*. Paris : L'Harmattan.
- Beti, Mongo. 1956. *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Robert Laffont.
- Beyala, Calixthe. 1987. *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris : L'Harmattan.
- Beyala, Calixthe. 1990. *Seul le diable le savait*. Paris : L'Harmattan.
- Beyala, Calixthe. 1992. *Le petit prince de Belleville*. Paris : L'Harmattan.
- Beyala, Calixthe. 1995. *Lettre d'une africaine à ses sœurs occidentales*. Paris : L'Harmattan.
- Boudjedra, Rachid. 1981. *La Répudiation*. Paris : Gallimard.
- Buchi, Emecheta. 2008. *The joys of motherhood*. Lagos: Heinemann's African series.
- Bugul, Ken. 2003. *De l'autre côté du regard*. Paris : Serpent à plumes.
- Diome, Fatou. 2003. *Le ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière.
- Djebar, Assia. 1985. *L'Amour la Fantasia*. Paris : Albin Michel.
- Djebar, Assia. 2002. *La femme sans sépulture*. Paris : Éditions Albin Michel.
- Djebar, Assia. 2006. *Ombre Sultane*. Paris : Albin Michel.

Durbay, Quraishiyah. 2011. *Féminin pluriel*. Paris : L'Harmattan.

Fourth, Jean-Claude. 2012. *Femme émancipée*. Yaoundé : L'Harmattan.

Kane, Cheik. 1961. *L'aventure ambiguë*. Paris : Julliard Livre de poche.

Keïta, Fatoumata. 2013. *Sous Fer*. Paris : L'Harmattan.

Keïta, Hanane. 2012. *Femmes sans avenir*. Paris : L'Harmattan.

Kourouma, Ahmadou. 2000. *Allah n'est pas obligé*. Paris : Éditions du Seuil.

Lopes, Henri. 1976. *La Nouvelle Romance*. Yaoundé : Éditions clé.

Love, Jimmy. 2009. *Les émigrants*. Paris : L'Harmattan.

Mabanckou, Alain. 2009. *Black Bazaar*. Paris : Seuil.

Mintsa, Justine. 2002. *Histoire d'Awu*. Paris : Gallimard.

Mongo, Beti. 1956. *Le pauvre Christ de Bomba*. Paris : Robert Lafont.

Ndiaye, Marie. 2009. *Trois femmes puissantes*. Paris : Gallimard.

Ndinga, Itoua. 2012. *Le Roman des immigrés*. Paris : L'Harmattan.

Ndoye, Soda. 2012. *Un Homme infidèle et parfait*. Dakar : L'Harmattan.

Owono, Joseph. 1959. *Tante Bella*. Yaoundé : Au messager.

Sembene, Ousmane. 1960. *Les bouts de Bois de Dieu*. Dakar : Presse Pocket.

Thiam, Awa. 1978. *La parole aux négresses*. Paris : Éditions Denoël.

3. Études consacrées aux auteurs à l'étude

3.1. Articles

Thomas, Dominic. 2006. « African youth in the global economy: Fatou Diome's le ventre de l'Atlantique. » *Comparative studies of South Asia and the Middle East*. No 2. 243-259.

3.2.Ouvrages

Gallimore, Rangira. 1997. *L'œuvre de Calixte Beyala : le renouveau de l'écriture féminine en Afrique Sub-Saharienne*. Paris : L'Harmattan.

4. Méthodes d'analyse du texte littéraire

4.1.Ouvrages

Ahihou, Christian. 2013. *Ken Bugul : La langue littéraire*. Paris : L'Harmattan.

Bardolph, Jacqueline. 2002. *Études postcoloniales et littérature*. Paris : L'Harmattan.

Dého, Roger *et al.* 2013. *Je(ux) narrative(s) dans le roman Africain*. Paris : L'Harmattan.

Détrie, Catherine. 2001. *Du sens dans le processus métaphorique*. Paris : Champion.

Diané, Véronique. 2013. *Intertextualité et transculturalité dans les récits d'Ahmadou Hampâte Bâ*. Paris : L'Harmattan.

Diarra, Pierre et Leguy, Cécile. 2004. *Paroles imagées, le proverbe au croisement des cultures*. Paris : Éditions Bréal.

Eagleton, Terry. 2002. *Marxism and literary criticism*. Berkeley: University of California.

Fallaize, Elizabeth. 1998. *Simone de Beauvoir: A critical reader*. Psychology Press: New York.

Eigeldeldinger, Marc. 1987. *Mythologie et intertextualité*. Genève : Édition Slatkne.

Herbet, Louis. 2012. *Méthodologie de l'analyse littéraire*. Québec : Université de Québec.

Mensbrugghe, François. 2003. *L'utilisation de la méthode comparative en droit européen*.

Namur : Presses universitaires de Namur.

5. Théories sur la thématique et la stylistique

5.1. Thématique

5.1.1. Ouvrages

Albert, Christiane. 2005. *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Paris: Karthala.

Ardener, Shirley. 1978. *Defining Females: The Nature of Women in Society*. London: Croom Helm.

Baumgardt, Ursula et Dérive, Jean. 2013. *Littérature africaine et oralité*. Paris : Éditions Karthala.

Boustani, Carmen. 2003. *Effets du féminin-variations narratives francophones*. Paris: Éditions Karthala.

Degrange, Arlette. 1980. *Emancipation féminine et roman africain*. Dakar : Les Nouvelles Éditions Africaines.

Diop, Boubacar Boris. 2002. *Écrites littéraires : dictionnaire critique des œuvres africaines de langue française*. Paris : L'Harmattan.

Maalu-Bungi, Crispin. 2006. *Littérature orale africaine*. Bruxelles : Peter Lang.

Mbengama, Parole. 2014. *L'homme est mort, le genre est né*. Montréal : L'Érablière.

Some, Aymar. 2009. *Migration au Sénégal : Profil national 2009*. Genève : OIM.

Sourou, Jean-Baptiste. 2013. *Chronique d'un été glacial : le rêve naufragé des africains*. Rome : Éditions San Paolo.

Tro Deho, Roger. 2005. *Création romanesque négro-africaine et ressources de la littérature orale*. Paris : L'Harmattan.

5.2. Stylistique

5.2.1. Articles

Crépeau, Pierre. 1975. « La Définition du proverbe. » *Fabula* 16 3-4. 285-304.

Malunga, Chiku. « L'utilisation des proverbes africains dans le cadre du renforcement des capacités organisationnelles. » *Note praxis*. no 6. INTRAC.

5.2.2. Ouvrages

Blanchard, Pascal et Bancel, Nicolas. 2006. *Culture postcoloniale : le temps des héritages*. Paris : L'Harmattan.

Bornand, Sandra et Leguy Cécil. 2014. *Compétence et performance : Perspectives interdisciplinaires sur une dichotomie classique*. Paris : Karthala.

Bourquin, Yvan. 2005. *Une théologie de la fragilité*. Genève : Labor et Fiches.

Coussy, Denise. 2002. *La littérature africaine moderne au sud du Sahara*. Paris : Éditions Karthala.

Dardier, Virginie. 2004. *Pragmatique et pathologies : Comment étudier les troubles de l'usage du langage*. Bréal : Marie-Noëlle Garnier.

De Biassi, Pierre-Marc. 2001. *Intertextualité dans les genres et notions littéraires*. Paris : Encyclopedia Universalis et Albin Michel.

Diarra, Pierre. 2002. *Proverbe et philosophie : essai sur la pensée des Bwa du Mali*. Paris : Éditions Karthala.

Genette, Gérard. 1982. *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Paris : Seuil.

Henderson, Willie. 1993. *Metaphors and Economics*. Cambridge: Cambridge University Press.

Kleiber, Georges. 2000. *Sur les sens des proverbes. Langages*. Paris : Larousse.

Kouassi, Germain. 2007. *Le phénomène de l'appropriation linguistique et esthétique en littérature africaine de langue française*. Paris : Publibook.

Kristeva, Julia. 1969. *Semeiôtike, recherche pour une sémanalyse*. Paris : Le Seuil.

- Le Guern, Michel. 1973. *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*. Paris : Larousse.
- Maingueneau, Dominique et Charaudeau, Patrick. 2002. *Dictionnaire d'Analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Malmkiaer, Kirsten. 2002. *Lexis and lexicology. The linguistics encyclopedia*. Ibadan : Enicrowfit.
- Matthieu, Constant. 2009. *Description linguistique pour le traitement automatique du français*. Louvain : Presses Universitaires du Louvain.
- McEroy, Sébastien. 1995. *L'invention défensive poétique linguistique, droit*. Paris : Éditions Metaillé.
- Molinié, Georges. 2002. *Le stylistique in dictionnaire de la littérature*. Paris : PUF.
- Montreynaud, Florence *et al.* 1993. *Le Dictionnaire des proverbes et dictons*. Paris : Les Usuels.
- Mushengezi, A. 2003. *Twentieth century literary theory*. Kampala : Mukono bookshop.
- Ngalasso-Mwatha, Musanji. 2011. *Le sentiment de la langue, évasion, exotisme et engagement*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.
- Noumssi, Germaine. 2009. *La créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*. Paris : L'Harmattan.
- Nzete, Paul. 2008. *Les langues africaines dans l'œuvre romanesque d'Henri Lopes*. Paris : L'Harmattan.
- Oke, Olusoka et Ojo, Sam Ade. 2000. *Introduction to Francophone African Literature: A collection of essays*. Ibadan : Spectrum Books Limited.
- Oteng, Yaw. 2010. *Pluralité culturelle dans le roman francophone*. Paris : L'Harmattan.

- Paillé, Pierre et Mucchieilli, Alex. 2008. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Parmentier, Marie. 2007. *Stendhal stratégie : pour une poétique de la lecture*. Genève : Librairie Droz.
- Paulme, Denise. 1976. *La mère dévorante : essai sur la morphologie des contes africains*. Paris : Gallimard.
- Popelard, Marie-Dominique. 2007. *Moments d'incompréhension : une approche pragmatique*. Paris : Presse Sorbonne.
- Serpos, Nouréini. 1987. *Aspects de la critique africaine*. Paris : Éditions Silex.
- Solomon, Maynard. 1974. *Marxism and art*. Washington: Methuen and company.

6. Études générales sur les questions liées au genre

6.1. Articles

- Bazié, Isaac. 2005. « Le corps dans la littérature francophone. » *Études françaises*. No 2. Vol 41. 9-24.
- Dove, Nah. 2002. « Defining a Mother-Centered Matrix to Analyse the Status of Women. » *Journal of Black Studies*. Vol 33. 3-24.
- Dove, Nah. 2007. « African Mothers: A Case Study of Northern Ghanaian Women in Mazama A. ed. », *Africa in the 21st century: Toward a New Future*. New York, 155-188.
- Gadant, Monique. 1989. « La permission de dire Je. » *Réflexions sur les femmes et l'écriture, femmes et pouvoirs, peuples méditerranéens*. No 48-49 Juillet-décembre. 94-95.
- Hastrup, Kirsten. 1978. « The Semantics of Biology: Virginity. » *Defining Females: The Nature of Women in Society*. 49-65.
- Kabore, Luc. 2006. « L'élimination des disparités entre sexes dans l'enseignement primaire à l'horizon 2015 au Burkina Faso ». *IPE-UNESCO*. 105.
- Mwepu, Patrick Kabeya. 2008. « La femme et sa lutte de libération dans l'œuvre d'Henri Lopes. » *Tydskrif vir Leterkunde*. 45(2) 2008. 161-172.

Nnaemeka Obioma. « The politics of mothering: womanhood. » *Identity and Resistance in African Literature*. London. 192-204.

Okeke, Phil. 2000. « Reconfiguring traditional women's rights and social status in contemporary Nigeria » *Africa Today*. 133-153.

Pruhal, A. 1999. « Santé publique 1999. » *Grossesse et accouchement en Afrique de l'Ouest*. Volume 11, no 2. 167-185.

Thapan, Meenakshi. 2008. *Women and migration in Asia* vol 5. Sage, India.

Wittig, Monique. 1980. « La Pensée Straight. » *Questions Féministes*. N°. 7.

6.1.2. Ouvrages

Beauvoir, Simone De. 1976. *Le Deuxième Sexe*. Paris : L'Harmattan.

Boni, Tanella. 2011. *Que vivent les femmes d'Afrique ?* Paris : Éditions Karthala.

Cazenave, Odile. 1996. *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris : L'Harmattan.

Condé, Maryse. 1994. *La Parole des Femmes, Essai sur des Romancières des Antilles de Langue Française*. Paris : L'Harmattan.

Dieterlé, Christiane et Lanoir, Corinne. 2006. *Une femme étrangère, des frontières ouvertes : lecture du livre de Ruth*. Lyon : Olivetan.

Dreux-Brézé, Joachim. 2006. *Femme, ta féminité. Sur une lecture masculine du Deuxième Sexe*. Paris : L'Harmattan.

Etoke, Nathalie. 2010. *Ecriture du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone au sud du Sahara*. Paris : L'Harmattan.

Fifa, Marie-Thérèse. 2005. *La femme Gabonaise dans l'espace public : présence ou absence ?* Montréal : Presses de l'Université du Québec.

Herzberger-Fofana, Pierrette. 2001. *Littérature Féminine Francophone d'Afrique Noire*. Paris : L'Harmattan.

- Kesteloot, Lilyan. 2001. *La percée des femmes dans le roman de mœurs : Histoire de la littérature Négro-africaine*. Paris : Karthala AUF.
- Kouassi, Bernard. 2008. *Pauvreté des ménages et accès aux soins de santé en Afrique de l'ouest : Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Ghana, Malin et Togo*. Paris : Karthala.
- Larrier, Renée. 1997. *Reconstructing motherhood. Francophone African women autobiographers*. New York : Routledge.
- Locoh, Thérèse. 2007. *Genres et société en Afrique : implications pour le développement*. Paris : INED.
- Milolo, Kembe. 1986. *L'image de la femme chez les romanciers de l'Afrique noire francophone*. Fribourg : Éditions universitaires.
- Roch, Léa. 2006. *Les femmes et le savoir dans des romans d'écrivaines françaises et francophones*. Texas : Texas Tech University.
- Rousseau, Jean-Jacques. 1993. *Essai sur l'origine des langues*. Paris : Kintzler.
- Salé, Charles. 2005. *Analyse sémiotique de tu t'appelleras Tanga*. Paris: L'Harmattan.
- Spivak, Gayatri. 1987. *Can the subaltern speak?* London: Macmillan.
- Vangroenweghe, Daniel. 2000. *Sida et sexualité en Afrique*. Bruxelles : Éditions Aden.
- Vangu-Vangu, Emmanuel. 2012. *Sexualité, initiations et étapes du mariage en Afrique*. Paris : Éditions Publibook.
- Zenith, McLachlan. 2000. *La sexualité*. Paris : Heinemann.

7. Autres

7.1.Articles

- Abraham, Maslow.1943. « Atheory of human motivation ». *Psychological Review*. No 50 pp 370-396.

Alby, Sophie. 2001. « Mort des langues ou changement linguistique ? Contact entre le Kalina et le français dans les discours bilingue d'un groupe d'enfants Kalinaphores en Guyane française ». *Cahiers du Rifal* 1. 46-58.

Chassain, Adrien *et al.* 2016. « Approches expérientielles du fait minoritaire. » *Revue de Sciences humaines*. Tracés 30. 8-10.

Claire Nouvet. 1999. « Gayatri Spivak : éthique de la résistance aphone. » *Études littéraires* Vol 31 no. 3. 87-98.

Skorczynska, Hanna et Deignon, Alice 2006. « Readership and purpose in the choice of Economics Metaphors. » *Metaphors and symbol*. N° 21. 87-104.

Yusuf, Y. K. 2004. « Linguistic sources of Euphemism. » *Journal of English Studies*. Vol. 1. Ibadan : University of Ibadan.

7.1.2. Ouvrages

Austin, John. 1982. *How to do things with words*. Oxford University Press : Oxford.

Auroi, Claude et Del Castillo Yépez. 2006. *Economie solidaire et commerce équitable : Acteurs et actrices d'Europe et d'Amérique latine*. Louvain : Presses Universitaires de Louvain.

Godeau, Florence. 1995. *Le désarroi du moi*. Berlin : Einband.

Holder, Gilles. 2009. *L'islam, nouvel espace public en Afrique*. Paris : Karthala.

Irigaray, Luce. 1989. *Le temps de la différence : pour une révolution pacifique*. Paris : Librairie générale française.

Louis-Vincent, Thomas. 1999. *Mort et pouvoir*. Paris: Payot.

Magnier, Bernard. 1990. *Entretien avec Ibrahima Ly dans Paroles pour un continent*. Paris : L'Harmattan.

Maïga Kâ Aminata. 1989. *En votre nom et au mien*. Abidjan : NEA.

Munzele-Munzimi, Jean-Macaire. 2006. *Les pratiques de sociabilité en Afrique : les mutations culinaires chez les Ambuum*. Kinshasa : Éditions Publibook.

Therbon, Goran. 2004. *Between sex and power : family in the world 1900-2000*. London :
Routledge .

Thomas, Louis-Vincent. 1999. *Mort et pouvoir*. Paris : Payot.

Sitographie

Aminata Tall. 2000. Sénégal XXIII^{ème} session extraordinaire de l'assemblée générale de l'ONU.

<http://www.un.org/womenwatch/daw/followup/beijing+5stat/statments/senegal9.htm>.

Consulté le 20/03/2016.

Baillard, Dominique. 2013. « À qui profite l'immigration clandestine. » RFI. <http://www.rfi.fr/emission/20131004-profite-immigration-clandestine-lampedusa-italie>.

Consulté le 20/03/2016.

Bonal, Cordélia. 2012. « Au Togo, une grève de sexe très politique ». Libération. http://www.liberation.fr/planete/2012/08/28/au-togo-une-greve-du-sexe-tres-politique_842391. Consulté le 20/03/2016.

Dictionnaire Ortolang. www.cnrtl.fr. Consulté le 07/06/2016.

Ekwã, Dorine. « Cameroun : Dans l'attente du code de la famille. » allAfrica. <http://fr.allafrica.com/stories/201305150926.html>. Consulté le 04/04/2016.

Habatatou, Wagne. 2015. « Autonomisation des femmes : Le Sénégal sur la bonne voie ». Le quotidien. <http://www.lequotidien.sn/index.php/opinions-debats/autonomisation-des-femmes-le-senegal-sur-la-bonne-voie>. Consulté le 15/07/2016.

Isabelle, Gillette. 2012. « Le Lévirat. » Comité Inter-Africain. <https://gamsfrance.wordpress.com/tag/comite-inter-africain/>. Consulté le 15/07/2016.

Jeanne Diaw. 2014. « La santé sexuelle ». Consultation sur rendez-vous. <http://www.sexologiesenegal.org/>. Consulté le 15/07/2016.

Materne, Pendoue. De l'exotérisme des religions à l'ésotérisme religieux, la science. https://books.google.co.zw/books?id=09e0CwAAQBAJ&printsec=frontcover&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false. Consulté le 08/06/2016.

Mollon, Fabien. 2010. « Il ne faut pas fermer sur les maux qui rongent la culture africaine. » *Jeune Afrique*. <http://www.jeuneafrique.com/184619/societe/fatou-diome-il-ne-faut-pas-fermer-les-yeux-sur-les-maux-qui-rongent-la-culture-africaine/>. Consulté le 31/07/2016.

Ndiaye, Fatou. 2010. « L'immigration clandestine au Sénégal : facteurs explicatifs et stratégies de lutte. » Mémoire online.

http://www.memoireonline.com/12/10/4172/m_Limmigration-clandestine-au-Senegal--facteurs-explicatifs-et-strategies-de-lutte0.html. Consulté le 20/03/2016.

Panapress. 2016. « Triste sort pour les veuves au Cameroun. » AFRIK.COM. <http://www.afrik.com/article11333.html>. Consulté le 31/07/2016.

Pater, Late. 2013. « Le veuvage ». PA-LUNION. <http://www.pa-lunion.com/Le-veuvage.html>. Consulté le 20/03/2016.

Pélissier, Pauline. 2012. « Grève du sexe au Togo : un procédé déjà testé, avec plus au moins de réussite ». Le Monde Afrique. http://www.lemonde.fr/afrique/article/2012/08/28/greve-du-sexe-au-togo-un-procede-deja-teste-avec-plus-ou-moins-de-reussite_1751986_3212.html. Consulté 22/05/2016.

Pierre, Holtz. « Mythe et réalité de l'immigration clandestine ». IRIN. <http://www.irinnews.org/fr/report/69685/s%C3%A9n%C3%A9gal-mythe-et-r%C3%A9alit%C3%A9-de-limmigration-clandestine>. Consulté le 07/04/2016.

Radouane, Bnou-Nouçair. 2012. « L'émigration, opportunité ou menace pour l'Afrique? » Atlas.Mtl. <http://www.atlasmedias.com/2012/11/lemigration-opportunite-ou-menace-pour-lafrique/>. Consulté le 07/04/2016.

Scérén, academie de Paris. « Le ventre de l'Atlantique ». <http://crdp.ac-paris.fr/parcours/index.php/category/diome?paged=2>. Consulté le 31/07/2016.

Soumare, Zakaria. « Texte et oralité dans la littérature africaine francophone ». Études littéraires. <http://www.etudes-litteraires.com/texte-oralite-litterature-africaine-francophone.php>. Consulté le 31/08/2016.

Valerie Kawal. 2014. « Sénégal : deux épouses sinon rien ». GÉOPOLIS. <http://geopolis.francetvinfo.fr/senegal-deux-epouses-sinon-rien-35825>. Consulté le 07/04/2016.

